

DA LIA

2021

MASSIF DE BELLEDONNE, DANS LES ALPES

- Fin ET potelé ?
- Oui, c'est ce qu'il dit : « un bras nacré, long, fin et potelé et des doigts de pianiste qui égrainent un au-revoir, non, un viens-me-voir. » Voilà ce qu'il dit...
- Tu as raison, ça ressemble à un coup de foudre. Comment c'est arrivé ?
- Il remontait un chargement de tuiles sur le vieux tacot de son grand-père. Quand je dis vieux tacot... Bref, une 4L jaune le talonnait : il s'est rangé sur le bas-côté pour la laisser passer et au virage suivant il a vu ce bras qui sortait par la vitre ouverte...
- Et il en est tombé amoureux !
- Et il en est tombé amoureux.
- Il n'a pas vu son visage ?

- Non, seulement ce bras nacré, long, fin et...
- Et qu'est-ce qu'il fait de ces tuiles ?
- Il a hérité de la maison de ses grands-parents. Le toit de la grange fuyait de tous côtés et comme il a le vertige, il compte sur moi pour les poser. Ça fait trois jours qu'on a commencé : il m'en passe quelques-unes, et le temps que je les installe, j'entends sa moto qui démarre. Il rentre tellement triste que je ne peux rien dire... Tu comprends, ça ne peut pas durer à passer des heures à guetter les 4L jaunes qui passent sur cette route de montagne... Il faut vraiment que tu me la retrouves ! Ça ne doit pas être trop difficile pour toi à la préfecture avec l'immatriculation...
- Il a quand même de la ressource ton ami... Avoir le réflexe de noter le numéro malgré son éblouissement...
- Dans nos métiers on a intérêt à être réactif.
- Alors, tu l'as eu ce poste à l'hosto ! Ta mère nous a téléphoné dimanche. Elle est...
- Tu peux obtenir l'adresse ?
- Lui aussi il a un poste à...
- Non ; il compte reprendre le cabinet de véto de son grand-père là, en Belledonne, justement. On a fini nos études en même temps... Tu peux joindre ton collègue de l'Isère ? Entre préfets...
- J'imagine sa tête quand je lui dirais « nacré, long, fin ET potelé » ... Allez mon cher neveu, je vais voir ce que je peux faire mais tu sais, c'est les vacances, il est peut-être parti...
- Je te laisse, je te rappellerai, j'entends la mobylette du facteur ; il doit la connaître lui si elle habite le coin...

- Facteur, soyez chic, J'ai l'impression que vous l'avez reconnue...

- Et même si je l'avais reconnue, je dis bien, même, je donnerais pas son adresse sans son accord. Je connais pas votre ami, mais j'apprécie qu'il prenne la suite de son grand-père et je suis pas le seul. On l'aimait bien par ici le véto Fassy. Sa femme aussi d'ailleurs, qui le secondait.

- Ecoutez, j'insiste parce que...

- Pas la peine ; si je l'ai reconnue, je dis bien SI, je ne dis rien sans son accord... Allez, jeune homme, vous avez quasiment fini ce toit tout seul : bravo...

TROIS MOIS PLUS TÔT, LE 16 MAI 1971

Trois mois plus tôt, le facteur, entré comme un fou dans le « château » sans même frapper, s'était arrêté net au beau milieu du grand hall et avait presque eu peur devant cet homme sans âge affalé dans un fauteuil, débraillé, barbe et cheveux en broussaille. Il l'avait déjà tout juste reconnu quand il l'avait croisé quelques jours plus tôt après ces longues années d'absence.

- Venez vite, la petite elle saigne, y'a du sang de partout... C'est le chien de ma chienne. Je lui ai donné pour lui faire un peu de compagnie et il saute, vous comprenez ? Elle sort pas souvent, toujours dans ses écritures : quand c'est pas les traductions, c'est les livres pour enfants... Je parie que vous l'avez jamais vue même si vous êtes voisins? Venez vite... Par ici, je connais un passage entre vos deux propriétés. Le mur s'est écroulé. Avant, il fallait l'escalader, il y a si longtemps... Voilà, regardez, on peut facilement se faufiler maintenant... Je parle, je parle, c'est que... Je vous ai reconnu même si vous avez bien changé que ça doit bien faire plus de vingt ans que vous êtes pas revenu ici... Peut-être même plutôt vingt cinq, non ? Vous allez rester ? Ça doit être la pagaille dans le parc depuis que votre mère a disparu. Je suis désolé... Elle était gentille avec moi et elle me donnait parfois de vos nouvelles quand je venais au courrier.

Le docteur ne répond pas.

- Il est encore jeune fou. Il reconnaît ma mobylette. De la cour, j'ai entendu un grand bruit et quand je suis entré elle était par terre pleine de sang que je sais pas d'où il venait et moi, j'ai vite couru vous chercher que je savais que vous étiez revenu et heureusement, parce que le sang, je peux pas.

Vous comprenez, dès que j'en vois... Il saute sur tout ce qui bouge. Il veut toujours jouer. Il a dû... Marchez plus vite ! Je parle, je parle, c'est que je suis inquiet... Voilà, c'est là, mais moi je reste dehors.

La première chose qu'il voit en entrant, c'est le cadre sur la cheminée face à l'entrée.

Près d'une table renversée, au milieu de tubes de peinture, de pinceaux, de feuilles canson, une jeune fille torse nu l'interpelle en rigolant :

- Je ne sais pas où Gabriel vous a déniché mais ce que vous voyez là, c'est de l'encre. De l'encre! J'étais par terre à éponger mes dessins et quand il a vu mon T.Shirt bien imbibé de tout ce rouge qui avait giclé, il a... Il est trop sensible... Bon, c'est sûr que je saignais un peu du nez... Je n'ai même pas eu le loisir de lui expliquer qu'il était déjà parti en criant au secours... Laissez-moi le temps de me couvrir, de me nettoyer un peu le visage... Je dois avoir l'air d'un clown un peu maladroit, non ? ... et de nous préparer un café... Vous ne serez pas venu pour rien.

Gabriel, qui était prudemment resté à l'extérieur, refuse le café et se dirige vers sa mobylette, penaud mais rassuré.

Il détourne enfin son regard du cadre quand elle pose les tasses sur la cheminée qu'il n'a pas quittée.

- Vous m'avez connue quand j'étais petite ? dit-elle en désignant la photo rapportée de Paris.

Il semble n'avoir pas entendu.

- Vous avez connu mes grands-parents ? Ma mère ?... Mon père ?

Il pose sa tasse et sort sans un mot, accompagné du chien qui ne saute plus.

Le facteur repasse à la fin de sa tournée. Quand il la voit devant son clavier il ne peut s'empêcher de lui dire :

- Tu pourrais pas t'arrêter un peu, laisser cette traduction, sortir avec des gens de ton âge, aller au cinéma, au lac avec eux... Non, non, d'accord, je suis bête... Peut-être pas au lac, mais écouter de la musique, danser ? Il y en a plein de jeunes ici et ils sont sympas ! Et justement, il y en a un qui... Bon, je sais bien que...

Elle lui sourit puis demande :

- Où l'as tu déniché?

- C'est le fils du « château ». On l'appelle comme ça parce que c'est la plus belle demeure ici. Construite par ses parents. C'est vrai qu'on la voit pas derrière les grands murs, sans compter les arbres ! Comme de toutes façons tu mets jamais le nez dehors....

Ils vivaient à Grenoble, puis à Paris et dans d'autres pays que je sais même plus où. Son père a fait diplomate et il est mort il y a longtemps. Sa mère, elle, il y a moins de deux ans. Elle habitait une bonne partie de l'année ici, seule, et le reste du temps en voyage ou dans son pays, en Finlande... Il a trois frères, bien plus jeunes, mais ils doivent préférer Paris ou la Finlande parce que c'est vrai, tiens, on les voit plus depuis tellement longtemps... Ils ont plus l'âge de grimper aux arbres !

- Et lui ?

- Ta maman et moi, on le voyait quand il débarquait avec ses copains faire des boums. Il était jeune homme à l'époque et nous, gamins... Il a bien changé que ça fait au moins vingt ans que je l'ai pas vu ; je sais plus ! Je l'ai surtout reconnu à ses yeux qui sont plus aussi rieurs qu'avant mais quand même, quand même, des yeux comme ça...

On grimpeait sur le mur ta mère et moi et on n'en perdait pas une miette à regarder ces garçons et ces filles qui se bécotaient derrière les arbres... Nous, on se trémoussait sur leur musique en se cramponnant au mur pour pas tomber et on fermait les yeux pour mieux sentir l'odeur de leurs cigarettes américaines qui mettait du temps pour arriver jusqu'à nous... Leur grand jeu c'était quand l'un d'eux criait : « Buis ! buis ! buis ! ». Alors, on se planquait vite derrière la masse de lierre au sommet du mur quand ils se préparaient. On les voyait arriver en courant, s'aligner dos à la rangée de buis juste en face de nous, se prendre la main en farandole, tu vois, et au signal se laisser basculer en arrière. Les branches souples se couchaient lentement sous leur poids : *ZZZZZZZZzzzzzzzzz*... Il fallait qu'on se redresse sur le mur au fur et à mesure de leur chute pour les voir disparaître. Tu comprends, derrière la haie le terrain était plus bas, un mètre, ou plus peut-être... Imagine : d'abord cette chaîne rigolarde, le haut du corps qui disparaît, la taille, les pieds dressés, et plouf plus rien ; que des fous rires. Et ils réapparaissent en remettant un peu d'ordre dans leurs vêtements, leurs cheveux ... Ça nous faisait rêver, tu penses... La rangée du buis était bien plus basse bien sûr, pas ce haut mur épais qui cache la vue !

Il est médecin ; c'est pour ça que je suis allé le chercher... Là, il est à la retraite. Il a exercé surtout à l'étranger. Il écrivait deux ou trois fois par an à sa mère, ici, des lettres d'Amérique du Sud, d'Amérique Centrale, d'Afrique... Des enveloppes très épaisses que je tournais dans tous les sens avant de sonner parce qu'elles passaient pas la fente de la boîte à lettres. Alors, je la sentais arriver. Elle aussi fumait des américaines. Elle ouvrait le portail qui grinçait déjà et je m'efforçais de me redresser devant cette grande dame élégante, souriante, qui me proposait d'entrer prendre un

verre pour me remercier et moi, je partais en courant tellement que j'étais timide... Certaines fois, elle me donnait un paquet à poster et elle me disait que c'était des cahiers parce qu'il prenait des notes. Il devait pas se trouver souvent dans un coin avec une poste qui ramasse le courrier ! Elle me racontait qu'il travaillait dans des dispensaires, dans des coins paumés... Je posais pas de questions, tu penses bien ! Ton grand-père avait la clé et il allait aérer la maison quand on le prévenait que quelqu'un allait venir. Il prenait le même chemin que nous par le passage derrière l'atelier : on grimpeait sur les pierres déchaussées du mur et hop, de l'autre côté... Maintenant, on passe directement sans avoir à l'escalader, en se faufilant simplement entre les broussailles, tellement il a dégringolé ce mur... Je le prenais souvent avec ta mère quand on était gosses, ce passage... elle me menait par le bout du nez, gentiment, gentiment... Liana, c'est la seule qui se moquait pas de moi... Il est trop ému pour continuer.

Le lendemain, elle passe le portail entrouvert et frappe à la porte du château.

- Merci pour hier. Je vous ai fait... Ah, tu es là, toi ? Je t'ai cherché... Il fait parfois des fugues mais pas aussi longtemps... Il vous a suivi ? Tenez, je vous ai fait un clafouti ; c'est tout ce que je sais faire : des clafoutis salés, sucrés, réussis, ratés.

Il ne la laisse pas entrer mais l'entraîne tout au fond du parc. Des ronces partent à l'assaut d'arbres enchevêtrés, debout, courbés, couchés, comme tombés d'une lointaine galaxie, désespérément cramponnés les uns les autres au cours de leur tumultueuse chute et dès lors, incapables de relâcher leur étreinte.

Il s'assied sur une souche.

- On dirait le royaume de La Belle Au Bois Dormant avant l'arrivée du Prince Charmant, dans ce soleil couchant...

Elle se sent idiote, essaie de se rattraper mais elle a l'impression de s'enfoncer d'avantage... Elle se tait, se retourne et part vivement, suivie de son chien.

Trois jours plus tard il entre, un plat vide à la main, soigneusement rasé, les cheveux plus courts, les vêtements propres, l'air intimidé.

- Merci pour le clafouti. Il était presque réussi, pas vraiment raté...

Ils se sourient pour la première fois. Elle lui propose du café. Il évite de regarder du côté de la cheminée.

- Vous allez rester ici ? Vous êtes là depuis peu d'après ce que m'a dit Gabriel. Gabriel, c'est notre facteur.

- Il a l'air très proche de toi.

- C'est mon ange gardien. Il aime bien quand je dis ça, évidemment... Il est là depuis toujours, lui. C'est vrai qu'il m'aime bien et c'est réciproque ! Depuis que je suis revenue, il me chouchoute. Il m'a offert ce chien de sa chienne pour me tenir compagnie... Il a même commencé à désosser la 2CV de ma grand-mère, après sa tournée, pour me la requinquer. En attendant il me prête sa 4L quand j'ai besoin de descendre, ce qui est rare, seulement quand je suis en rupture de papier, peinture ou autres fournitures. On a tout ici avec les commerçants qui font leur tournée ; le boulanger le mardi, l'épicier le mercredi, le fromager le... mais vous devez bien le savoir ?... Il y tient pourtant à cette voiture qu'il conduit rarement mais qu'il astique après chaque sortie. Il habite la petite maison à l'autre bout du chemin. Il a deux ans de plus que ma mère. Enfin, elle est sans doute... morte...

Il me parle d'elle... quand ils étaient jeunes, ne dit jamais deux fois la même chose, se contredit... Je le laisse dire... Il a même essayé de faire croire qu'il était mon père. Personne ne l'a cru, évidemment...

- Et... ton père ?

- ... Il n'a jamais eu de femme. Sûr qu'il l'aimait parce que chaque fois qu'il parle d'elle, il est très ému. Ça fait pourtant longtemps... J'aime quand il me parle d'elle... Il est le seul...

Il se lève brusquement renverse son café et sort sans un mot...

Il entre deux jours plus tard, suivi du chien.

- N'étais-tu pas inquiète de ne plus le voir ?

- Pas vraiment ; j'ai pensé qu'il devait être avec vous...

- Je me demande si tu accepterais de venir manger sous le tilleul demain soir ? Tu me raconterais ta vie à Paris...

- Si vous me racontez la vôtre... Ma vie à Paris ? Je vois que Gabriel vous a déjà parlé de moi ?

Il ne répond pas, mais s'adresse au chien :

- Alors, à demain Le Chien ; parce que le chien s'appelle « Le Chien »

Sous l'imposant tilleul, un gros bouquet de fleurs sauvages masque en partie une déchirure sur la grande nappe brodée.

- Cette grande table, cette vaisselle me font penser à Paris quand...

Elle ne peut continuer, trop émue. Il cherche à détourner son attention en parlant du chien :

- Il a sa gamelle d'eau au pied de l'arbre. Il semble avoir adopté le parc ; je l'aime bien, ce chien...

Elle retrouve le sourire.

- Cette demeure a l'air magnifique ! Je peux la visiter ?

Elle entre pour la première fois dans ce hall immense au dallage noir et blanc éclairé par les derniers rayons du soleil qui semblent inspirer et expirer sur place et en grand silence les tremblotantes particules de poussière. Il est là, immobile, la gorge soudain nouée à fixer la silhouette quelques pas devant lui dans cette lumière particulière qui a toujours rendu les choses irréelles, même du temps où les volutes de poussière se faisaient plus discrètes.

Sur la gauche, de grandes portes fenêtrées donnent sur un fouillis qui autrefois était un jardin. Le grand piano noir n'a visiblement pas servi depuis longtemps. Immédiatement à droite, une porte communique avec le hall qui dessert la vaste cuisine, une pièce d'eau, la bibliothèque, le fumoir et le double salon d'où part un simple escalier. Face à l'entrée, un majestueux escalier double donne, lui aussi, accès à l'étage. Un miroir au tain largement piqué couvre tout le mur derrière lui.

Il prend l'escalier de droite quand elle a pris celui de gauche. Ils se sourient timidement à distance tout au long de la montée et détournent le regard lorsqu'ils se rejoignent sur le palier du premier. Il hésite avant d'ouvrir la porte à double-battants au vitrage à peine translucide. L'épaisse couche qu'ils soulèvent en faisant quelques pas dans cette immense pièce centrale les fait éternuer.

Les vitres des fenêtres sur le mur du fond et celles de la verrière qui surplombe une partie du plafond près de l'entrée sont elles aussi à peine translucides.

Alors, d'une voix monotone et peu audible, il s'efforce de décrire ce qu'elle distingue à peine : « immédiatement à droite, ce couloir qui passe devant la chambre des parents, une chambre d'amis et leur salle de bains respective avant de rejoindre l'escalier qui arrive dans le salon. Cette grande

pièce centrale où nous sommes servait de salle de jeu... autrefois... »

Il se tait soudain et se contente de désigner les quatre portes, deux de chaque côté de l'immense pièce, elles aussi vitrées et munies de stores intérieurs à l'italienne qui desservent quatre chambres avec leur cabinet de toilette dans une alcôve discrète et leur haute porte-fenêtre donnant sur un large balcon qui fait le tour de la maison ; les dernières portes au fond, à droite et à gauche, ouvrent chacune sur un escalier abrupt donnant accès au vaste grenier.

- Je comprends pourquoi le hall est ainsi éclairé... commence-t-elle. Et qu'est-ce que ce doit être quand la verrière est nettoyée !!! J'imagine les parties de cache-cache dans ce grenier et les cavalcades d'un escalier à l'autre... Moi qui trouvais immense la maison de Paris !... On dirait que cet étage n'a pas été habité depuis la nuit des temps et...

Elle le regarde et s'arrête soudain.

Ils redescendent du même côté, silencieux.

Elle imagine comme ce hall serait génial pour une expo ...

- Veux-tu... Veux-tu continuer le rez-de-chaussée, le grand salon, le...

- Plus tard, ça sent trop bon...

- Plus tard, bien sûr, plus tard... Peux-tu m'aider à porter les plats ?

Ils entrent dans la cuisine. Le plan de travail contre le mur du fond et une partie de la longue table rectangulaire sont couverts de nourriture. Elle ferme les yeux, s'imprègne des odeurs... Yougo interdisait l'accès à la cuisine quand il préparait ses festins. Il fallait deviner...

- J'aimais cuisiner quand j'étais étudiant. Mes amis appréciaient, c'est vrai... C'est tellement loin...

Ils disposent tous les plats sur la grande table. Il a maladroitement bourré de bougies d'anciennes lanternes

rouillées récupérées dans les dépendances. Elle aimerait éteindre les plus proches dont l'odeur trop prégnante masque celle du tilleul en fleur mais elle n'ose pas, intimidée par cet accueil touchant.

- J'ai compté, il y en a douze ; on n'arrivera jamais à tout finir !

- Regarde : les portions sont prévues pour deux. Nous allons manger froid ; j'ai pensé que ce serait agréable après cette journée de fournaises. Seul le dessert sera chaud.

- Ce qui fera treize plats...

- Gabriel m'a dit que tu faisais des traductions et des livres pour enfants...

- Il m'a dit que vous étiez de retour après quelque chose comme vingt ans à courir les dispensaires ; il ne sait plus combien exactement...

- Où as-tu appris les langues slaves ?

- A Paris. Il ne vous l'a pas dit ?

Le facteur le lui a dit l'après-midi même, mais il veut l'entendre.

Malgré sa prudente réserve elle s'ouvre à cet inconnu :

- Quand mes grands-parents sont morts - c'est eux qui m'élevaient - quand ils sont morts, après... après ma mère..., ma tante Mina est venue me chercher, nous chercher, Beline et moi...

Beline ? C'était la chienne de mon grand-père. Il l'avait trouvée attachée à un arbre dans la forêt, en piteux état. Elle devait avoir à peine six mois; ma grand-mère ne voulait pas de chien à la maison : « Tu lui trouveras bien un petit coin entre tes copeaux et tes Belin ! ». Parce que mon grand-père était menuisier dans l'atelier qui cherche à s'écrouler, là-bas, au fond du jardin et il adorait les biscuits Belin. Il avait tout un stock de paquets un peu partout, au milieu des outils, sur

les étagères, en bouillie sous les planches... Du coup, pour faire rager ma grand-mère, Il l'a appelée : « Ma beline » et elle lui disait souvent « Va donc chez ta-ma-Beline, en trainant sur le B : « Ta-Ma-BBBeline »... C'était avant ma naissance... C'est Gabriel qui m'a raconté tout ça... Beline, c'est plus court... Vous avez peut-être connu mes grands-parents, ma tante Mina ? Ma mère ?

Il ne répond pas, alors, elle continue :

- A Paris, Mina habitait rue de la Brède et...

- Parle-moi, parle-moi... de ta rue.

- je peux vous parler de ma rue, de ses commerces, de la ruelle, aire de jeu historique de tous les gamins du quartier ; de Corobylis, de son atelier qui sentait si fort la graisse de chaîne et où nous nous bousculions pour avoir la primeur de le seconder, de Pipo le commis de Vincent le quincailler et de Jo, le bistrot en face de... en face de... en face de chez moi... Je vous raconterai ma rue que j'ai... que j'ai définitivement quittée parce que...

C'est comme ça et personne n'y peut rien... Le destin, hein ?
... Disons le destin.

Alors donc, Mina chantait dans des cabarets et elle habitait un petit appart chez... chez ... Dans le train elle m'a dit : « j'habite chez les Yougo-Russ » et quand je suis arrivée elle m'a présentée : Voilà la petite Vivi, et moi, j'ai demandé : c'est qui Yougo et c'est qui Russ ? Ils ont bien rigolé tous les trois. Pour moi, c'étaient les plus beaux prénoms au monde : Yyyou-go, Russs... Les plus beaux prénoms au monde... Gabriel ne vous a pas parlé d'eux ? Quand Mina chantait...

- Vivi ?

- Oui, Edwige ; pas très commun comme prénom, je sais, mais tout le monde m'appelle Vivi, ou simplement Vi : ici, les

très rares personnes que je connais et surtout à Paris. Et vous ? Gabriel dit : « le docteur » en parlant de vous.

- Ma grand-mère maternelle était... Je m'appelle... je m'appelle Edward.

- On commence tous les deux par...

- Je vais préparer le dessert, j'ai besoin d'un peu de temps...

Le lendemain matin, Vivi sort dans la cour quand elle entend la mobylette du facteur qui s'empresse de demander :

- Alors, cette soirée ?

- Ça a bien commencé : aussi fin, savoureux et surprenant qu'à Paris quand Yougo se mettait aux fourneaux. Douze plats, tu te rends compte il y avait douze plats et j'ai tout mangé ce qu'il y avait dans mon assiette! Et à la fin, un dessert complètement raté, brulé, immangeable. Il m'a quasiment virée en disant qu'il était fatigué, que je devais partir tout de suite, moi et mon chien ! Il n'est pas prêt de me revoir !

Au soir du 23 mai, près d'une semaine après son irruption au « château » pour demander de l'aide, Gabriel tire sur la chaîne de la vieille cloche à l'entrée de la propriété et n'attend pas qu'on vienne lui ouvrir pour franchir le portail piqué de rouille qui grince sous sa poussée. Il se dirige sous le tilleul où le docteur, avachi dans un fauteuil en osier usé, lui désigne un siège tout aussi usé.

- Qu'est-ce que vous avez eu contre ma petite hier au soir qu'elle était encore bouleversée ce matin et qu'elle veut même plus vous voir ?

Il ne répond pas au facteur qui insiste : Cette petite, c'est la prunelle de mes yeux. Vous pouvez pas comprendre mais je supporte pas qu'elle soit triste. Elle le mérite pas. Encore moins maintenant qu'ils sont morts... Elle vous a parlé d'eux, les Yougo-Russ ? C'était ses papas, ses papas de Paris. C'est pour eux qu'elle fait ces traductions au lieu de sortir comme les filles de son âge. C'est eux qui devaient les faire ces traductions et elle dit que ça l'aide à leur dire adieu et que quand elle aura fini, elle sera apaisée. Et moi, je la crois ! Elle est forte ma Vivi, comme... comme Liana... Lia, sa mère... qui a refusé de se faire avorter parce que c'était l'enfant de l'amour et qu'on ne tue pas l'amour. Mais elle, elle est morte ; ça peut pas être autrement...

- Je, je ne sais pas ... j'étais, voilà... j'étais fatigué, je n'ai pas l'habitude d'avoir de la compagnie... Sa mère... je... je l'aime, je crois que je l'aime beaucoup moi aussi cette... cette enfant et...

- Alors, allez lui dire, elle comprendra ! Elle comprend beaucoup de choses vous savez ; pas besoin d'expliquer avec elle... Elle vous a dit qu'elle était née ici ? Elle parle peu d'elle mais je vais vous raconter parce que j'ai vu que vous lui étiez pas indifférent et qu'elle se lie pas facilement, même si elle en a pas l'air, comme ça...

Son grand-père à Vivi, il était inconsolable après la disparition de Lia. Il m'attendait tous les matins au coin du chemin et il comprenait tout de suite en me voyant... Je venais juste de prendre ce poste de facteur : j'avais insisté pour avoir cette tournée et je lui disais que c'était pas la peine d'attendre, que si elle écrivait je le verrais tout de suite que c'était elle et que je commencerais pas ma tournée, que je viendrais tout de suite lui apporter... mais il venait quand même tous les jours... La pluie, la neige, le vent glacial, rien qui l'arrêtait. Moi je fonçais comme un fou pour arriver plus

vite. Je faisais ma tournée à pied, à l'époque ! Parfois il sortait de son atelier en hurlant : « Elle est là, elle est là ! ». Il la revoyait enfant, sa Lia. Faut dire qu'elle était toujours fourrée avec lui, au grand dam de sa mère qui avait peur qu'elle se blesse avec la dégauchisseuse, la scie à ruban et tous ces outils tranchants... Il a fini par plus entrer dans son atelier, le Silvio, de peur de la trouver et de la reperdre. Alors, il disparaissait dans les bois suivi de sa chienne. Elle le lâchait pas d'une semelle, sa chienne. Sa mère - elle s'appelait Virginie la mère de Liana - avait même fini par l'accepter dans la maison... Il se lavait plus, se rasait plus, il avait les cheveux... Tiens, un peu comme vous quand... Liana, on l'a jamais revue... Et si elle écrivait pas... hein, si elle écrivait pas...

Vivi, elle vous a pas dit ? Elle aime pas qu'on en parle qu'il a foncé dans le lac avec son Aronde, pile sur un rocher qu'on pouvait pas voir, à plus de trois mètres de profondeur et que sous le choc, la portière arrière s'est ouverte et que la chienne qui était à côté d'elle l'a tirée jusqu'au bord... L'Aronde, il l'avait briquée juste avant. Une belle Aronde bleu ciel. C'était la voiture du dimanche, comme il disait, parce que pour la menuiserie il avait une espèce de camion à haridelles en bois avec une bâche dessus comme dans les films américains. Il l'appelait La Georgette, me demandez pas pourquoi...

Moi, je m'étais arrêté devant le portail pour le saluer et j'avais vu ma petite Vivi toute pimpante dans une jolie robe blanche avec des trucs en couleur brodés sur les poches et qui caressait le chien, heureuse de me montrer son collier rouge tout neuf et qui m'avait appelée « *Ga-riel ! Ga-riel !* ». Elle avait la bouche pleine de réglisse et elle avait mis la main sous son menton pour pas que le jus salisse sa belle robe et elle m'avait tendu un rouleau de réglisse ; et moi, je

l'avais pris et je l'avais mis dans la bouche en disant : hum, c'est bon, alors que je déteste ça...

Ça m'a étonné, parce qu'il avait jamais eu de collier, ce chien...

- Vous partez en voyage, Silvio ? J'ai demandé.

- Un grand voyage, Gabriel, un grand voyage...

Moi, j'avais pensé qu'ils allaient en Italie dans sa famille, surtout qu'il était en train de caler une grande boîte sous le siège arrière et que je l'avais reconnue cette boîte à chaussures toute noire fermée par un gros ruban rouge : on l'ouvrait souvent quand on était gosses, Lia et moi... Elle aimait bien regarder toutes ces photos entassées en vrac, sans soin, qu'elles en étaient chaque fois plus écornées, fendillées, déchirées ... Je sais pas ce qu'il avait raconté à la grand-mère...

Et là, je me demande : pourquoi ce collier tout neuf ? ...

Je le revois ce jour, je le revois... Ma petite vivi, ses grands-parents, la chienne avec son collier rouge tout neuf, la boîte à photos, l'Aronde bleue et même le ciel était bleu, même le ciel était bleu !!! Et tiens, j'ai le goût du réglisse qui me revient...

Après... après ça, Mina est venue les chercher toutes les deux, la chienne et Vivi...

Mina, elle était partie chanter à Paris. Les parents avaient pas été d'accord, tu parles ! Quand elle venait, c'était pour voir sa petite sœur. Elles avaient dix ans de différence toutes les deux. Lia elle, elle voulait être danseuse. Elle aurait pu, elle aurait pu!

Après la petite, elle en a plus parlé d'aller à Paris faire la danseuse... Elle l'a nourrie, et quand elle a plus eu de lait elle a laissé un mot aux parents : « Je vous confie Edwige, je reviens ». Vous-vous rendez compte ! « Je vous confie Edwige je reviens » !...

Lia, elle est jamais revenue, Elle est morte, ça peut pas être autrement qu'elle serait revenue, sinon... On l'a cherchée dans tout le balcon des Belledonne où elle allait souvent faire des virées en bécane avant la petite mais personne l'avait vue. On a même fait circuler des photos. Son père en avait fixé une sur la bâche de son camion et des copains aussi, sur leur voiture... Lia, on lui connaissait pas d'amoureux. Moi, je peux pas l'oublier. Vous la connaissiez pas, mais si vous l'aviez connue, vous pourriez pas l'oublier non plus...

J'allais une semaine par an voir la petite à Paris pendant mes vacances - et le reste dans le Trièves chez mes grands-parents - et on allait tous écouter Mina. Elle chantait drôlement bien la Mina, elle avait du succès, je te dis pas !!! Moi aussi, je dis Yougo-Russ... Ils me recevaient toujours bien et moi je la voyais heureuse, ma Vivi. Quel bonheur ! Hier, elle m'a dit que vous cuisiniez aussi bien que Yougo... Mais Mina est morte quand Vivi avait pas huit ans. Alors, il y a eu comme un mini conseil de quartier avec seulement ceux qui savaient que eux, ils s'occupaient déjà bien de la petite quand Mina chantait ou qu'elle allait voir ses copains... parce qu'elle en avait des amoureux la Mina !... Mais pas question de dire à l'assistante sociale que les deux messieurs de la librairie s'occupaient déjà de la petite et qu'elle s'était attachée à eux, vous pensez bien ! Alors, pour éviter qu'elle soit placée à l'orphelinat où un truc comme ça, les Courot ont proposé d'être famille d'accueil, déjà que des fois elle prenait son goûter chez eux du temps de leur fille qu'allait chercher la petite à la maternelle pour dépanner Mina. La Gisèle, c'était la grande copine à Mina mais elle s'est mariée avec le mitron et ils sont partis ouvrir une boulangerie-pâtisserie au Canada et ça marchait tellement bien qu'ils en ont ouvert une deuxième.

L'assistante sociale, elle a fait son enquête, et ça a marché la famille d'accueil. Mais bien sûr elle savait pas, que la petite elle continuerait à habiter avec les Yougo Russ !!! Les Courot, ils voyaient la petite heureuse avec eux et comme ils tenaient pas à s'encombrer d'une enfant tout le temps... Elle avait quand même sa chambre chez eux avec tout en double, vous comprenez, dès fois que quelqu'un... Tout : des habits, des livres, des jeux... Ils ont même ouvert un passage dans le mur au fond des jardins parce que la boulangerie est mitoyenne de la librairie ; comme ça, si l'assistante se pointait sans prévenir, le boulanger aurait qu'à siffler la chienne qu'était toujours collée aux basques de la petite ou alors foncer à la librairie, et elle, elle aurait eu plus qu'à passer par le passage du mur ; et hop, ni vu ni connu !!! ...

La chienne l'accompagnait à l'école et elle allait la rechercher tous les jours ! Eux, les libraires, ils disaient : « C'est l'heure, va chercher Vivi ! » Mais ils ont pas eu à le dire longtemps : elle avait une horloge dans la tête, dans le sang ou dans le cœur, je sais pas où, moi...

Alors, au retour, Vivi entrait dans la boulangerie, sa famille d'accueil officielle; elle prenait son goûter et hop, par le passage des jardins et c'était les devoirs, le plus souvent avec Russ et c'était du sérieux, les devoirs !!! Après, elle allait souvent jouer dehors avec les gamins de la rue. Quand la chienne était ailleurs, elle mettait deux doigts dans la bouche, elle sifflait et la Beline rappliquait au galop, fallait voir comme ! C'est moi qui lui avais appris à siffler...

Eux, les libraires ça leur plaisait pas trop qu'elle traîne dehors comme ça ; mais l'Odette - c'est la boulangère - elle leur disait que c'était une gosse et qu'ils avaient pas le droit de l'empêcher de jouer avec les autres, que ça attirerait l'attention si elle faisait pas comme eux, que ça lui faisait

plaisir à la petite et que de toutes façons on aurait pas pu la retenir. Quand elle voulait quelque chose...

L'Odette avait clamé haut et fort qu'elle prenait Vivi, mais que la famille d'accueil de La Beline c'était ceux de la librairie; comme ça, personne serait étonné de la voir souvent là-bas avec eux. Ah, ils ont pensé à tout !!!

Et après, quand Mina... quand Mina est morte, je les recevais ici tous les quatre quelques jours. L'Odette disait qu'elle partait dans sa famille à la campagne avec la petite, rapport à l'assistante !... Fallait qu'ils l'aient cette gamine ! Alors vous croyez pas qu'elle a du mérite qu'elle a essayé de rester à tenir toute seule la boutique à tout juste 24 ans avec tous ces livres et ces disques, même avec l'aide du quartier et des copains qui s'y connaissent mais que les Yougo-Russ lui manquaient trop... Alors, elle a décidé de venir ici et de finir ces traductions, POUR EUX, sur cette machine toute déglingue qu'il faut qu'elle passe son temps à décoincer les touches et le chariot. Elle veut pas sortir, elle veut voir personne tant que...

Elle s'est même mis dans la tête de monter une imprimerie de livres pour enfants dans l'atelier du grand-père qui s'écroule de tous côtés !!! La maison tient presque encore debout parce que je m'en suis occupé, surtout du rez-de-chaussée, parce que l'étage, la chambre de Lia, je pouvais pas, non...

Elle, elle dit qu'en bas ça lui fait un très grand studio, que ça lui suffit et qu'elle verrait plus tard pour monter un atelier de peinture pour les enfants, qu'y a rien pour eux ici, à la campagne... et aussi pour exposer ses photos. Vous devriez les voir ses photos ... Y'en a une, un jeune chat en équilibre instable sur un tas d'étroites barres rouillées qui disparaît dans un contre-jour... Celle là, quand je la vois...

Ça va lui coûter combien, tout ça, hein ?

Ils lui avaient rempli un livret de caisse d'épargne et ils lui ont laissé tous les biens qu'ils ont pu chez le notaire. La sœur de Russ qui habite Nice et qui hérite de la maison lui laisse le temps de se retourner ; et qu'elle peut prendre tous les disques et les livres et tout ce qu'elle veut d'autre. Tout ce qu'elle veut d'autre ! Et comme elle sait toute l'histoire et que la petite les a rendus heureux, tous les deux, que c'était comme leur fille, elle a aussi dit qu'elle lui donnerait de l'argent de la vente

- De quoi sont-ils morts ?

- Ah, quand même, vous vous intéressez !!!... Y'a pas eu que la maman, les grands-parents, la tatie, y'a aussi eu la chienne avant les deux papas, à la fin de la dernière année de primaire... La Beline, c'était plus qu'un animal ! La Beline, c'était... c'était La Beline..

Et pourquoi je vous raconte tout ça à vous, hein ? Moi, Je supporte pas de la voir malheureuse, cette petite !

Un matin, Vivi avait été très étonnée de voir Russ devant le portail avec les autres parents mais elle avait vite compris à son air grave. Beline était à sa place habituelle, couchée sur le côté, un léger filet de sang sous la truffe ; elle dormait pas, elle était morte, seulement un peu heurtée par le camion de livraison de volailles. C'était un nouveau, le chauffeur. L'autre, l'habituel, il savait qu'elle était là sur le trottoir à attendre la fin de la classe et quand il faisait sa manœuvre, il faisait attention. Le volailler - je sais plus comment il s'appelle - il est arrivé avec son diable et Russ a posé délicatement la Beline dessus. Les enfants de l'école ont suivi, comme pour une procession, et même la maîtresse.

Elle m'écrivait tous les jeudis parce que y'avait pas école. Mais là, c'était un mardi et elle me l'a écrit le soir-même pour me le raconter et pour me dire comment ils l'avaient enterrée mais c'est trop triste à raconter..

Gabriel se lève, épuisé et étonné d'avoir autant parlé, lui habituellement si farouche.

Il s'en va lentement sans regarder le docteur qui n'a pas bougé.

DES CŒURS EN PAIN D'ÉPICE

L'après-midi du jour de La Beline, Yougo avait fixé une feuille de papier sur la porte de la librairie :

FERMÉ POUR CAUSE DE DÉCÈS

Parmi ceux qui étaient au courant, certains ricanait mais la plupart étaient tristes.

La chienne faisait partie de la rue.

Les clients qui arrivaient devant l'affiche allaient s'informer au bistrot d'en face : « Qui est mort? »

C'était alors souvent l'incompréhension : fermer un commerce et l'annoncer pour... un chien !!!

Alors, Jo le bistrotier racontait : l'Aronde bleue, le lac, Vivi sauvée de la noyade par la Beline, Mina qui va les chercher en train, Mina qui meurt brusquement...

- C'était quelqu'un cette chienne ! Elle accompagnait la petite à l'école et elle allait la chercher aux heures de sortie. Le matin, elle venait même directement ici retrouver Yougo-Russ qui prenaient le café avant d'ouvrir la boutique. Au retour des classes, elle laissait Vivi devant la boulangerie, sa famille d'accueil et elle allait directement à la librairie, sa famille d'accueil à elle... Elle attendait pas longtemps, y'avait toujours quelqu'un pour lui ouvrir la porte tellement qu'elle était connue !

- Yougo-Russ, demandaient les clients nouveaux ?

Et Jo de raconter encore et encore : l'Aronde bleue, le lac... Vivi qui demande : « C'est qui Yougo et c'est qui Russ ? ». Et figurez vous que depuis, tout le quartier les appelle comme

ça, qu'on va bien finir par en oublier leur vrai nom, concluait le bistrotier qui avait bien travaillé ce jour-là...

Ils avaient creusé la tombe devant le pied de vigne qui couvrait la tonnelle du jardin.

Yougo et Russ avaient couché la chienne sur le coussin que Vivi avait posé au fond.

Le boulanger était venu plus tard, un carton sous le bras, en cachette d'Odette qui n'aurait peut-être pas compris. Vivi les connaissait bien ces cartons. Elle avait délicatement enlevé le scotch marron et elle avait dessiné un grand cœur, le plus grand possible, avec les petits cœurs en pain d'épices serrés les uns contre les autres sur la terre fraîchement tassée et elle avait mangé les derniers qu'elle n'avait pas pu mettre parce qu'il n'y avait plus de place (elle les avait vomi dans la nuit), puis ils étaient allés tous les trois au cinéma qui passait ce soir-là « La nuit du chasseur ». Cinoche les avait fait entrer discrètement par la petite porte de l'arrière-cour parce qu'elle était trop jeune pour passer par la caisse.

Chacun de son côté, au fur et à mesure que l'histoire progressait, Yougo et Russ se disaient qu'ils avaient été fous de l'emmener voir ce film ; surtout Russ qui, très émotif de nature, avait de plus en plus peur. Elle était assise entre eux deux et ne quittait pas l'écran des yeux. Quand il s'était rallumé, elle leur avait dit en souriant :

- Ah, ça fait plaisir de voir un film comme ça !

Elle les étonnait toujours...

Ensuite, comme il n'y avait pas école le lendemain, ils étaient allés chez Natacha, l'un des cabarets où chantait Mina et où l'on mangeait de si bons bortchs. Ils étaient déjà au courant et beaucoup avaient la larme à l'œil.

Igor, le violoniste, avait fait monter la petite sur scène et avait dédié trois chansons à la chienne. Vivi, debout à côté d'Olga, fredonnait comme elle le faisait avec Mina.

Elle ne pleurait toujours pas. Elle leur racontait le film avec beaucoup d'enthousiasme et elle répétait en tendant les deux mains : « LOVE ! HATE ! » - Russ avait traduit pendant le film -

Elle avait tout de même fini par pleurer désespérément, couchée sur la tombe, le visage enfoui dans la terre, le jour où tous les cœurs avaient entièrement disparu, avalés par la pluie, le soleil, les chats, les rongeurs, les oiseaux, le vent et le temps qui passe.

LE CAUCHEMAR

Quand Vivi est arrivée à Paris, les Yougo-Russ sont rapidement devenus gags - Mina dixit -.

Yougo inventait des recettes, lui faisait des dessins, lui permettait même de toucher ses précieux tubes de peinture ! Il avait fini par accepter les griffonnages que la petite faisait en riant ou avec beaucoup de concentration sur les dessins qu'il avait pris grand soin à lui faire. Quand à Russ, il lui achetait de mignonnes petites robes et il lui apprenait à bien se tenir à table. Il essayait de ne plus prendre cet air de martyr quand la robe restait coincée dans un coin de la niche et que la petite tirait dessus, scratch, pour courir sous la tonnelle suivie de la chienne en chantonnant les comptines apprises ensemble.

La petite était touchée par tant d'attention d'autant plus qu'ils chouchoutaient également La Beline qui avait panier-et-coussin-à-chaque-étage ainsi qu'une niche rapidement construite par Renzo, le menuisier du bout de la rue ; niche que la chienne ignorait superbement sauf quand la petite y entrait à quatre pattes sans se préoccuper de ses jolis vêtements.

Mina, soulagée, avait cependant mis le holà : « Ok, ok, vous vous faites plaisir, mais vous allez nous la gâter-pourrir et c'est pas un service que vous nous rendez, à elle et à nous trois ! »

Ils lui racontaient une histoire tous les soirs, à tour de rôle et ils se jalouaient le temps passé.

La sérieuse librairie aux beaux meubles en noyer, livres richement reliés et trente trois tours classique-opéras-chansons à thème, rajeunissait. Vivi a su lire très vite et de

ce fait, elle a sauté le CP. Elle voulait chanter « comme Mina »... Alors, ils ont ouvert un rayon livres et disques pour enfants qui s'étoffait au fur et à mesure qu'elle grandissait. Quand l'adolescence s'est pointée, les disques de rock, de jazz, de variété, ont attiré une nouvelle clientèle de jeunes qui a accaparé le tourne-disques mis à disposition des clients. Il y eu quelques clashes, puis Russ en a acheté un deuxième et « les anciens » se sont déportés sous la verrière où Yougo leur a aménagé un coin où ils pouvaient écouter leurs musique en toute quiétude. Puis en revenant de la verrière, des anciens ont commencé à se dandiner au rythme du rock, échanger quelques mots avec les jeunes qui, à leur tour, se sont informés des derniers disques d'opéra sortis. Alors, Lozo entonnait quelques airs de bel canto et comme il y avait moins de ricanements, il continuait par Bill Haley... La verrière s'appuyait contre le mur du fond du jardin. C'était le domaine de Yougo. Il avait là son atelier de peinture.

Quand il filait du mauvais coton - moments de désespoir extrême qui faisaient très peur à Russ qui confiait alors la petite à Odette et Gaston - il disparaissait plusieurs jours et quand il revenait, il s'enfermait dans son antre : une large alcôve tout au fond de sa verrière dont il fermait tous les rideaux, au milieu d'un fameux fourbi d'où il ne sortait qu'au bout de deux ou trois jours, l'œil rouge, la barbe noire. Il mettait à la poubelle sa dernière œuvre qu'il avait massacrée. Il se gointrait alors de confiture, retournait dans la verrière, ouvrait les rideaux et s'attaquait à la énième maquette qui rejoindrait les autres suspendues au plafond de son salon. Puis il prenait son violon, jouait un air qui venait de son enfance et alors, Russ ouvrait la fenêtre de la grande pièce, se précipitait sur le piano et quand on

entendait le duo de la boulangerie, Odette pensait que Vivi allait bientôt pouvoir retourner « chez elle ».

Yougo et Russ avaient chacun leur appartement en étage. Un escalier partait de l'immense « pièce » cuisine-salle-à-manger-salon pour les amis, haute de plafond tout comme la boutique et arrivait au palier du premier.

La porte de droite donnait sur l'appartement de Yougo, celle de gauche, sur celui de Russ : appartements traversants, de même distribution mais radicalement différents.

Celui de Russ sentait bon la France d'où ses grands-parents maternels étaient originaires avec meubles en noyer, napperons et gravures bucoliques. On y trouvait aussi le samovar, les poupées gigognes et les gravures d'icônes avec lesquels ses grands-parents paternels s'étaient enfuis de Russie.

Yougo avait-il conscience qu'en choisissant un décor résolument contemporain il cherchait à gommer un passé qui l'avait régulièrement rattrapé et qui s'estompait de plus en plus depuis l'apparition de la petite ? Les maquettes suspendues au plafond du salon étaient le seul anachronisme. Personne ne le questionnait, pas même Russ qui l'avait caché dans son voilier un été alors qu'il était poursuivi par une bande de fous furieux sur une plage entre Dubrovnik et Split. La seule chose qu'il avait révélée, un soir où il avait bu trop de vodka chez Natacha, c'est que sa famille représentait à elle seule la Yougoslavie. Tous les états de ce pays, tous, avaient donné naissance, qui au père, qui à la mère, qui à l'oncle...

Au premier, chaque appartement avait son salon, tout en longueur, avec deux grandes portes fenêtres, une côté rue, une côté cour. Un escalier en colimaçon montait à la chambre, immense mezzanine sous le toit et, attenant, la salle de bain spacieuse avec douche et baignoire. De vastes

fenêtres de toit éclairaient l'ensemble. Les chambres de Yougo et de Russ communiquaient directement par une petite porte sous une poutre. L'étage comptait aussi deux chambres d'amis.

A la gauche du bâtiment une majestueuse porte en châtaigner à double battant - la plus belle porte de la rue - donnait sur un large couloir voûté qui aboutissait à la vaste cour. A droite, une première porte, celle-là même qu'empruntaient les anciens venant de la boutique pour rejoindre la verrière; puis une deuxième, celle de la cuisine, ouverte aux beaux jours pour les repas sous la tonnelle. Quand Yougo se mettait aux fourneaux les jours de « réception », une cloison coulissante habituellement escamotée séparait l'office du reste de la grande pièce. Et personne ne s'avisait de la franchir.

De ce couloir partait aussi, à gauche, le long du mur mitoyen du square, un escalier raide qui donnait accès au petit appartement de Mina qui, lui aussi, était traversant mais très étroit. Au premier, la minuscule pièce à vivre : cuisine, coin-repas, rangements ; au deuxième sous le toit, un cabinet de toilette exigu et la minuscule chambre où le grand lit que Mina et Vivi se partageaient tenait la plus grande part.

Dans un recoin, une porte condamnée donnait sur un hall mitoyen de la chambre de Russ.

A l'arrivée de la petite, cette porte avait rapidement été ouverte quand il avait proposé de veiller sur elle pendant les tours de chant de Mina qui rentrait tard dans la nuit... ou qui ne rentrait pas. Elle essayait pourtant d'être là, à l'heure de la sortie de classe du matin et elle y parvenait la plupart du temps... sachant qu'elle pouvait compter sur Odette ou Gisèle en cas d'absence.

Vivi dormait généralement bien, sauf les nuits du cauchemar. Elle hurlait. Mina, décontenancée quand elle était là, restait impuissante. Vivi ne se calmait que lorsque Russ arrivait en courant et la prenait dans ses bras. Il lui demandait alors de raconter son cauchemar et c'était toujours le même...

- Je courais dans les escaliers parce que j'avais très envie de faire pipi et j'ouvrais vite la porte qu'était pas complètement fermée et tout de suite derrière, y'avait un grand trou par terre et on voyait même pas le fond tellement c'était loin et j'avais très très très peur, et je me réveille et c'est tout ; et je sais même pas si je suis tombée... »

Il la changeait parce qu'elle était mouillée, puis l'emmenait finir la nuit dans son lit. Elle se pelotonnait contre lui et s'endormait aussitôt.

Yougo avait le sommeil profond. Les rares fois où il entendait la petite, il accourait et elle racontait une deuxième fois : « Je courais dans les escaliers parce que j'avais très envie de faire pipi... »

Alors, il se couchait de l'autre côté et la petite, entre eux deux, leur prenait la main et disait : « Là, j'ai pas peur ».

C'est pendant une de ces nuits que Vivi leur avait serré très fort la main en disant : « Vous êtes mes deux papas ». Elle s'était immédiatement endormie et eux avaient pleuré silencieusement, de bonheur, tout simplement...

Avant l'arrivée de la petite, quand Yougo et Russ voulaient passer la nuit ensemble, c'était indifféremment dans une chambre où dans l'autre. Depuis, par discrétion, Russ rejoignait Yougo mais il avait du mal à s'endormir craignant de ne pas l'entendre si le cauchemar déboulait. Il avait alors fixé une grosse cloche au montant du lit de Mina du côté de la petite, de celles que l'on met au cou des vaches, et chaque

soir au moment du coucher il lui rappelait son existence en faisant le clown.

Tu te souviens Vivi

vi-vi-vi

la grosse grosse cloche

veut que tu la secoues

cou-cou-cou

très très très fort

si le cauchemar croit

croa-croa-croa

qu'il peut venir encore

cor-cor-cor

En tous cas

Ca-ca-ca

pas ce soir

pas ce soir

pas ce soir

il est de l'autre côté de la terre et il s'est perdu

PERDU-PERDU-PERDU !!!...

La petite riait et reprenait les grands gestes et les mimiques en même temps que lui... pour lui faire plaisir...

Il avait voulu améliorer le texte qu'il trouvait quelque peu indigent mais elle le ramenait chaque fois à sa version première, même plus tard, quand elle ne voulait plus qu'on lui raconte des histoires « tartes ».

Un jeudi après-midi, Russ avait accompagné Vivi chez Mario le nouveau compagnon de Lozo.

Lozo était le premier amour de Russ. C'est avec lui qu'il était sur cette plage en Yougoslavie quand Yougo, poursuivi par la meute d'homophobes, avait trouvé refuge dans le voilier. Lozo avait vite compris - avant eux mêmes - qu'ils seraient

désormais inséparables. Il s'était élégamment éclipsé tout en restant leur ami le plus proche. Il venait régulièrement à la boutique quand Vivi était là et lui consacrait du temps en parlant uniquement italien avec elle, langue utilisée dans l'atelier avec le grand-père Silvio, plus ou moins en cachette de la grand-mère « Cette petite est française ! » rouspétait-elle.

Mario était psychiatre. Il avait tout de suite été impressionné par son entrain et sa rage de vivre.

Elle aimait beaucoup ces séances ; surtout qu'après, Lozo l'emmenait voir des films italiens, des films italiens pour les grands pendant que Russ rejoignait la boutique.

MINA

Vivi allait sur ses huit ans en ce début de printemps 1954 quand un repas fût organisé dans la rue, le deuxième dimanche suivant le jour où Mina était morte.

La Beline, elle, était encore là.

Les rares absents étaient prévisibles et surtout pas regrettés.

Pipo était arrivé le premier avec son harmonica. Les plaisantins n'eurent pas le cœur à lui faire leur blague habituelle, ni ce jour-là, ni par la suite.

Quand Mina était encore en vie, à midi et demi, aux beaux jours, Pipo s'installait sur l'unique banc du petit square situé à gauche de la librairie - où se retrouvaient les enfants après l'école quand ce n'était pas dans la ruelle - et lui donnait l'aubade.

Ce petit square public faisait autrefois partie de la belle propriété « de la librairie » ; et c'est au fond de ce parc qu'un portillon donnait accès à l'arrière du cinéma de « Cinoche » dont l'entrée principale se faisait sur l'avenue proche.

Dès les premières notes, Vivi traînait vite sa chaise près de Mina devant la fenêtre ouverte de la cuisine qui donnait sur les arbres.

Mina chantait pour le plus grand plaisir de Pipo et des autres : on suspendait ce qu'on était en train de faire, on se précipitait à la fenêtre et on fredonnait de bon cœur - hommes, femmes, enfants - à distance, avec elle.

Pipo était le commis de Vincent le quincailler, voisin du bistrot de Jo et face à la boulangerie Courot, famille d'accueil officielle de Vivi et à la librairie mitoyenne, famille d'accueil

de La Beline. Il ne se séparait jamais de son harmonica et vérifiait régulièrement qu'il était bien dans la poche de sa longue blouse grise, surtout quand les plaisantins - avant le dimanche de Mina - mettaient leurs mains dans le dos et lui demandaient : Il est dans quelle main, Pipo ?

Ce fameux dimanche, Jo, le bistrot « d'en face » et Aldo, père de la petite Louise et propriétaire du bar mitoyen de l'entrée principale du ciné, face à l'église sur l'avenue voisine, avaient fourni tables, chaises, verres et vin et on s'était partagé ce que chacun avait apporté : « que des bonnes choses parce que Mina était gourmande »...

Ses amoureux, les musiciens, les clients des cabarets qui la regrettaient, invités par Yougo -Russ, étaient venus avec une bonne bouteille ou des douceurs. Il y avait eu des pleurs mais surtout des rires et des chansons : elle aurait aimé ça, Mina, elle qui ne refusait jamais de chanter pour son plaisir et celui des autres.

Puis quelques mères, le père de Titi et tous les enfants étaient allés voir « Le magicien d'Oz » à la séance de seize heures où Cinoche leur avait réservé des places.

Dès qu'ils eurent le dos tourné, Aldo avait récupéré son mobilier qui gênait le passage et un groupe de costauds s'était mis à l'œuvre.

Certains s'étaient attaqué au mur de l'immense pièce tout en longueur qui servait de réserve dans le prolongement du salon du rez-de-chaussée de la librairie : c'était une pièce lugubre, chichement éclairée de jour par une minuscule lucarne qui avait rapidement disparu ainsi qu'une partie du mur sous les ardents coups de masse. Renzo avait déjà fabriqué la grande porte vitrée et les deux fenêtres. On attendrait que le ciment, fait dans la foulée, sèche, pour les installer.

D'autres avaient rapidement descellé des dalles de la cour gardant celles qui menaient à la verrière et, sous la tonnelle, celles où était installé le coin repas des beaux jours avec sa longue table et ses chaises en métal peint en blanc. Une chaîne s'était organisée pour déblayer les gravats dans le camion de Jojo le ferronnier alors que celui de Jeannot le maraîcher attendait déjà devant la boutique : la chaîne avait alors changé de sens pour transporter la terre rapidement ratissée et tassée. Dans la foulée, Jeannot avait semé les graines récupérées au sol de son grenier à foin qui ne tarderaient pas à germer pour faire un pré, bien plus costaud et naturel que le gazon du commerce. Il avait aussi apporté quelques fleurs en pots « pour faire tout de suite de l'effet ».

Les musiciens eux, avaient repris leur instrument et on avait chanté pour se donner du cœur à l'ouvrage. On avait porté de nombreux toasts en souvenir de Mina puis Jo avait proposé qu'on porte un toast en l'honneur de La Beline « parce que quand même, hein ! » puis les toasts avaient suivi : le maraîcher et même le camion du maraîcher, le ferronnier et son camion, le menuisier... D'un bout à l'autre du couloir on reprenait en chœur des chansons qui tournèrent vite au paillard. Pipo était là, bien sûr, qui courait dans tous les sens avec son harmonica.

A la sortie du cinéma, Cinoche avait sorti son appareil photo pour immortaliser l'instant, le groupe d'enfants quelque peu intimidés sous la grande affiche du film. Les passants se retournaient en souriant sur cette drôle de colonie. Puis les mamans avaient proposé de prendre le bus pour aller manger une glace au bord de la Seine, proposition acceptée avec enthousiasme : les enfants s'éloignaient assez peu de leur quartier surtout ensemble comme aujourd'hui.

Quand les enfants étaient rentrés, fatigués, la rue avait presque retrouvé son aspect habituel. Les mamans avaient vite compris en voyant celles et ceux qui étaient restés, que la fin d'après-midi n'avait pas dû être triste...

Vivi avait hâte de raconter le film à Yougo-Russ. Ils l'attendaient, impatients de voir sa réaction. Elle ne put que répéter en courant dans tous les sens, du jardin à son futur bureau en reniflant le ciment frais.

- Un vrai pré pour que La Beline se roule dans l'herbe!!!...
Comment vous avez fait, comment vous avez fait?

Alors, ils racontèrent : les voisins, les amis de Mina, le camion de Jojo le ferronnier, celui de Jeannot le maraîcher, la terre, les graines...

On avait profité de la présence des invités prêts à donner un coup de main ce dimanche-là.

Officiellement - ce qui était bien vrai - la réserve de la librairie avait grand besoin d'un coup de neuf. En réalité, la grande pièce serait cloisonnée pour aménager un lieu réservé à Vivi (bureau, canapé-lit, rangements) avec porte vitrée et fenêtre donnant directement sur le jardin. La partie de l'espace-réserve, elle, gagnerait en luminosité avec sa fenêtre neuve.

Seuls quelques-uns étaient au courant des navettes par le passage du mur.

Tous avaient bien compris que le jardin était pour la Beline, ce qui ne pouvait que faire grand plaisir à la petite bien éprouvée par la disparition de sa tante.

Odette avait commandé un kodak et le jeudi suivant elle accompagna Vivi chez Maurice. Le photographe expliqua le fonctionnement de l'appareil et l'apprentie reporter parcourut le quartier en faisant poser tous ceux « du

dimanche ». Il lui fallut plusieurs pellicules pour photographier les présents qui acceptèrent de bonne grâce. L'opération dura trois semaines pour les avoir tous, même Cinoche qui posa devant l'affiche du Magicien d'Oz et Jeannot qui fit un détour avec son camion à la fin du marché. Les amis de Mina et les musiciens sollicités envoyèrent leur photo.

Alors elle s'appliqua à écrire leur nom au bas des clichés et quand elle eut fini, elle les scotcha tous soigneusement sur la devanture de la librairie.

Maurice prit la photo finale : Vivi posant fièrement avec La Beline devant la boutique.

L'année scolaire touchait à sa fin. Les photos restèrent en place tout l'été. Vivi les enleva la veille de la rentrée et les rangea soigneusement dans un grand carton.

La grande boîte à chaussures toute noire fermée par un ruban rouge, coincée sous le siège arrière de l'Aronde bleue, avait sombré dans la vase, au fond du lac, privant Vivi d'images de son passé, privant Vivi de l'image de ses grands-parents. Privant Vivi de l'image de sa mère.

LE CADRE

Quand elle était arrivée à Paris, elle avait vu une photo d'elle, bébé, sur la table de nuit de la chambre de Mina - photo qui est maintenant sur la cheminée, en Belledonne -

- C'est la seule qui nous reste, la seule. Je n'ai pas d'appareil et les photos de moi, c'est les autres qui les prennent. Tu avais trois mois. J'étais allée vous voir quelques jours et on avait pris le car pour Grenoble avec ta maman. On était allées chez le meilleur photographe...

Mina, très émue par ce souvenir, l'avait serrée dans ses bras et elles avaient pleuré toutes les deux jusqu'à ce que la chienne vienne lécher la main de Vivi qui éclata de rire.

Quand Vivi eut six ans, Mina l'emmena manger dans un restaurant tenu par un ami, rue Broca. Elle était déjà venue dans cette rue parce que Mina avait un copain qui s'appelait Pierre et qui racontait des histoires rigolotes.

Au moment du dessert, elle lui dit :

- Ma Vivi chérie, maintenant, tu es une grande fille et tu comprends beaucoup de choses. Tu sais, ta maman t'aimait. Elle t'aimait, t'aimait, t'aimait tellement !... Tu m'as demandé souvent de te raconter qu'on était allées à Grenoble toutes les trois quand tu avais trois mois. Tu connais la photo dans notre chambre, et bien il y en avait une deuxième. C'est ta maman qui avait choisi les deux mêmes cadres et moi je les avais offerts parce que j'étais contente que tu sois née ; et en plus, je sais pas pourquoi elle avait voulu t'appeler Edwige, mais moi j'avais trouvé que c'était une bonne idée parce que je l'aime beaucoup, ton prénom... Deux beaux cadres en métal avec des dessins en relief, un joli métal qu'on aurait dit de l'argent. Ta maman mettait le sien à côté de son oreiller et elle pensait très fort à ton papa parce qu'elle

l'aimait aussi beaucoup, beaucoup, beaucoup. Il ne savait pas que ta maman... il ne pouvait pas savoir que ta maman... il ne pouvait pas savoir que ta maman avait eu un bébé et que ce bébé c'était toi, et que lui, il était ton papa. Elle n'avait pas pu le lui dire tout de suite, mais un jour, elle a pensé qu'elle pouvait le faire. Je sais tout ça parce qu'elle me téléphonait quand elle pouvait, mais pas de la maison parce qu'on n'avait pas le téléphone à la maison, là-bas. Elle allait à l'épicerie parce qu'ils en avaient un depuis longtemps et tout le monde téléphonait de l'épicerie. Et ici, elle appelait à la boutique des Yougo-Russ. Alors, ils criaient très fort dans les escaliers : « Mina, viens vite, c'est Liana au téléphone !!! ». Alors moi, je descendais très vite, très très vite !!!...

Elle a l'air bonne ta corne de gazelle, si tu veux tu pourras prendre un deuxième dessert...

- C'est qui mon papa ?

- Ma Vivi, ma Vivi chérie, je ne sais pas. Je ne l'ai jamais su. Je sais seulement qu'ils s'aimaient...

Ta maman m'a téléphoné un matin pour me dire que maintenant, maintenant qu'elle n'avait plus de lait pour te donner la tétée, elle pouvait aller voir ton papa et que si, et que si... et que s'il était heureux de la revoir, elle lui dirait qu'il avait une adorable petite fille, et que si elle voyait qu'il y avait du bonheur dans ses yeux, elle lui montrerait ta photo dans le cadre et elle reviendrait vite te chercher pour que tu le vois, ton papa. Ou alors, c'est lui qui viendrait vite te voir ; et alors, elle me dirait qui c'est.

Voilà, je sais rien de plus.

C'est la dernière fois où je l'ai entendue, ta maman ; et elle est morte, sinon elle serait revenue parce qu'elle t'aimait et qu'elle t'aurait jamais abandonnée...

- Tu m'as dit que je pourrai avoir un autre dessert ?

MINI PARTIE DU PARIS OÙ VIVI VIT

AVERTISSEMENT : cher lecteur, je te le livre en bloc, ce décor de vie de Vivi avec sa foultitude de personnages secondaires croisés. Tu ne pourras pas tous les mémoriser ; la plupart d'entre eux retomberont dans l'oubli sitôt ces pages tournées... J'espère que ceux qui reviendront sauront se rappeler à ton bon souvenir.

A partir des années 1950 le décor de vie de Vivi se présente à peu près ainsi ; et c'est à peu près ainsi que, dans ce petit coin des Alpes dès la fin mai 71, au fil des jours, Ed le découvrit comme il continuera à découvrir ce que Vivi dévoilera, pour lui, de sa vie passée.

Le matin Pipo sortait les brocs, marmites, réservoirs et autres récipients en métal qu'il rangeait dehors avec un soin maniaque. Il les accrochait de chaque côté de la devanture en bois, le plus haut possible, vérifiant souvent qu'ils n'étaient pas de guingois. Il les aimait tellement ces objets brillants et sonores qu'ils voulait les exposer tous à la vue des passants et ils débordaient souvent sur le trottoir du bistrot CHEZ JO ce qui faisait rouspéter ledit Jo qui venait alors, d'une légère pichenette, déséquilibrer le savant montage des objets suspendus. Pipo entraînait en gémissant dans la quincaillerie et Vincent, le patron, sortait en pétard affronter Jo et c'était la prise de bec quotidienne. Les présents prenaient la défense de Pipo qui applaudissait et tous se retrouvaient devant le zinc pour le premier café ou le premier canon de blanc de la journée.

A la gauche de la QUINCAILLERIE-VAISSELLE, l'épicier Sadoux de l'EPICERIE DE LA BRÈDE sortait ses bancs très

tôt le matin. Ses enfants l'aidaient à tour de rôle. Ces espèces d'échafaudages à deux étages en tubes verts piqués de rouille où se côtoyaient les cageots de fruits et de légumes étaient tellement lourds et encombrants qu'ils ne permettaient pas les débordements de Pipo qui aurait voulu que son patron ouvre bien avant.

Après, on avait la minuscule boutique du cordonnier qui boitait fortement depuis qu'il avait été renversé par une voiture. Comme sa vue avait beaucoup baissé, Renzo, le menuisier, avait démonté l'étagère de la vitrine dans laquelle étaient rangées les chaussures réparées avec, dans celle de gauche, un petit bout de papier replié indiquant le prix de la réparation. Le timide père Capitano s'était alors retrouvé en vitrine où l'établi profitait d'avantage de la lumière du jour et il en avait été gêné au début ; puis il avait pris l'habitude de répondre aux passants qui engageaient conversation à travers la vitre en faisant de grands gestes, ce qui était cocasse vu de loin, sous l'enseigne représentant le dessin d'un lacet coupé sortant d'une chaussure trouée et crottée à gauche, et d'une chaussure réparée et lustrée avec lacet bien noué à droite. Et c'est vrai que les chaussures rendues étaient soigneusement cirées, à la grande satisfaction des uns, à la grande honte des autres...

Un passage, entre l'épicerie et la boutique du cordonnier, débouchait sur une cour toute en longueur, parallèle à la rue. Elle donnait accès à l'arrière des deux commerces ainsi qu'à l'arrière de la quincaillerie. Au fond, un entrepôt vitré où chacun avait son espace fermait cette cour sur toute sa longueur.

L'ainé des épiciers garait là son vélo équipé d'une large carriole où il entassait les cagettes et cartons qu'il livrait après ses cours et avant de faire ses devoirs - quand il lui restait du temps et de l'énergie - parce qu'il était souvent

sollicité pour d'autres coups de main dont sa petite sœur, elle-même, n'était pas dispensée.

La clientèle du bistrot qui n'avait pas de nom autre que CAFÉ et qui jouxtait la cordonnerie était essentiellement de passage. Les Dalbacci étaient arrivés peu après l'armistice on ne savait exactement d'où. Un mois après l'ouverture ils avaient offert un apéro pour faire connaissance avec la rue. Ils avaient tellement trinqué qu'ils s'étaient assez rapidement vantés d'avoir su profiter « des événements ». Les époux Gensberg, les anciens propriétaires, faisaient les marchés et utilisaient le local pour stocker leur marchandise. Ils avaient, eux, été embarqués de nuit dans une traction noire et n'étaient pas revenus.

- Si c'était pas nous, y'en aurait eu d'autres qu'auraient acheté...

Leur bistrot, tout en longueur, était sombre. La porte vitrée ne suffisait pas à rendre le local chaleureux. Ils n'avaient pas visité le commerce avant de signer l'acte d'achat se fiant au notaire qui traitait les « affaires urgentes du moment » et qui avait su vanter le lieu... Ils complotaient déjà d'acheter la cordonnerie, d'abattre le mur de séparation et de profiter ainsi de l'usage et de la vue sur cour.

Ils ne savaient pas que les parents de la femme du cordonnier, qui vivaient au deuxième étage, avaient été déportés suite à une dénonciation et que sa Zizou, au moment de la rafle, rigolait avec la Joséphine, la femme de Jo, à qui elle venait de raconter la dernière blague juive dans l'arrière cuisine du bistrot. Elle avait passé trois jours éprouvants, dans la cave, derrière les piles de caisses de vin ; puis des copains de Yougo-Russ étaient venus la chercher et l'avaient accompagnée en Bretagne chez une tante où elle avait attendu la fin de la guerre dans une bicoque paumée au milieu des veaux, vaches, cochons, couvées... Officiellement,

la Zizou était partie avec un marlou et Capitano avait tenu son rôle de cocu avec beaucoup de dignité.

L'HOTEL O dominait avec ses trois étages. Il fallait passer sous un porche étroit pour accéder à l'entrée dans la cour arrière où le patron recevait les habitués en chantant l'air de la semaine. Il le notait soigneusement sur le calendrier fixé au mur près du casier à clés.

Le lundi matin à l'heure du café, chez Jo, on choisissait l'air de la semaine suivante dans la pile de partitions apportée par Russ. Chacun donnait bruyamment son avis jusqu'à ce que La Beline, inquiète, se mette à hurler à la mort. Le silence se faisait instantanément et le choix était fait...

L'hôtel étirait sa longue façade sur rue. La partie latérale était plus étroite. A l'arrière, dans la cour, un escalier métallique en colimaçon desservait à chaque étage un balcon en bois qui longeait toute la façade et par où se faisait l'accès aux chambres.

Le titre d'un opéra était écrit en lettres dorées sur chacune des portes, toutes peintes en rouge vif. Les clients étaient des habitués, pour la plupart représentants de commerce et retrouvaient la même chambre lors de leurs passages réguliers dans la capitale. De son bureau, Othello pouvait suivre leur progression, à l'oreille, des vibrations de l'escalier en métal au couinement des planches disjointes du balcon et, dans l'autre sens du couinement aux vibrations : *Le Ricard* est arrivé chez *CARMEN*, pensait-il. *Le Radiola* chez *DON GIOVANNI*... *Le Réfrigérateur* chez *ORPHEE*... *Le Rémouleur* chez *LA BELLE HELENE*... Tiens, le *Shampooing* quitte *TOSCA*... *Le Dessous Chic* vient de claquer la porte de *ROMEO ET JULIETTE*...

Il habitait seul le rez-de-chaussée depuis que sa Monique était partie avec une femme de chambre délurée. Il ne semblait pas trop en souffrir, tout occupé qu'il était par ses

répétitions et par l'organisation de spectacles dans la grande salle toute en longueur qui fermait la cour. Chaque dernier dimanche du mois, à partir de 17 heures, une représentation unique avait lieu mêlant chant, danse, poésie, théâtre, mini-cirque, comique... et qui débutait inmanquablement par un air d'opéra ou d'opérette interprété par le maître des lieux, toujours chaleureusement applaudi. Les enfants assis par terre durant la représentation rangeaient bruyamment les chaises pliantes réservées aux adultes dès les derniers applaudissements et dès l'installation des musiciens du bal qui clôturait la soirée.

Ensuite venait l'ÉTUDE DE NOTAIRE du sieur Sosthène dont la femme avait perdu la raison après la mort de leur fils unique le troisième jour de la guerre de 14.

Puis la DROGUERIE-JARDINERIE des Pontet : elle, dans l'encadrement de la porte de la cuisine le surveillant, lui, en longue blouse grise, dans l'encadrement de la porte sur rue à suivre inlassablement du regard les femmes, toutes les femmes.

Au printemps et en automne, il fallait descendre du trottoir dès le porche de l'hôtel pour éviter les caquettes de semences ou de plantes à repiquer qui débordaient largement. Le notaire ne disait rien quand il devait les enjamber ; c'était une période où sa femme, apaisée, passait des heures à choisir « les fleurs pour le cimetière » sans arriver à se décider. Pontet lui sortait une chaise qu'il calait dans le caniveau et posait une couverture sur ses épaules les jours de fraîcheur. Elle ne disait rien. Seuls ses yeux semblaient vivants à passer d'un cageot l'autre. Les enfants l'évitaient, impressionnés par son mutisme inhabituel.

Puis c'était l'entreprise LES FRÈRES RÉUNIS au fond de la grande cour en terre battue où stationnaient les camions. A droite, l'atelier de Renzo le menuisier taiseux ; à gauche celui

de Jojo son petit frère ferronnier, toujours prêt à inviter les clients chez Jo pour conclure un marché. Ils ne se faisaient pas prier : c'était chaque fois un moment de rigolade assuré. Les deux frères avaient épousé deux sœurs, Rose et Marie. Elles tenaient la boutique TOUT POUR LA COUTURE, mitoyenne de la boulangerie des Courot, famille d'accueil de Vivi qui aimait se cacher derrière les longues tables de lourds rouleaux de tissu et ouvrir les tiroirs toujours bien rangés de cartes de boutons, d'aiguilles, d'épingles de nourrice, de ciseaux de toutes tailles... Mais ce qu'elle aimait par dessus tout, c'était déambuler les yeux fermés, mains derrière le dos à renifler pour deviner où elle se trouvait. Elle ne se trompait jamais. Les tissus avaient une odeur différente selon leur composition : lourd et chatouillant presque le nez pour la laine, plus léger et frais pour le coton et le lin, exotique pour la soie rare et chère et avec quelque chose de chimique et vaguement sucré pour les nylons et autres synthétiques... Elle déclarait, au grand plaisir de Rose : « Ça sent presque aussi bon que la cuisine de Yougo. » Marie ne disait rien. Elle semblait toujours très absorbée par son ouvrage sur sa machine à coudre à effectuer les commandes prises par sa grande sœur.

Rose et Renzo avaient eu trois enfants pendant que Marie faisait fausse couche sur fausse couche.

L'entreprise des deux frères faisait l'angle avec la rue de l'école.

En face, en remontant à la librairie, L'ŒUF ET LA POULE faisait aussi l'angle avec la rue de l'école.

En cette fin de dernière année de primaire, Gémini, le volailler qui avait prêté son diable pour transporter la chienne mortellement heurtée par le camion de livraison, guettait discrètement le passage de Vivi. Des habitués avaient été inquiets par le mouvement brusque de son bras

droit qui lâchait soudain le couteau de découpe, un œuf, le crayon qui, sur le petit carnet avait commencé l'addition. « J'ai une crampe » se justifiait-il.

C'est Pipo qui avait remarqué le discret signe de croix de la main au bout du bras ballant. Gémini, très superstitieux, avait quand même peur du ridicule et La Beline, c'était peut-être La Beline, mais c'était quand même qu'un chien se disait-il, furieux contre lui-même mais néanmoins incapable de passer outre la nécessité de conjurer le mauvais sort.

Puis on passait devant la BOUCHERIE-CHARCUTERIE du père Boisset qui était retourné dans son Auvergne natale prendre une retraite bien méritée. Le jeune Corse qui avait pris la suite n'avait pas eu de mal à se faire adopter, beau comme il était.

La boutique de l'immeuble suivant, ainsi que son prolongement dans la cour arrière, avait été transformée en long garage où les véhicules de ceux de la rue, essentiellement les commerçants, avaient leur place.

En étage, une pièce du grand appartement des Douchet qui avaient cinq filles servait de bureau pour l'assurance LA PROMETTEUSE. Les clients ne se bousculaient pas, ce qui ne gênait aucunement la famille qui avait du bien du côté de madame.

Vivi était très amie avec Mariette la petite dernière. Elle était la bienvenue dans cette famille chaleureuse. Ça sentait toujours un peu le pipi de chat - chaque enfant avait le sien - , malgré les efforts de la bonne qui maugréait sans cesse mais qui n'aurait changé d'employeur pour rien au monde. Puis la PHARMACIE.

...Ah, elle avait bien fait parler d'elle, la pharmacie !

Le métier de préparatrice n'avait pas l'air franchement épanouissant à voir la tête des jeunettes qui défilaient et qui ne restaient jamais longtemps ; jusqu'à ce que la dernière

arrivée crache le morceau, un matin, en achetant son croissant.

Odette l'avait écoutée, elle l'avait consolée.

Le samedi matin suivant, à l'heure d'affluence, elle s'était dirigée vers l'officine dans une tenue inhabituelle : elle avait emprunté à sa voisine Marie un corsage grisâtre, informe, à col montant. Elle avait patiemment attendu son tour. Comme à son habitude, il avait lancé des regards furtifs à hauteur de sa poitrine. Alors, elle avait commencé à défaire le premier bouton, lentement, sans quitter des yeux le pharmacien médusé ; puis le deuxième, le troisième, jusqu'au dernier et, d'un geste théâtral, elle avait ouvert le chemisier.

- Regarde, crapaud de bénitier, regarde bien. LÀ ! TU REGARDES ! Non, non, tu détournes pas les yeux ; tu les obliges pas à vriller dans tous les sens qu'on se demande toujours s'ils vont pas cascader par terre dès que tu vois une gonzesse. Laisse-les gober tout leur saoul et regarde bien, regarde bien parce que c'est la dernière fois que tu me vois dans ta boutique. Quand j'aurai besoin de médecine j'irai ailleurs, là où les femmes en décolleté ou collet monté se sentent pas hypocritement déshabillées, là où les petites n'ont pas à subir tes tripatouillages et ton chantage qu'après tu vas à confesse.

Ah, c'est bien pratique la confesse. Tiens, mais on entend fesse là dedans... Et même con !!! Finalement, c'est peut-être pas tout à fait ta faute à toi, avec un mot pareil... La con-fesse, hi, hi, hi,... la confesse, c'est le droit infini à recommencer, hi, hi, hi, tu vas me faire pleurer, hi, hi, hi, que je suis bête !!!... Allons, allons, un peu de sérieux, Odette !!!... Et ça, le droit infini à recommencer, ça, on peut dire que tu l'as bien compris !

« Mon Dieu, mon Dieu, un Pater, un Ave où tout ce que vous voulez que je puisse vite - vite recommencer. Et vous, tous les saints du ciel et de la terre, soutenez-moi pour que je ne vois plus tous ces seins tendus vers moi »... C'est ce que tu dis dans ton église ?

Non, c'est pas vrai !!! Vous entendez ? Saint et sein !!! Oh, que c'est rigolo, j'ai l'impression de redevenir gamine et ça fait du bien des fois...

Allons, sérieux Odette, sérieux que tout le monde te regarde !...

Et toi, le potard, que ça rentre bien dans ta cervelle :

QUE-JE-LA-VOIS-PLUS-LES-YEUX-ROUGIS-TON-EMPLOYEE !

A ce moment-là, Marie qui avait suivi Odette pour savoir à quoi allait servir son chemisier, Marie, oui, la prude Marie s'approcha, tourna le dos au pharmacien, souleva sa jupe et lui montra ses fesses comme une enfant délurée. Elle fit un clin d'œil aux clients interloqués et tous sortirent arroser ça chez Jo qui paya sa tournée.

Faut dire qu'il n'était pas aimé, le pharmacien, dans le quartier.

Une semaine plus tard, c'est précisément et heureusement pendant l'un des épisodes de « mauvais coton » de Yougo où Russ confiait Vivi à sa famille d'accueil officielle, que deux responsables des placements d'enfants déboulèrent bien avant les huit heures du soir. Ils entrèrent d'abord chez Jo qui ne mit pas longtemps à comprendre pourquoi ces deux *Parisiens* ne quittaient plus la boulangerie et la librairie des yeux. Alors, Joséphine envoya discrètement sa petite sœur Paulette chez Odette pour vérifier que Vivi était bien là parce qu'« il y avait deux curieux qui posaient de drôles de questions ». Elle traînait justement dans la cuisine où Odette lui donna des instructions avant de revenir

immédiatement dans la boutique et tirer les rideaux pour manifester qu'elle envisageait de fermer, quand elle les vit sortir du bistrot et traverser en courant :

- Désolée, qu'elle leur dit, y'a plus de pain depuis longtemps, mais si vous en voulez, vous pouvez toujours en trouver au bout de la rue chez...

- On ne vient pas pour du pain madame Courot. Vous êtes bien madame Courot ? On voudrait seulement voir la petite Edwige...

- Vous voulez voir Vivi ? Qu'est ce que vous lui voulez à Vivi ? Et d'abord, vous êtes qui? On me l'a confiée cette petite, j'en suis responsable et...

- Nous sommes des services sociaux et...

- Prouvez le moi ; je vous ai jamais vus, moi. Je connais seulement une dame charmante qui nous a déjà convoquées dans son bureau et elle nous a drôlement bien reçues, même. Elle se permettrait pas de débouler à point d'heure que la petite est en pyjama parce qu'elle vient de faire sa toilette et qu'elle s'apprêtait à se coucher si c'est pas déjà fait que demain y'a école. Je lui ai pas encore fait le-mimi-de-la-nuit, ça tombe bien, j'allais monter... Et pourquoi c'est pas elle qui est venue, la dame charmante ? Faites voir vos papiers, d'abord.

Ils sortirent des papiers officiels mais cela ne suffit pas à Odette qui exigea des cartes d'identité. De mauvaise grâce, ils les lui montrèrent. Elle prit un petit carnet et recopia soigneusement leur nom, date et lieu de naissance...

- Bon, je crois qu'on peut vous faire confiance... Suivez-moi, elle vient juste de me lire la recette du « Paris-Rimouski » qu'elle a inventée pour l'envoyer à ma fille qui a une boulange au Québec et qui fait des Paris-Brest aussi fameux que ceux de son père. Je peux pas vous en faire goûter,

faudra revenir un dimanche, et encore s'il en reste, mais vaut mieux les commander, vous savez...

Attention, l'escalier est un rien raide... Vivi ma chérie, sors de ton lit et viens dire bonsoir à ces monsieur-dame ; ils viennent pour toi. On les fait travailler tard !!!

- Bonsoir grande fille, c'est un peu tard en effet ; nous voulons seulement voir ta chambre et te poser quelques questions.

Vivi se lève en souriant pendant qu'ils ouvrent rapidement tous les placards, de plus en plus gênés.

- Voyons, vas-tu souvent à la librairie ?

Odette répond à sa place :

- Tous les soirs, avant la fermeture, elle va dire bonsoir à sa Beline qui l'attend et elle revient vite manger pour pas qu'elle se couche trop tard. La famille d'accueil de la chienne, c'est à côté. Moi, j'en voulais pas mais on pouvait pas priver La Beline de celle à qui elle a sauvé la vie tout de même ! Alors, à la librairie ils ont été sympa de proposer de l'accueillir ; mais vous devez bien avoir tout ça dans le dossier, non ? Elles se voient aussi dans la journée sur le chemin de l'école. On vous l'a pas dit ? Elle y va aussi des fois pour faire vérifier les devoirs quand elle sait vraiment pas, parce que moi, j'ai jamais été douée à l'école et c'est plutôt elle qui m'apprend des choses... Elle aime beaucoup lire ma Vivi et ils sont de très bon conseil, vous savez ! Alors je lui donne des sous et elle va choisir des livres, toute seule, comme une grande ; et souvent ils lui en prêtent, et même à la maîtresse pour la classe...

- Oh oui, et Odette m'achète tout ce que je veux.

- Pas vraiment tout, faudrait pas trop la pourrir quand même, mais c'est vrai qu'elle est mignonne, alors...

- Vous allez m'enlever d'ici ?

- Nous n'allons pas t'enlever d'ici où tu as effectivement l'air très heureuse avec tous ces livres, ces jeux, ces vêtements...

- Et Odette et Gaston, ils s'occupent bien de moi et ma Beline, elle est juste à côté...

Odette reprend le crachoir, ne leur épargnant aucun détail : la maman, le lac, l'Aronde bleue, la boîte de photos engloutie dans la vase, La Beline et son collier rouge tout neuf, Mina et le repas de rue après sa disparition... et les deux de l'assistance ne peuvent l'interrompre, obligés qu'ils sont de devoir encaisser en silence la logorrhée qu'ils ont déclenchée.

- Je parle, je parle, je vais finir par vous lasser peut-être, mais cette histoire me touche vous savez, et vous aussi je pense, et la petite alors... Comme ça, si vous saviez pas, maintenant vous saurez, et c'est pas la peine de vous redécaler puisque maintenant vous savez...

Mais au fait, pourquoi vous parlez de la librairie ? C'est quand même pas que vous croyez que La Beline est maltraitée ?

- Nous allons vous laisser, nous sommes très satisfaits de notre visite et je pense que nous n'aurons plus matière à revenir. Merci de nous avoir si bien reçus. C'était effectivement tard et nous vous présentons nos excuses à toutes les deux. Bonne continuation...

- Attendez, je vais vous lire ma recette du Paris-Rimouski que j'ai inventée pour l'envoyer à Gisèle et Jean-Pi : c'est son mari et c'est lui qui cuisine là bas. Gaston a dit qu'il la ferait d'abord pour nous, pour goûter, et après, pour la classe et la maitresse est d'accord ; Odette la connaît déjà parce que je lui ai lue tout à l'heure, mais je lui ai lue sans les proportions parce qu'il faut encore que je réfléchisse.

Ils ne peuvent pas refuser et suivent, en feignant grande attention, la lecture chaotique de la recette ; chaotique, parce que entrecoupée de nombreuses digressions.

- J'ai copié sur le Paris-Brest de Gaston. Lui, pour la pâte à choux, il met beaucoup de farine bien sûr, parce qu'il en a des clients, mais moi, là, pour goûter, je vais en faire un plus petit ; j'ai fait des calculs pour le plus petit mais j'ai quand même aussi un peu changé les proportions, comme ça, pour voir. Par exemple, j'ai mis moins de beurre, surtout dans la crème, mais pas dans la pâte à choux parce que y'en a déjà pas beaucoup. Je vais juste vous dire que j'aurai besoin de farine, de beurre, d'œufs, de lait, de maïzena, d'eau, de sucre et de sel, mais très-très peu parce que c'est un dessert : c'est juste pour faire ressortir le goût, le sel... La crème, elle sera spéciale québécoise vous allez comprendre pourquoi : comme Rimouski est au Québec, près de l'embouchure du Saint Laurent, vous savez, c'est un grand fleuve le Saint Laurent, et quand on dit près, c'est pas comme chez nous les distances, il paraît que c'est quelque chose ! Alors bon... Ma recette se fait avec du sirop d'érable ou de la mélasse ; vous savez ce que c'est le sirop d'érable ? Et la mélasse ? Vous êtes sûrs, parce que je peux vous expliquer... Gisèle nous en apporte quand elle vient, et quand je serai grande, j'irai au Québec moi aussi et j'habiterai au bord du Saint Laurent qui fait quarante kilomètres de large à cet endroit. Et là-bas, ils comptent pas en kilomètres mais en miles, et un mile, c'est 1609 mètres : j'ai déjà fait le calcul mais j'ai oublié. Si vous voulez, je vous le refais ? Non ? Une autre fois alors... et il y a des marées comme à l'océan et il paraît que des fois, ça brasse fort ! et leur chienne - c'est une labrador noire, c'est pour ça qu'elle aime bien l'eau, pas parce qu'elle est noire, mais parce qu'elle est labrador - et les pêcheurs, ils les utilisent les chiens de cette race pour aller récupérer les

poissons qui s'échappent des filets parce qu'ils ont des pattes un peu palmées. Pas comme les canards, bien sûr, mais en tout cas, ils savent bien nager. Elle, leur chienne, elle va se baigner tous les jours parce que leur maison est juste en face, ou alors, c'est le Saint-Laurent qui est juste en face de la maison ? Bref, ça revient au même... En tous cas, le chien de Gabriel, lui, il aime pas l'eau, mais alors pas du tout : c'est peut être à cause de cette histoire de palmes...

La Beline, elle, c'est sûr, elle sait bien... elle sait bien... nager... sinon, sinon...

Rimouski, c'est juste avant la Gaspésie enfin, quand on vient de Montréal : c'est justement dans cet aéroport qu'on arrive quand on prend l'avion de France ; en réalité, c'est près de l'océan, cette région, et j'ai une carte, je peux vous la montrer ? Non ? Vous dites toujours non... un peu comme la petite Nanette, mais elle, elle est caractérielle : c'est les autres qui la traitent, parce que moi je pense qu'elle a raison de pas dire toujours : oui. Vous, qu'est ce que vous en pensez ? Vous ne savez pas, vous n'avez pas d'opinion à ce sujet ? La maîtresse de l'année passée disait qu'il fallait avoir son opinion ; Gabriel dit la même chose, mais je parie que vous ne connaissez pas Gabriel. Il habite loin de Paris, dans les Alpes, près de Grenoble. C'est des montagnes, les Alpes. Vous connaissez ? Si vous revenez, faites moi penser à vous parler de lui, parce que c'est quelqu'un, Gabriel ! Et tiens, je devrais lui demander de regarder les pattes de son chien. Mais je suis d'accord avec vous, c'est pas toujours facile et c'est même barbant de se demander chaque fois son opinion parce que dès fois, on n'en a pas et du coup on se demande si c'est normal et des fois, même, on change d'avis sur son opinion et on se demande encore plus si c'est normal... Barbant, c'est pas un gros mot, j'espère ? Non ? Vous me rassurez ; vous savez, j'en dis des gros mots mais je voudrais

pas choquer dès fois qu'on m'enlève d'ici parce que Odette, elle en dit des gros mots, mais elle veut pas que je les répète et du coup, c'est pas toujours évident quand t'entends un mot nouveau ou bizarre ou que la maitresse ne dit jamais, de savoir si tu peux le répéter...

Pour le sucre, ils disent 250 grammes mais c'est déjà bien assez sucré le sirop d'érable ou la mélasse que je vais mettre à la place du praliné. La crème, c'est ce qu'on met dans la pâte à choux. Du coup, je me rends bien compte qu'il va falloir que je réfléchisse parce que c'est pas encore au point pour les proportions !!! Je m'en rends mieux compte depuis que je vous en parle parce que tout à l'heure, avec Odette, je ne m'en suis pas rendu compte : il me semblait bien, aussi, qu'elle n'était pas très attentive, Odette. Comme quoi, vous avez bien fait de venir... Je fais des efforts pour faire les négations parce que c'est vous sinon, ici, on n'en fait pas beaucoup... La maîtresse - celle de cette année - insiste pour qu'on en mette mais c'est plus facile à l'écrit. A l'oral, des fois, ça fait un peu chochette. Vous connaissez ce mot ? D'ailleurs, à la librairie ils disent que c'est important de bien relire, on finit toujours par en trouver, des fautes. Je relis toujours bien et c'est pour ça que j'ai de bonnes notes, je pense, mais dès fois, j'en oublie ! Les fautes, je les connais pas toutes... Même « ça », elle n'aime pas, elle préfère « cela »...

Elles ont toutes leurs manies, les maîtresses, mais si tu commences à leur demander pourquoi, tu te fais mal voir ! Vous avez l'air fatigué tous les deux, vous voyez que vous auriez dû vous asseoir. C'est vrai que c'est un peu tard, mais ça me fait plaisir de discuter avec vous et vous savez, si vous revenez, prévenez parce que je resterai habillée au lieu de vous recevoir en tenue de nuit. D'ailleurs, la prochaine fois que vous viendrez, j'aurai sans doute fini d'écrire l'histoire que je suis en train d'inventer pour les petits de maternelle ;

parce que j'adore inventer des histoires. J'a-dore ! Si j'ai pas fini de l'écrire - si je N'ai pas fini de l'écrire - je vous la raconterai parce que je sais déjà tout, mais je Ne peux pas la dire maintenant parce que je veux en faire la surprise à Odette et Gaston, mais on NE va pas le déranger maintenant, Gaston. En parlant de déranger, c'est dommage que vous ne soyez pas venus avant, j'aurai pu téléphoner à l'épicerie pour l'histoire des pattes palmées : Ils auraient envoyé leur Jojo chercher Gabriel, parce qu'il a, il N'a pas le téléphone chez lui et tout le monde téléphone à l'épicerie comme je l'ai déjà dit. Leur Jojo, il est peut-être déjà au dodo ? Je dis dodo parce qu'il est encore petit, vous savez, mais il court vite, quand même...

Et c'est pas parce qu'elle nage bien... La Beline..., qu'elle aime obligatoirement l'eau... même que... Vous la connaissez pas, La Beline ? C'est elle... c'est elle, c'est elle qui m'a...

Alors, je finis avec la Gaspésie : il y a une ville qui s'appelle justement Gaspé, et ça me fait penser à Casper. Vous connaissez Casper ? Non ? Casper le gentil fantôme ? C'est un petit fantôme. Dans les livres, on le voit avec son papa fantôme, mais jamais avec une maman...

C'est vrai que vous êtes peut-être un peu trop vieux : c'est pour les enfants ces histoires. On sait bien que ce n'est pas vrai, mais on aime bien y croire quand même... Il est peut-être né là-bas, Casper, parce que leur accent, aux Québécois, ça déforme un peu les mots et c'est rigolo... Gaspé, Casper... et Gaston va en faire deux, de gâteaux, mais d'abord pour nous, pour goûter : un avec le sirop d'érable et un autre avec la mélasse ; comme ça, on verra si je ne me suis pas trompée pour les proportions, mais on peut lui faire confiance à Gaston, c'est son métier vous savez de faire le pain et les gâteaux...

Après leur départ, Odette lui dit :

- Ouf !!! On le voit que tu aimes bien raconter !!! ... Excuse-moi d'avoir reparlé de tout ça, que tu n'as peut-être pas envie de toujours l'entendre ! Et surtout, je sais que tu n'aimes pas mentir, mais tu n'as pas menti : c'est moi, et je vais te dire que j'en ai pas honte. Dans la vie, parfois faut c'qui faut. En tous cas, tu leur en as tellement bien raconté des histoires que j'espère qu'ils s'en souviendront et que ça leur coupera l'envie de revenir... Maintenant, couche-toi vite. Tu as soif ? Ça m'étonne pas. Moi aussi. Bouge pas, je vais te chercher à boire et après, je vais faire un tour en face.

Elle va directement à la cuisine du bistrot où Joséphine l'attend.

- Alors, comment ça s'est passé ?... Pas mal, d'après ton petit sourire... On était inquiets nous, de plus les voir ressortir ! Ils ont posé plein de questions avant de traverser la rue comme des possédés sans même attendre la monnaie quand tu as commencé à tirer les rideaux. Comme y'avait aussi Rose qui buvait son Martini et qui a vite compris de quoi il retournait, ils en ont eu des réponses ! On t'a jamais envoyé autant de fleurs : et l'Odette par ci, et l'Odette par là qui consacre tout son temps à la petite et qu'elle est heureuse et tout ! Ah, on sait bien qui les a envoyés ces deux-là ! Faut dire que tu y es pas allée avec le dos de la cuillère avec ton stritiz et ton sermon qu'il en entend pas des comme ça dans son église ! Il va m'entendre justement...

- Non, au contraire, laisse-le mariner. Et s'il les relance, ils sont pas prêts de revenir, je te le garantis ! J'ai tellement tchatché que y'aurait pas fallu que ça dure encore trop longtemps parce que même moi, je commençais à en avoir plein les oreilles de mon baratin, et une soif !!! Et la petite, elle a vite compris et j'ai bien cru qu'on allait y passer la nuit

quand elle a rajouté son grain de sel avec son Canada où elle ira un jour et sa recette de gâteau qu'elle a inventée qu'on vous en fera goûter quand Gaston la fera. Je NE l'ai jamais vue comme ça !!! D'habitude, elle se méfie des inconnus et elle NE se confie pas facilement, tu le sais bien, mais alors là !!! Elle a dû penser que le jeu en valait la chandelle ou quelque chose comme ça, ou alors, c'est qu'elle était inquiète ? Peut être bien qu'elle était inquiète... En tout cas, ça NE l'a pas empêchée de les faire tourner en bourrique et elle a quand même eu l'air de bien s'amuser, qu'ils NE pouvaient même pas trop rien dire...

Elle leur a parlé des manies des maîtresses avec leur négation... On devrait s'y mettre, tu trouves pas ?... Elle leur a même fait tout un cours sur les fractions pour le calcul des ingrédients et j'avais du mal à suivre : c'est Gaston qui lui a appris les fractions, bien avant sa maîtresse et ça l'amuse la petite ! Faudra que je lui demande à Gaston, parce que si maintenant c'est amusant, je veux bien m'y remettre, moi aussi, mais je le laisserai volontiers continuer à faire les comptes de la boutique...

En tout cas, ça tombe bien pour Yougo, enfin, je veux pas dire ça,...

- Vivi, je me fais pas de soucis pour elle, va ; si les petits cochons la mangent pas, elle ira loin avec son imagination... Tu as bien mérité une petite momie pour éponger ta soif, c'est sûr ; et pour Yougo, j'ai bien compris ce que tu veux dire... T'en fais pas, il va vite nous revenir. Ça tombe surtout bien que Russ te la confie ces soirs-là pour pas qu'elle le voit en pleine détresse ! Ce serait un autre, il serait peut-être plus égoïste à pas vouloir rester seul. Moi, ces deux-là, ça a beau être des invertis, je les admire.

- Ils doivent pas être tous pareils, mais chez nous non plus, si tu réfléchis bien... C'est vrai que je les admire et même que

je les aime. Tiens, on devrait leur dire ; on le dira à Yougo quand il reviendra.

- T'inquiète pas qu'ils le savent depuis le temps !

- Des avertis ? Demande Paulette qui naviguait entre le bar et la cuisine et qui avait vaguement suivi l'échange sans intervenir jusque là. Elle ne comprenait déjà pas trop pourquoi Joséphine l'avait envoyée vérifier si Vivi était bien à la boulangerie à cette heure-ci du soir et elle comprend encore moins pourquoi les petits cochons veulent la manger parce qu'elle a de l'imagination - ce qui l'inquiète un peu parce qu'elle aussi a de l'imagination - mais elle demandera plutôt à Roberte parce que c'est une grande et elle explique souvent mieux que les adultes qu'on sait jamais trop, avec eux, si c'est du lard ou du cochon...

Et cette histoire de « confit de détresse » qu'elle ne connaissait pas ??? Pourtant, on en sert ici des confits, et surtout, c'est pas Russ qui cuisine chez ces messieurs qui habitent la même maison, qui travaillent et qui mangent ensemble tous les jours.

Ça, elle le sait bien parce que c'est seulement Yougo qui parle cuisine avec Jo.

Elle en entend tellement toute la journée, dans ce bistrot, s'il fallait tout comprendre !... Mais *avertis*, ça l'intrigue. Encore une histoire de Dieu qui voit et qui sait tout ? *Avertis*, ils étaient avertis de quoi ? Que ces deux-là allaient venir ?

- In-ver-ti, c'est comme ça qu'on dit, ma petite Paulette... S'ils étaient avertis de quelque chose, ce serait plutôt de la bêtise et de la méchanceté du monde... Bon, je vous laisse, je retourne voir la petite ; et merci pour la momie...

Quand Odette retraversa la petite rue de la Brède, Paulette, qui avait seulement quelques années de plus que Vivi mais qui avait le droit, elle, de se coucher bien plus tard, sortit le dictionnaire et chercha « *inverti* » :

INVERTI, IE adj et n.- 1894 ; de invertir.

1 Adj. Chim. Sucre inverti, dédoublé par inversion* (I, 4°).

- Du sucre, qu'est ce que le sucre a à voir là dedans ? Ça doit pas être ça... Qu'est qu'elle dit la deuxième explication ?

2 N. (1894) Personne qui éprouve une attirance sexuelle pour les êtres de son sexe. => homophile, homosexuel ; inversion (II)

- Ben alors, pensa Paulette, c'est encore plus compliqué avec la définition

La petite préparatrice annonça un matin à l'heure du croissant que le pharmacien lui avait fait une lettre de recommandation pour le confrère de son quartier et qu'elle avait eu la place ! Elle embrassa Odette qui, toute émue, lui offrit le croissant...

A partir de ce jour, il n'y eu plus que des préparateurs et point d'yeux rouges...

L'étroite poissonnerie et la pharmacie faisaient autrefois partie d'un même bâtiment et d'antiques conduits d'évacuation diffusaient les odeurs de la première à la seconde malgré les interventions répétées et infructueuses du pharmacien. Celles moins prégnantes de médecine arrivaient plus rarement sur le poisson ce qui lui conférait presque des gages d'hygiène.

Dédé le poissonnier, fan de Brassens et de ses « Amoureux des Bancs Publics », était fier de son petit refrain qu'il serinait toute la journée dès qu'il entendait la sonnette de la porte:

Les odeurs qui s'faufilent par les conduits techniques 'duits techniques 'duits techniques

En s'foutant pas mal des r'gards obliques du potard co-lè-re

Les odeurs qui s'faufilent par les conduits techniques 'duits techniques 'duits techniques

Font baisser l'rend'ment d'sa boutique.

Les clients, d'abord rigolards, s'étaient vite lassés : il chantait fort et faux et la qualité de son poisson ne s'en était pas trouvé améliorée...

A l'angle de cette poissonnerie LA MARÉE, une ruelle sans nom si ce n'est « la ruelle » reliait notre rue de la Brède à la rue qui lui était presque parallèle.

Au Moyen-Age, un ruisseau « le Brédou » passait quelque part par là. Il avait été recouvert à l'époque où Paris commençait à engloutir avidement la campagne, ses bosquets, ses vignes et ses pâturages. Au milieu de cette ruelle très étroite où les traces de marelle dessinée à la craie disparaissaient et réapparaissaient au gré des intempéries, un passage voûté donnait accès à un vaste espace herbeux prolongé par une espèce de hangar encombré et délabré le long duquel quelques aventureux prenaient le risque de garer leur véhicule ; hangar qui servait aussi de planque pour les jeux de cache-cache, pour l'initiation aux premières cigarettes, pour l'émoi des premiers frôlements et la maladresse des premiers attouchements.

Pour quitter la ruelle, les manœuvres étaient compliquées et il ne fallait être ni bourré, ni pressé.

On avait le choix entre la sortie côté rue de la Brède avec son obstacle bien ratiboisé mais néanmoins très présent, que les uns voulaient garder comme témoin irréfutable de la présence d'ancêtres dans ce lieu, et ils le défendaient mordicus ; et que les autres, aux préoccupations existentielles plus terre à terre, menaçaient régulièrement de démolir tout aussi mordicus, « parce qu'on va pas se laisser emmerder par un gros caillou qui attaque les pneus, les doigts de pied et les genoux » (dixit le père Corballeau,

porte-parole de ces derniers, accro comme eux au rouge qui tache et malheureux propriétaire de tube Citroën planqué derrière le hangar dont les pneus et surtout la carrosserie collectionnaient les souvenirs du « gros caillou »)

Ce gros caillou, vestige d'une époque lointaine mais néanmoins incertaine était une borne. Ancienne, mais borne. Sa datation gravée et malheureusement en grande partie effacée par les « chars » présents et précédents ne laissait aucune chance de décryptage. (Les expressions du Québec, rapportées par Gisèle - accent compris - étaient adoptées sans réserve.) Il est vrai que, décalée du mur, elle présentait un obstacle certain à qui souhaitait ne pas faire de détour...

Pour les jeux de touche-touche, elle était le « quine », perchoir refuge protégeant le poursuivi du poursuivant et unanimement reconnu et respecté des générations d'enfants du quartier.

L'obstacle de la deuxième possibilité de sortie était déterminé par trois paramètres indissociables :

- l'alignement très approximatif de la façade des bâtiments d'angle surtout en partie basse,
- l'étroitesse de la ruelle,
- l'étroitesse de la rue presque parallèle à la Brède qui s'appelait rue Troite.

Ceux qui se penchaient sur son étymologie, et sans aller chercher aussi loin que chez les Goths ou autres Visigoths, s'accordaient à penser que son origine était sans doute tout simplement « rue étroite » mais qu'on avait de toute évidence voulu prendre un raccourci.

Passer les virages serrés aux deux bouts de la ruelle demandait sobriété, dextérité, calme et endurance. Aussi était-elle de ce fait la première cour de jeu quasi réservée aux enfants du quartier avant le « square de Pipo ». Les rares

voitures - toutes des connaissances qui les utilisaient peu et on comprend pourquoi - n'avaient pas d'autre choix que d'attendre avant de s'élancer l'arrivée au CIEL de la marelle, où les garçons étaient acceptés, la fin de partie de billes dont les filles n'étaient plus exclues ou le dernier saut de mouton, jeu mixte, que des adultes eux-mêmes ne dédaignaient pas : quand ils passaient à proximité à ce moment là, ils faisaient un petit crochet pour vérifier qu'ils avaient gardé souplesse, agilité et âme d'enfant...

Les voitures, donc, attendaient avant de s'élancer ; et pour manifester sans équivoque que la voie était enfin libre, les enfants se collaient tous contre le même mur, bras largement écartés pour faire une demie-haie d'honneur au conducteur qui ne pouvait que leur sourire. Puis ils se regroupaient rapidement pour apprécier en connaisseurs la prouesse du candidat du jour et surtout, ils comptaient soigneusement sur leurs doigts en espérant gagner les trois paris.

Les trois paris.

Lorsqu'ils voyaient arriver un candidat-chauffeur qui faisait mine de les ignorer en sifflotant, ils suspendaient l'activité du moment pour ouvrir discrètement et rapidement - le temps pour le candidat d'atteindre son véhicule - les paris qu'ils notaient directement sur le sol terreux au pied du mur en gravant, avec le premier petit bout de bâton venu, des signes très codés et connus d'eux seuls :

- Premier pari : sortie par Brède ou Troite ?

- Deuxième pari : virage à droite ou à gauche ? Et ce, uniquement pour Brède parce que Troite était à sens unique.

- troisième pari : nombre de manœuvres ?

Il n'y avait aucune ambiguïté pour les deux premiers, encore que, le jour ou Pralon, de Brède, avait pris le mauvais sens

sur Troite, il avait été obligé de faire marche arrière jusqu'au bout, et en vitesse malgré l'étroitesse, parce que le père de Zaza, de Troite, arrivait dans le bon sens, lui, et qu'il fallait pas le chatouiller le père de Zaza ! Ça avait fait tellement de foin qu'il n'y avait apparemment pas eu de récidive, en tous cas, pas en présence des parieurs...

Le troisième pari était souvent source de conflit parce qu'il y avait manœuvre et manœuvre et que les mauvais perdants chipotaient sur les tours de roue, les braquages, les marches arrière, les ripées sur place, les ripées en mouvement... quand ce n'était pas en prétendant que ce trait, là, était dû à autre chose qu'à leur main, comme les autres l'affirmaient... ou qu'au contraire, il en manquait un, de trait, effacé par le soulier d'un maladroit, le vent ou je ne sais quoi...

N'a-t-on pas vu bien des guerres se déclarer pour des motifs aussi subtils que ceux-là ?...

La boutique de Mado, elle, faisait rêver petits et grands. Ils s'arrêtaient franchement, ralentissaient seulement où passaient prestement, dignement, mais tous avaient vu, entrevu ou seulement imaginé en rougissant, la nouvelle petite culotte en nylon rose ou le généreux soutien-gorge à fine dentelle noire.

Le samedi où elle changeait sa vitrine, en fin de soirée, le va-et-vient masculin battait son plein.

En bonne comédienne, Mado tournait soigneusement le dos à la rue, accroupie et pieds nus, un dessous affriolant à la main. Elle réfléchissait longuement : vais-je le mettre à droite ? Oui... Non... Il serait mieux à gauche... Oh et puis non, plutôt par ici... Chacune de ses hésitations était ponctuée par un subtil mouvement de reins immédiatement perçu par les spectateurs attentifs.

Bien sûr, il y avait aussi des robes, des tabliers, des écharpes, des chapeaux et des colliers puisque la boutique s'appelait simplement AU FÉMININ.

Vivi, accompagnée de Russ avait toujours libre choix. Mado les invitaient ensuite à passer dans l'étroite cuisine où l'on sentait rarement l'odeur de plats mijotés. Elle avait sa table réservée chez Jo, le midi. Le soir, elle grignotait quand elle n'était pas invitée par l'un des nombreux représentants en lingerie qui eux aussi passaient à l'arrière puis montaient directement à l'étage pendant que Mado donnait un tour de clé à la porte de la boutique. Pressés qu'ils étaient de repartir, elle ne leur sortait pas le porto qu'elle partageait avec Russ et la limonade que Vivi avalait prestement avant de tendre son verre vide à son papa qui versait une larmichette de son propre verre ; et tous trois souriaient, complices.

Vivi aimait beaucoup Mado ; et même après avoir changé de style - celui de la boutique ne correspondant pas vraiment aux canons de la nouvelle génération - elle avait continué à accompagner Russ qui avait maintenu la cérémonie du porto.

Et on ne lui servait plus de limonade...

Puis on retrouvait Rose et Marie dans leur TOUT POUR LA COUTURE que Vivi sillonnait yeux fermés, nez émoussillé, et la boulangerie des Courot, famille d'accueil officielle de Vivi, qui s'appelait simplement BOULANGERIE alors qu'on y vendait de la viennoiserie le matin et de délicieux gâteaux qu'il était prudent de réserver le dimanche.

Contrairement à Odette, Gaston se manifestait peu. Travailler de nuit lui convenait. Entre deux fournées, il sortait faire son tour en fumant sa gauloise et entamait son demi-tour quand le mégot lui tombait des lèvres. Il croisait peu de monde : le laitier qui poursuivait sa tournée et, quand

il poussait jusqu'au boulevard parce qu'il avait attaqué une deuxième cigarette, le maraîcher qui le saluait d'un bref coup de klaxon, pressé qu'il était d'arriver sur la place du marché pour déballer le premier avant le grand rush.

Après la librairie des Yougo-Russ et « le square de Pipo » comme l'appelaient ceux de la rue, le réparateur de vélos officiait en permanence porte ouverte : l'été, pour laisser entrer le soleil même quand il y en avait guère et l'hiver pour ne pas être enfumé par l'antique poêle qui faisait tousser les entrants. « Père Corobylis, tu vas t'intoxiquer » lui disait-on souvent pour l'entendre répondre : le gaz m'a immunisé, c'est bien tout ce que j'ai pu tirer de la guerre... Il voulait parler de la première où il avait perdu tous les siens qui vivaient dans La Marne à proximité des zones de combat et qui n'avaient pas voulu quitter la ferme et abandonner leurs bêtes finalement toutes mitraillées, qui par les Poilus, qui par les Boches ; acte éminemment barbare, sans doute vécu comme ultime exutoire à la connerie des gradés.

Il allumait son transistor avant de mettre le pied hors du lit et l'arrêtait le soir avant d'éteindre son antique lampe de chevet. Dans la journée, ledit transistor trônait sur un guéridon près de la porte si bien que chacun pouvait l'entendre en passant devant la boutique.

Le jeudi pendant l'année scolaire, puis tous les jours pendant les vacances, des gamins se retrouvaient dans son atelier, fiers d'utiliser ses outils et d'apprendre à réparer un pneu, à redresser un cadre ou un guidon massacré.

Quelques rares filles étaient arrivées à s'imposer malgré les réflexions désobligeantes des petits mecs qui avaient dû cependant reconnaître sous le regard amusé du maître des lieux, que d'accord, et c'était le compliment suprême qu'ils se croyaient obligés de décerner : « celles-là elles sont cap' ».

Il gardait en permanence sur une étagère, à portée de main, un flacon de mercurochrome et un paquet de coton... vite enduit de cambouis.

Les plus habiles se disputaient le droit de l'aider à réparer les vélos des clients et les autres se battaient pour avoir le balai, manier le chiffon ou ranger les outils comme jamais ils ne rangeaient leurs jeux... Ils repartaient tous avec une pièce de un centime vite dépensée pour un petit caramel dur ou, pour ceux qui s'essayait à thésauriser, un malabar ou un malakoff.

Ils rêvaient de faire, plus tard, « Corobylys » comme d'autres rêvent de faire pilote d'avion, capitaine au long cours ou chanteur dans le transistor. Pour eux, Corobylys - n'entend on pas tourner dans ce nom une roue parfaitement équilibrée, graissée et astiquée ?- c'était le métier de réparateur de bicyclette...

Un sommaire dessin de vélo servait d'enseigne au dessus de la porte d'entrée.

La LAITERIE BAYARD ne désemplissait pas. La cave d'affinage sous toute l'emprise de la boutique et des dépendances était connue et l'on venait de loin pour son camembert moelleux et odorant, son brie coulant ou autre tomme des alpages.

Le matin, avant l'école, c'était un chassé-croisé de gamins qui, dans un sens, le bidon vide, couraient, accompagnés du cliquetis de chaînette heurtant le métal blanc et qui, au retour, marchaient rapidement, jambes raides comme de braves petits soldats en surveillant anxieusement le bidon plein au bout du bras ballant et légèrement écarté de la jambe afin d'éviter les éclaboussures qui ne manquaient pas de jaillir du couvercle mal emboîté ou tellement cabossé qu'il ne servait plus à grand-chose.

Lui, très grand, n'avait aucun mal à attraper les denrées dans la banque réfrigérée. Elle, petite, sèche et nerveuse, grimpait sur un tabouret bas qu'elle crochetait du pied au passage sans avoir à le chercher des yeux ; tabouret qu'elle traînait dans un raclement sonore sur le granito à grands carreaux de losanges finement cernés de noir comme s'il était un prolongement de sa jambe. Elle était très pince-sans-rire et certains l'appréciaient pendant que d'autres la craignaient. Vivi fermait les yeux et reniflait avec délice quand elle allait voir sa copine Hélène dont la chambre-cagibi, à l'étage, en mezzanine, avait une unique ouverture sur la boutique d'où l'on pouvait suivre le va-et-vient incessant des clients. Elle était la seule à grimper la raide échelle depuis que les autres avaient déclaré en récré que l'Hélène puait l'étable et que sa chambre puait dix étables et même plus. C'est vrai qu'on la sentait arriver, elle, ses vêtements, son cartable et ses cahiers. Ses frères et sœurs aînés avaient eux, des chambres avec de vraies fenêtres.

Les parents s'étaient connus dans une ferme au pied du château où était né le chevalier-sans-peur-et-sans-reproche (certainement pas sans reproche ! supputait madame Albret) à Pontcharra en Isère, tout près de la Savoie autrefois italienne.

Dans la vaste cour qui faisait l'angle avec le boulevard, l'accumulation de moteurs désossés, de carcasses antiques et rouillées, de piles instables de pneus qui s'entassaient compliquait les manœuvres pour accéder à l'atelier du garagiste. Les clients préféraient attendre à l'entrée et donner de fréquents coups d'avertisseur jusqu'à ce que Marino, le patron, daigne arriver en s'essuyant les mains dans un chiffon maculé pour franchir les obstacles « les doigts dans l'nez ».

Sur l'avenue, la boutique mitoyenne du garage tenue par le neveu faisait rêver tous les ados qui n'arrivaient pas à choisir le modèle de scooter qu'ils aimeraient piloter pour épater leur future bonne-amie.

Avec ses premiers cachets, Mina avait offert une Motobécane 2 temps de 100 cm³ ne nécessitant pas de permis et achetée chez un petit concessionnaire de la vallée du Grésivaudan au pied des massifs de la Chartreuse et des Belledonne, à Liana qui profitait de l'absence de ses parents pour sillonner les petites routes de montagne ; elle lui envoyait régulièrement de l'argent pour le carburant et pour s'offrir des petits plaisirs avant même de s'en acheter un, de scooter. Et c'est elle qui embarquait ses copains, pas très rassurés, alors qu'elle le pilotait comme une pro.

Les deux boutiques communiquaient par un passage étroit. Les enseignes GARAGE et AU BEAU SCOOTER étaient prêtes depuis belle lurette, mais personne ne s'était dévoué pour les fixer et elles encombraient le passage, déjà bien éraflées. Quelques mètres plus loin, face à l'antique petite l'église, là où l'avenue commence à s'élargir, Aldo de CHEZ ALDO sortait son exigüe terrasse toujours très fréquentée et, à côté, Cinoche fixait soigneusement les grandes affiches des films au programme sur la façade de l'entrée principale de son ciné.

Les commerces de l'avenue ne peuvent évidemment pas tous être présentés, car il s'agit ici de compléter ceux de la rue de la Brède...

En tournant le dos à l'avenue et en remontant chez Jo, pile en face de la casse, le boulanger Picot ne faisait d'affaires que lorsque les Courot avaient fini de vendre leur dernier pain. Beaucoup cependant préféraient encore s'en passer, manger des biscottes ou courir au milieu de l'avenue et plus loin encore plutôt que de ramener ce boudin caoutchouteux,

acide et pâlot (une vraie merde de laitier, prétendait Jo !) que même les chiens errants dédaignaient après l'avoir longuement reniflé. On reconnaissait que c'était quand même un tour de force que d'arriver à reproduire quotidiennement avec un tel entêtement ce « Picotin » et que finalement, à bien y réfléchir, à sa façon, c'était un artiste notre Picot du PAIN PICOT.

Raoul quinze ans et Oscar quatorze étaient partis du fin fond des Pouilles, au bord de l'Adriatique, en laissant un simple mot sur la table de la cuisine familiale. Ils avaient traversé l'Italie et la France en faisant des petits boulots mal ou pas payés ou en chapardant - nécessité oblige - avant de rejoindre leur oncle maternel à Londres (comment s'étaient-ils débrouillés pour passer les frontières) ? Ce dernier n'avait jamais eu de nouvelles de sa petite sœur, la mère des enfants.

Elle avait suivi un violoneux italien de passage qui gagnait sa vie en jouant dans les bals, les mariages et même les enterrements. Votre oncle a de l'or dans les mains déclarait depuis toujours Lisbeth à ses enfants médusés. Il coud comme les fées : on voit voler l'aiguille et l'ouvrage est terminé !!! Les meilleurs tailleurs se l'arrachent... Les petits étaient partis rejoindre leur oncle en espérant avoir hérité de ses mains. Quand ils l'eurent trouvé grâce à l'adresse inscrite au dos d'une photo trouvée dans un tiroir de la commode de la chambre de leur mère, l'oncle s'était reconverti et utilisait ses magiques mains pour jouer au poker et autres jeux moins avouables. Il semblait encore plus doué qu'à jouer les petites fées... Il fut très impressionné par leur détermination à vouloir devenir tailleurs et il les présenta à ses anciens patrons qui, très déçus de sa nouvelle orientation, acceptèrent néanmoins de former les deux neveux qui passèrent plusieurs années de dur apprentissage

puis décidèrent de retourner dans leur Italie natale. Au retour ils firent une halte à Paris, Capitale du Luxe et du Chic. Ils n'eurent pas de mal à trouver du travail chez les plus grands couturiers où Raoul tomba amoureux d'une « petite main ».

Le père de cette Sara avait un atelier de retouche qui ronronnait dans la boutique mitoyenne de celle de Picot. Il accueillit de bon cœur Raoul et même Oscar. A sa mort, les deux frères qui avaient acquis une notoriété certaine, bien au delà du quartier, changèrent la dénomination de leur boutique qui passa de RETOUCHE COUTURE à RAOUL ET OSCAR.

Raoul et Sara eurent des triplés tous trois amoureux de Vivi. Oubliée, l'Italie...

La boutique suivante faisait épicerie tenue par Madame et tabac-journaux-papeterie-bibelots tenue par Monsieur. Les Montel avaient deux petits qui passaient de l'un à l'autre par l'ouverture créée dans le mur de séparation des deux commerces suite à leur naissance. Le chiffre d'affaire avait bien grimpé depuis cette date : les clients venus pour le journal en profitaient pour passer de l'autre côté papoter avec une connaissance, et puisqu'ils étaient là, pourquoi ne pas acheter des fruits ou autre victuaille ? Et ceux venus pour les fruits ou autre allaient dire bonjour au patron qui faisait allusion au dernier mariage princier ou au dernier tremblement de terre avec photos choc dans Paris-Match. Ils repartaient avec la revue sur papier glacé sous le bras qu'ils brandissaient promptement à la première connaissance croisée :

- Tu te rends compte, regarde...

A colporter la toute dernière nouvelle mondiale en couleur, ils prenaient soudain une importance telle qu'ils avaient

alors l'impression d'y être pour quelque chose, dans ces reportages... Une seule enseigne chapeautait les deux boutiques : ÉPICERIE-TABAC-JOURNAUX-PAPETERIE-BIBELOTS.

Et nous voilà revenus chez Jo ou plus exactement, depuis peu, chez PAULETTE et SPACCA.

Jo avait hérité de son père auvergnat du bistrot et de l'espèce de remise améliorée qui servait d'entrepôt au charbon et aux tonneaux. Entre les deux bâtiments la large partie en terre battue, qui allait de la rue au fond de la cour sur laquelle donnait l'arrière-cuisine du bar, était couverte sur toute sa surface par des espèces de larges gloriottes en métal qui, à l'origine, servaient de tuteur aux pieds de glycine et de vigne. Au cours des années, les redoutables tiges de glycine avaient pulvérisé le métal rouillé et c'est elles qui dorénavant servaient de support. L'ordre des choses ne s'était pas inversé du côté de la vigne qui était soigneusement taillée et donnait certaines années de belles et bonnes grappes appréciées des clients. Des chaises et tables en métal se baladaient là-dessous au gré des rencontres et des discussions. Au fond de la cour, dans l'appentis vitré, des baby-foot délabrés résistaient encore aux violentes pulsions des jeunes. Ils les avaient momentanément délaissés pour la toute dernière nouveauté : un flambant Scopitone sollicité du matin au soir mais qui, malheureusement, avait un programme très limité. Il trônait contre le mur du fond, à droite du bar, afin que les spectateurs puissent se trémousser aisément en mimant les chanteurs sur le grand écran cerné de rouge d'or et d'argent. Spectateurs qui avaient fini par se lasser de « l'école est finie » et des couettes de Sheila qui passait quasi en boucle ; et ils étaient rapidement retournés dans leur appentis.

Jo avait promis qu'il allait élargir le choix du peu de choix, ce qu'on n'avait jamais vu venir...

SPACCA

La petite sœur de Joséphine, elle allait alors sur ses dix-sept ans, était tout de suite tombée amoureuse de cet Italien entré dans le bistrot un soir d'été, à l'heure de la fermeture. Lui ne l'avait pas remarquée. On avait compris qu'il cherchait travail et logis après l'échec de sa rencontre avec le luthier. Jo avait proposé l'entrepôt pour la nuit. Pour le travail, on verrait.

Il avait commencé à donner un coup de main de ci, de là. On était impressionné par ce jeune homme fin au regard vagabond, pas vraiment ici, pas vraiment ailleurs...

Un soir, il était entré dans la cuisine du bistro une grande marmite émaillée à bout de bras. Paulette ne l'avait pas entendu franchir la porte ouverte sur cette fin d'été languissante. Elle était en train de laver le dernier verre qu'elle avait failli lâcher d'émotion : il souriait ! Il lui souriait ! Il tendit la marmite et elle prit timidement un morceau de pâte blanche entre deux doigts. Elle n'avait pas osé le regarder, mais elle se resservit et enfin croisa son regard tendu. Alors, elle lui sourit et cria en direction du bar : « Venez vite, venez goûter !!! ».

Joséphine et Jo arrivèrent en se bousculant : ils n'avaient pas reconnu sa voix.

Dans le fouillis de l'entrepôt où il avait finalement élu domicile avec l'accord de Jo, Spacca avait trouvé un trépiéd relié à une bouteille de gaz à moitié pleine que Joséphine utilisait pour stériliser les fruits et légumes en fin de vie que l'épicier Sadoux lui déposait par cagettes entières, et il fallait faire vite avant qu'ils finissent par ne plus être consommables.

Il avait soigneusement lavé la marmite puis était allé à la laiterie.

Son père était originaire de Spaccanapoli, surnom de la rue droite qui partage en deux la vieille Naples. Tous les matins, il ouvrait grand la devanture de sa minuscule boutique et touillait lentement et patiemment tout en discutant avec les clients qui attendaient que le lait ait pris. Alors, il versait son fromage à la louche – qui servait d’unité pour calculer le prix à payer - dans le récipient qu’ils avaient apporté avec eux et qu’ils tendaient, attentifs à ne pas le renverser. La file d’attente débordait sur le trottoir et dans la rue devant l’étroit bar du Sicilien qui servait là, les cafés commandés pour patienter.

On venait de très loin chercher cet « oro bianco » comme certains l’avaient dénommé car inconnu des laitiers et inimitable.

Dans tout Naples, on avait aussi fini par appeler « Spacca » le père ainsi que le fils unique qui faisait les livraisons sur sa vespa.

C’est comme ça, pour leur grand malheur, qu’il l’avait connue.

Il livrait dans une maison sur les hauteurs de Mergellina. Il était habituellement reçu côté entrée du personnel par une vieille bonne qui ne parlait que Napolitain ; elle semblait avoir fait vœu de ne jamais prononcer le moindre mot en Italien. Elle prenait délicatement le paquet, refermait la porte et quand elle revenait avec les liras du règlement, il y avait chaque fois un bout de pizza, un amaretto ou autre friandise qu’il dégustait tranquillement dans ce jardin bien entretenu à l’arrière de la maison qu’il n’avait jamais vue autrement, cachée qu’elle était par de grands murs.

Un matin de mai, la porte fut ouverte par une jeune femme brune. Elle le regarda longuement lui sourit puis le fit entrer.

Il traversa plusieurs pièces et couloirs à sa suite. Ils arrivèrent dans un salon immense. Il n'osait pas regarder le magnifique golfe de Naples qu'il devinait derrière les larges baies. Elle fouilla dans son sac en sortit quelques billets.

- Ainsi, c'est toi le jeune livreur beau comme un angelot dont me parle notre vieille bonne, vieille mais pas aveugle... Elle est absente pour la semaine.

Elle lui désigna l'immense canapé : Je suis seule, viens t'asseoir près de moi ; allons, approche, c'est pas tous les jours que je peux avoir la compagnie d'un envoyé de Dieu.

Le lendemain il chercha vainement une excuse pour ne pas faire la livraison.

Il refusa d'entrer mais elle lui saisit le poignet et l'attira dans la maison.

Le troisième jour il sonna, posa sur la dernière marche le paquet qu'il avait soigneusement emballé puis partit en courant. Il venait juste de franchir le portail de la propriété quand il heurta violemment un homme d'une quarantaine d'année qui, déséquilibré, tomba lourdement sur le trottoir. Il n'eut qu'une vision fugace de l'homme âgé et bedonnant qui suivait, mais il l'avait reconnu.

Au moment de la bousculade, elle venait justement d'ouvrir la porte, maquillée, parfumée et souriante. Quand elle vit son mari qu'elle n'attendait pas avant le soir, elle cria. Lui aussi cria, cria des ordres à son homme de main qui peinait à se relever.

Spacca conduisit tellement vite qu'il finit par heurter un mur au bas de la descente. Il mit du temps à traîner ce qui restait de sa Vespa. Quand il arriva enfin en coupant par les étroites et sombres ruelles, Maria, la femme du Sicilien qui le guettait, ne le laissa pas arriver jusqu'à l'attroupement devant la boutique. Elle le tira sous une antique porte

cochère. Ils traversèrent une cour pavée puis montèrent en courant un large escalier en pierre.

Il avait peur de comprendre ce qui était arrivé.

Habituellement quand il revenait de ses livraisons, son père, après avoir mis de l'ordre dans la boutique, discutait avec des connaissances sur le pas de porte du bar du Sicilien en l'attendant puis ils partaient ensemble rejoindre sa mère, via San Sebastiano, dans le petit atelier de lutherie où elle avait appris le métier avec son propre père. Elle aussi avait sa fidèle clientèle. Ils prenaient un repas rapide - pizza, frittata où autre achetés au passage - sur l'antique établi après avoir repoussé les instruments, archets, cordes, morceaux de bois, outils, qui l'encombraient... Ensuite, le père réglait les instruments réparés et il en jouait, passant d'un morceau ancien à une ritournelle napolitaine enlevée. Lui pouvait alors rester avec eux ou rejoindre ses copains et faire d'acrobatiques virées, à deux sur une Vespa dans les rues étroites en frôlant les filles qui hurlaient de plaisir. Le soir, chacun faisait le repas à tour de rôle dans la cuisine du grand appartement au troisième étage, Piazza Bellini.

- Ils sont arrivés à deux, ceux de Don Pasquale, soupira Maria encore essoufflée. J'étais là, je servais les cafés. Ils te cherchaient, que tu avais paraît-il offensé sa femme. On la connaît ici sa dernière femme à ce porc de mafioso !!! Ton père leur a dit qu'il comprenait peut-être pourquoi tu voulais pas faire la livraison.

« Mon fils, jusqu'à hier, il n'a jamais refusé de faire une livraison. Leur bonne le reçoit toujours bien ; il m'a même dit un jour qu'elle était contente parce qu'il lui répond en napolitain quand elle lui parle et qu'elle lui donne chaque fois une friandise. Hier, justement, il m'a dit qu'elle était absente. Alors, qui l'a reçu ? Quelqu'un qu'il voulait pas voir, peut-être ? »

Voilà ce qu'il leur a dit, ton père ; il leur a dit ça. Eux ils ont pas répondu : ils ont juste fait un geste, tu vois quel geste je veux dire ? Alors ton père, j'ai cru qu'il devenait fou : vous menacez mon fils, vous menacez mon fils ??? Il s'est approché d'eux, le bras levé. Ils l'ont à peine repoussé et il est tombé. Maintenant, il faut que tu te caches. Ils te recherchent, tu peux pas rentrer chez toi, et on sait ce qu'elle vaudra ta parole contre celle de...

- Mon père, dis-moi...

- Tu peux rester là ce soir et demain, on...

- Mon père, dis-moi...

- Concetta, elle est allée prévenir ta mère...

La famille, les amis, voisins, clients avaient assisté nombreux aux funérailles du père Spacca. Les deux jeunes gardes du corps de Don Pasquale ne passèrent pas inaperçus tant leurs yeux scrutaient systématiquement le moindre jeune homme. Ils ne firent pas attention au groupe de pleureuses. L'une d'elles savait pourquoi elle pleurait avec tant de rage et d'émotion. Luigi, fils de Spacca et Spacca lui-même se fit violence pour ne pas enlever le foulard, la perruque et la longue robe noire et foncer sur les deux hommes.

Seule la promesse qu'il avait faite à sa mère et qu'il se répétait en serrant les dents l'en empêchait.

Trois semaines plus tard, il avait toujours robe et perruque mais il avait enlevé le foulard. Il était très inquiet à l'approche de la guérite. Alberto le rassura. Lui passait régulièrement, depuis des années, dans son camion plein de chaussures pur cuir pour ravitailler les meilleurs chasseurs de Paris et il plaisantait avec les douaniers dans un français tellement folklorique qu'ils en redemandaient.

- E bella ma niéça, no, qué yé elle voiré Paris avé moa ?... avait-il baragouiné avant de tendre rapidement la carte

d'identité d'une jeune Napolitaine, celle dont le visage pouvait le plus faire penser à Luigi. Les deux douaniers ne jetèrent qu'un regard rapide au document. Ils s'attardèrent d'avantage sur le fin visage du jeune homme qui leur sourit timidement : c'était son premier sourire depuis les funérailles et la longue cache avant ce départ qu'il n'avait pas voulu.

Tous ceux qui venaient le voir en prenant de grandes précautions, Vico Tessitori où il avait trouvé refuge, lui parlaient du chagrin de sa mère et du chagrin plus grand encore qui la tuerait sûrement s'il restait à Napoli et même en Italie.

Le voyage qui prit deux jours fut éprouvant. Ils arrivèrent de nuit. Othello, prévenu, avait laissé la clé de la *RIGOLETTO* sur la porte. Il était encore tôt le lendemain matin quand Alberto, qui avait de nombreuses livraisons à faire avant de prendre la direction du retour, déposa Spacca en lui souhaitant bonne chance, devant la boutique du luthier qui était venu affiner sa formation Via San Sebastiano quelques années auparavant.

Spacca flâna dans le quartier, vérifiant régulièrement qu'il avait bien dans la poche de son pantalon le courrier où le luthier répondait favorablement à la demande d'hébergement que sa mère lui avait faite, précisant que son fils serait le bienvenu.

Quand il revint dans la rue, tous les commerces étaient ouverts sauf celui qui l'intéressait. Il comprit aux mimiques des voisins questionnés que le luthier avait été renversé par une voiture trois jours plus tôt et qu'il était hospitalisé, gravement blessé.

Il retourna chez Othello qui ne put l'héberger que deux nuits, les chambres étant prises les jours suivants.

La vie était chère à Paris. Il voulait économiser l'argent donné par sa mère et tous ceux qui s'étaient généreusement cotisés, encore secoués par le décès de Spacca-père dont le cœur avait subitement lâché.

C'est comme ça qu'il entra un soir d'été 1960 dans le bistrot de Jo, dernier endroit éclairé de la petite rue de la Brède, où Paulette, la petite sœur de Joséphine...

LIA

C'est aussi par un soir d'été, en août 1945, qu'Edward poussa le portail grinçant du « château ».

Il avait pris le train à Paris et arrivé à Grenoble, le dernier car qui s'arrêtait à quelques pas. Il venait chercher un document dont il avait impérativement besoin et il pensait se lever tôt le lendemain pour faire le trajet inverse. Il se dirigeait vers la porte d'entrée, pressé qu'il était de se reposer après ce voyage éprouvant dans un train surchauffé et bruyant, quand il lui sembla entendre de la musique tout au fond du parc. Il posa son sac de voyage sur l'herbe jaunie, longea le jardin où, légumes, fruits et fleurs poussaient en bonne compagnie quand sa mère était installée au château ; il longea l'allée de buis ; il traversa le petit bois où d'honorables châtaigniers dominaient les nombreuses autres espèces et s'arrêta médusé : une enfant dansait sous la volière. On devinait qu'elle était nue sous le léger tissu blanc, simple rideau transparent l'enveloppant à peine. Dans des lanternes ouvertes, les flammes des bougies se couchaient et se relevaient au rythme du passage de la danseuse. La musique s'arrêta net. Elle tourna sur elle-même en riant puis se dirigea vers un antique phonographe. Elle s'apprêtait à tourner la manivelle mais suspendit son geste. Elle avait entendu le léger craquement de la branche morte sous son pied, quand il avait amorcé un demi-tour qu'il espérait silencieux.

- N'aie pas peur, je suis le fils de la maison, je viens d'arriver de Paris ; j'ai entendu la musique et...

- Je sais qui vous êtes. Votre mère est repartie tôt cette année et je ne savais pas que vous alliez venir ; mon père ne m'a rien dit... D'habitude on vient aérer mais...

- Je n'ai pas prévenu parce que je ne reste pas ; je repars demain matin. Je suis venu chercher...

- ... mes parents sont partis dans la famille de mon père, en Italie. Moi, je suis restée pour nourrir les animaux : les poules, les...

- Tu n'as pas peur de rester seule, la nuit ?

- Non j'aime bien rester seule et j'aime la nuit... Je ne suis plus une enfant vous savez, j'ai plus de dix-neuf ans et demi !

Il la regarde alors plus attentivement à la lueur incertaine des flammes mouvantes : il remarque sous le tissu transparent la poitrine ferme et bien dessinée. Ce n'est plus une enfant. Elle a suivi son regard et lui dit en riant :

- Preuve à l'appui... Et j'en profite pour vous remercier de ne pas m'avoir trahie quand je me suis cachée derrière la haie de buis le jour où je me suis approchée pour voir vos tours de magie. Je suis passée par-dessus le mur parce que de loin je ne voyais rien. Et surtout, j'ai eu très peur de vos amis : ils sont tellement moqueurs ! J'ai vraiment eu peur quand vous avez dit très fort, en tournant le dos pour me laisser le temps de fuir : « Un elfe vient de m'apparaître, un elfe fin, souple, curieux, mystérieux... tellement mystérieux que je vais garder cette apparition pour mes yeux ».

- Je me souviens de ton apparition. Il y a pourtant si longtemps ; et tu étais vraiment une enfant, alors... C'était très tentant de te faire apparaître grâce à ma baguette magique, mais tu as raison, tu aurais pu penser qu'ils se moquaient de toi... Je t'avais déjà aperçue d'autres fois, avec un garçon...

- Gabriel. On venait vous voir du mur quand on entendait la musique ; mais ce jour là, il était en vacances dans le Trièves

chez ses grands-parents, comme maintenant, d'ailleurs... On croyait bien se camoufler pourtant !...

Après, j'ai été très en colère d'être partie parce que je n'ai pas vu la fin du tour de magie.

- Il n'y avait rien à voir : je l'ai complètement raté mon tour de magie... J'étais sans doute encore troublé par ton apparition... Ce phonographe fonctionne encore !

- Je l'ai trouvé dans la partie vitrée derrière la volière avec les 78 tours. Il y en a toute une collection, c'est impressionnant ... et plein de tableaux, surtout des bateaux, des bateaux vides et chaque fois une ancre noire, souvent dans le ciel : on dirait presque une croix... En fait, c'est vrai, je crois qu'elle n'est jamais dans l'eau, cette ancre...

Et je prends bien soin des disques, vous savez !

La porte n'était pas fermée et claquait un jour de bourrasque... Je l'ai entendue du fond de notre jardin. J'ai passé le mur et avant de la refermer pour éviter que la pluie n'entre, j'ai eu envie de visiter et ça m'a tellement plu que je reviens en douce quand il n'y a personne... J'aime bien être dehors quand le ciel se déchaîne...

- Cette volière, c'est le cadeau de mariage de mon père à ma mère. Il en avait programmé la construction pendant leur voyage de noces. Il voulait lui en faire la surprise mais la première chose que ma mère a faite en arrivant, c'est de le remercier d'avoir eu cette attention touchante, puis elle a ouvert grand la porte ; et la surprise a été pour lui... Il pensait lui faire plaisir, mais son plaisir à elle, c'était de voir les oiseaux en liberté.

Les trois oiseaux blancs qui se trouvaient là ont mis longtemps à sortir, paraît-il : ils avaient été élevés en captivité... Elle avait finalement été obligée de laisser la porte ouverte parce qu'ils venaient régulièrement se réfugier dans leur volière...

- C'est gentil, cette histoire...

- Plus tard, bien plus tard, ma mère a fait vitrer la partie nord pour en faire son atelier de peinture. La lumière... la lumière du nord...

- Je les ai bien regardés tous ces tableaux : la mer et le ciel, on dirait qu'ils ont été faits avec des griffes. Ils sont toujours sombres et il y en a trois qui m'impressionnent beaucoup : Celui où l'ancre a l'air d'avoir éborgné le soleil et où le sang coule le long de la chaîne jusqu'à son point d'attache avec le bateau ; et celui où des éclats de plomb fondu - du vrai plomb fondu - jaillissent de l'endroit où l'ancre s'est fichée dans la lune. On dirait qu'elle pleure, cette lune ; et celui où des étoiles dégringolent sur le bateau et ont l'air de le scarifier sur toute sa surface avec ces éclats de bois qui giclent dans tous les sens et qui rougissent au contact de l'eau...

Et il y en a un encore, oui, il y en a un encore où des formes effilées, un peu comme de sombres spectres jaillissent de l'eau autour du bateau. Il faut le regarder de très près, à lumière rasante, celui-là : il est tout noir et seules les couches de peinture les font apparaître, ces ombres. De très près pour voir que la chaîne les ligote et que l'ancre au dessus de leur tête les tire violemment vers le ciel qui n'est pas plus accueillant... violemment parce que le haut de la masse de ces trois spectres est rejeté en arrière.

Finalement, c'est peut-être celui là qui m'impressionne le plus... J'ai essayé de le voir autrement mais c'est toujours cette interprétation qui me vient et je n'arrive pas à en imaginer d'autre, sauf à voir dans leur attitude que ce sont les spectres, eux, qui résistent ? Mais vous les connaissez, si c'est votre mère qui les a peints, ces tableaux. Moi, je ne sais...

- Mes trois frères... Oui, mes trois frères... Ce drame nous a, nous a...

Il parle alors si bas qu'elle ne l'entend pas.

- ... pas peindre. Je veux être danseuse plus tard. Ma grande sœur Mina est chanteuse à Paris. Elle a beaucoup de succès et je pourrai habiter chez elle. J'attends mes 21 ans pour partir : mes parents auront peut-être moins de peine si je suis majeure?... Et je m'entraîne ici, en cachette.

Ils ne sont pas vraiment d'accord...

Disons qu'ils ne sont pas d'accord du tout.

Ils sourient en même temps, puis deviennent soudain sérieux. Leurs yeux ne se quittent plus durant un silence qui paraît ne pas vouloir finir et qu'elle parvient pourtant à rompre.

- Voulez-vous partager mon repas ? J'ai ici, j'ai...

Elle se tait. Elle se tait et approche, lentement, très lentement...

Il ne peut répondre : il tremble soudain. Il voudrait croire que ce n'est pas lui, que c'est seulement la flamme des bougies, que c'est la fatigue du voyage, où alors la faim. Oui c'est ça, j'ai faim. Il tremble. *Mon train, à quelle heure mon train demain ? Huit heures trois, huit heures dix, huit heures treize ?* Il se cramponne désespérément et inutilement à cet horaire qui lui échappe. Il tremble et il a peur de comprendre pourquoi.

Elle continue d'approcher sans le quitter du regard. Elle ne finit pas la phrase commencée.

Ils sont toujours enlacés alors que le jour est levé depuis longtemps. Il écarte doucement ses longs cheveux roux. Non, pas roux, blonds vénitiens, pense-t-il.

- Votre train est à quelle heure ? , murmure-t-elle sans ouvrir les yeux.

Il ne répond pas mais enfouit à nouveau la tête dans ses cheveux. Ils ne bougent plus, nus, cramponnés l'un à l'autre sous le soleil qui les rend poisseux.

- Je dois aller donner à manger aux poules...

- Non, ne pars pas.

- Partir, qui devait partir ?

Elle se lève sans le regarder et se dirige nue, en direction du mur qu'elle franchit. Il panique quand il la voit basculer de l'autre côté.

Il n'a jamais éprouvé un tel sentiment d'abandon, lui qui était toujours entouré d'amies attentives... Il n'ose pas bouger, trop bouleversé par ce qu'il pensait n'avoir jamais à vivre quand ses amis, abandonnés par leur dernier amour, venaient, égarés, chercher un réconfort auprès de lui qui se contentait de les accueillir en silence, étranger à un tel désespoir.

Et là, recroquevillé sous ce qui reste de cette volière, il a envie de pleurer.

Il perçoit des pépiements lointains et il l'imagine, nue, jetant du grain aux volailles qui battent des ailes en soulevant la poussière.

Il se détend quand il entend un froissement léger.

Là sur la crête du mur, un sac en jute vient d'apparaître et immédiatement après, deux bras levés brandissant des œufs. Il se précipite et la devine qui cherche à garder son équilibre sur les pierres déchaussées du mur, sans fléchir les bras. Elle se dresse soudain, éclatante.

- Youpi, j'ai réussi !

Ils dévorent les œufs qu'ils ont fait cuire dans la cuisine du château, ils dévorent le pain, le fromage, les fruits qu'elle a apportés dans le sac de jute. Ils ont faim encore ; alors ils

font l'amour dans la cuisine, sur le carrelage frais de l'entrée, puis dans toutes les pièces du rez-de-chaussée.

A la nuit tombée, ils retournent dans la volière comme deux oiseaux captifs.

Trois jours passent où ils ne se quittent qu'à l'heure des poules et du ravitaillement. Il pourrait l'accompagner mais ne cherche-t-il pas à jouir de cette sensation de plénitude, à son retour, après ce sentiment irrépressible de panique quand il la voit basculer de l'autre côté ?

Le quatrième matin, alors que le soleil hésite à apparaître, il se détourne et murmure :

- Il faut que je... J'ai 42 ans ; tu es jeune, tu as la vie... tu veux être danseuse, tu vas être danseuse. Je voulais devenir chirurgien. J'ai raté mes derniers diplômes à blaguer avec mes copines et mes copains... J'ai passé des années à faire le magicien... Ça ne m'amuse plus... Mon ancien professeur a foi en moi, ah, ah, ah! et surtout en mes mains et il m'attend pour le seconder dans le dispensaire qu'il a ouvert dans la forêt amazonienne près de...

- Ne dites plus rien...

- Tu VAS être danseuse et...

- Ne dites plus rien. Lia, Je m'appelle Lia... Je vais passer de l'autre côté du mur et pendant ce temps, vous... vous...

Elle se lève sans le regarder, s'enveloppe sommairement dans le tissu blanc et disparaît.

1947

Vingt-trois mois plus tard, à la mi-juillet 1947, il est devant l'embarcadère.

Il est là depuis la veille. Il n'a pas bougé, le regard tourné vers le côté du bras du fleuve où elle va apparaître.

Le courrier déposé par Alfredo qui fait sa tournée à cheval à un rythme plutôt incertain et où elle l'informait de son arrivée n'est arrivé que deux jours plus tôt et chaque fois qu'il pense qu'il aurait pu arriver en retard, il est pris de tremblements. Il parvient à se calmer en se remémorant leurs moments, dans la volière, dans le château, dans le parc ; et lui revient soudain le souvenir de cette enfant, quel âge avait elle alors, 4 ans ? 5 ans ? Elle aimait déjà danser et ses trois petits frères étaient restés muets à la regarder.

La mère de la petite avait installé sa machine à coudre dans le grand hall, en face du piano, quelques jours avant le carnaval et avait demandé à chacun des enfants de dessiner le costume qu'il voulait, le temps qu'elle fume une cigarette et qu'elle se promène un peu dans le parc. Quand elle était revenue, le petit semblait prêt à pleurer parce qu'il n'avait pas fini, alors elle l'avait rassuré : Ça tombe bien, j'avais justement envie d'en griller une deuxième.

Ils s'étaient regroupés autour de La Singer pour suivre la transformation des coupons multicolores en déguisement de leur choix et c'était magique. Leur enthousiasme faisait plaisir à voir. Dans son coin, la petite changeait de parure au gré des chutes de tissu. Elle serrait autour d'elle d'imaginaires robes, jupes, capes, chapeaux, indifférente à la présence des garçons.

Lui observait ce spectacle ou chacun semblait heureux : ses trois frères qui avaient pu, chacun à son tour, coudre ensemble deux morceaux de tissu - le petit restant debout pour pouvoir atteindre la lourde pédale en fonte - et l'un d'eux avait dit qu'il voulait être couturière quand il serait grand ; la mère de la petite pourtant habituée aux compliments de ses clients qui semblait amusée et émue devant leur plaisir ; la petite qui fouillait dans le tas de chutes avec gourmandise et qui virevoltait..

La petite, son amour, qui a fait ce voyage pour lui.

Il était parti rapidement en laissant seulement un mot sur la table du dispensaire : « je prends la jeep, je reviens demain ».

Jamais avant elle, jamais, il n'avait éprouvé un tel désarroi. Il n'avait pas eu à faire de conquêtes. Les filles recherchaient sans cesse son attention. Son souci était plutôt d'éviter que les ruptures ne tournent au drame quand il s'éloignait d'elles.

A sa majorité tant attendue, elle avait enfin pu faire tous les papiers dont elle allait avoir besoin. Elle avait une cagnotte grâce à Mina qui était très généreuse. Elle la réservait depuis longtemps pour Paris, mais il n'était plus question de Paris et elle n'en avait aucun regret.

Alors que « le château » était heureusement inoccupé, elle avait pris en cachette le double de la clé accroché dans la menuiserie. Elle était passée dans le salon d'où un escalier arrivait dans le couloir desservant les chambres à l'étage au-dessus de l'office. Dans celle des parents elle avait immédiatement trouvé le courrier qu'il envoyait à sa mère,

sur le bureau, dans un panier rectangulaire. Elle avait constaté au dos de chacune des lettres - la dernière arrivée était très récente - que l'adresse était toujours la même et elle l'avait recopiée vérifiant soigneusement qu'elle n'avait pas fait d'erreur en la notant.

Elle n'arrivait plus à quitter ce lieu chaleureux, encombré de tableaux, de livres et de revues qui laissaient peu de place au lit et qu'elle connaissait déjà pour être venue l'aérer, enfant, en accompagnant son père puis plus tard, seule.

Après avoir noté l'adresse, elle avait remis les lettres à leur place puis elle les avait reprises pour les serrer longuement dans ses mains avant de les reposer à nouveau.

Un point au loin, plus gros que ceux qui l'avaient fait bondir sur place toute la journée, la bouche sèche, le pouls affolé.

C'est elle, là, le cherchant du regard à l'avant de l'embarcation légère qui prend le relai des paquebots ou des navires marchands qui arrivent au port. Il est soudain apaisé comme lorsqu'il la voyait apparaître au sommet du mur. *Elle est toujours aussi svelte dans sa tunique légère ma danseuse que je n'ai souvent vue que nue ; sa poitrine ne s'est-elle pas épanouie ?*

Elle lui dit seulement : « Lia, je suis Lia... ».

Ils ne se disent rien d'autre, se contentant de se sourire longuement.

Elle est fatiguée mais ne souhaite pas se reposer ici.

- J'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Non, non, pas ici, partons vite.

La jeep s'engage sur la piste poussiéreuse. Elle fait des efforts pour suivre ce paysage si nouveau, mais la fatigue et surtout l'émotion de le retrouver après ces mois

interminables lui font lâcher prise. Elle ne cherche plus à résister.

Elle s'endort.

Il avait remarqué qu'elle l'avait tutoyé tout à l'heure et ce «tu» avait balayé d'un coup de baguette magique, oui, de baguette magique, tout ce temps loin d'elle.

La nuit ne va pas tarder à tomber. Il lui jette de furtifs coups d'œil et ramène vite son attention sur les ornières qui partent un peu dans tous les sens suite aux soudains coups de volant ou de freins sur cette piste ou plus d'un s'est enlisé. Il n'aime pas ces trajets de nuit ou les obstacles - animaux qui traversent soudain, arbres tombés - arrivent au dernier moment dans les phares vite salis et déréglés.

Il est retrouvé le lendemain, inconscient, le visage ensanglanté par les éclats de pare-brise, dans le seul virage de ce bout de piste.

Il ne sait pas ce qu'il faisait dans cette jeep, il ne sait pas ce qui est arrivé. Il se souvient seulement de sa hâte à partir après avoir écrit un mot, il ne sait plus lequel.

Il se remet de ses blessures mais il reste taciturne et s'arrête parfois, brusquement attentif, comme à l'écoute d'une voix qu'il est seul à entendre.

Il commence à faire des cauchemars. Son professeur et ami vient alors passer les nuits dans sa case où il tente de le reconforter quand il se dresse soudain, un bras tendu à l'horizontale, sur le côté, comme cherchant à retenir quelque chose ou quelqu'un et hurlant : « NON-ON-ON !!!! »

Le jour, il continue néanmoins de soigner les patients nombreux qui se présentent, mais il a abandonné ses

séances de magie qui avaient le don d'éloigner pour un temps, la peur et la souffrance.

De longs mois plus tard, trois habitants du village - le dispensaire, une place poussiéreuse délimitée par de nombreuses cases et cultures serrées qui repoussent la forêt - décident alors de partir chercher le vieux sorcier de leur enfance à deux jours de marche.

Il arrive avant la tombée de la nuit et se dirige immédiatement vers la case du docteur blanc. Il se tient encore droit malgré son grand âge et la marche sur la piste malaisée. Les trois hommes qui l'avaient escorté et qui avaient porté son lourd bagage ressortent rapidement et il ferme la porte derrière eux.

Tous les habitants du village sont là, assis par terre, à distance, en silence. Ils savent que l'un des trois hommes a traduit ce qu'avait demandé le sorcier au docteur blanc : sa magie.

Il en avait entendu parler du fond de sa forêt...

Seuls les enfants et les animaux s'agitent encore et se figent brusquement quand un éclat de rire parvient de la case.

Le sorcier sort en continuant de rire, d'un rire sifflant de sa bouche édentée. Il fait quelques pas, s'arrête sur le côté de la case où tous peuvent le voir et il pisse, il pisse sans arrêter de rire.

Il entre à nouveau dans la case et c'est le silence.

Un pied frôle des lanternes, un léger tissu blanc, des cheveux lumineux... La tête qui tourne, tourne, tourne... Et le sommeil profond.

Une fleur de dahlia couleur safran, un massif entier de dahlias aux couleurs chaudes dans un soleil couchant, un arrosoir en métal, la main qui le tient, une voix lointaine qui se rapproche « ... le soir pour les arroser, j'ai trouvé que ça ferait joli ici, autour de la volière... volière... volière... volière... volière... » Et le sommeil profond.

Le soleil écrasant, l'attente, l'attente, l'attente devant un mur en pierre... Là, c'est elle à l'avant du bateau... « ... grande nouvelle à t'annoncer... Non, non, pas ici, partons vite » Elle, endormie sur le siège d'une jeep. Elle... une masse sombre qui traverse la piste, NON-ON-ON !!!!

Et le sommeil agité, les yeux qui veulent sortir de la tête, douloureux, ces mains qui le plaquent sur le lit, ce corps qui le plaque sur le lit, qui murmure une litanie dans une langue inconnue, et le silence, le silence, le silence...

Il avait dormi près de deux jours et trois nuits pendant lesquels il s'éveillait soudain, confus, le temps de voir dans un demi-sommeil, penché sur lui, un visage buriné, des yeux rieurs, toujours le même visage, toujours les mêmes yeux. On lui faisait ingurgiter des bouillies et des liquides amers, et c'était à nouveau le néant. Quand il s'était éveillé très tôt le troisième matin, le sorcier était toujours là.

Il avait bu. Il avait mangé la bouillie, les fruits, puis à nouveau bu.

Le sorcier lui avait plaqué les mains sur la tête, l'air grave puis il avait pris son bagage allégé et il était parti, seul, en direction de la forêt.

Des vapeurs, des odeurs inconnues persistaient encore dans la case.

Le moteur de la jeep est désossé et ses composants soigneusement alignés sur des nattes posées à même le sol de la place. Il se souvient nettement qu'on attendait une pièce de rechange qui allait être remplacée par des villageois improvisés et néanmoins habiles mécaniciens. Il se dirige devant la case du professeur Jans, met le contact de l'antique mais increvable moto et part sur la piste, en direction de l'unique virage.

Ce qu'il voit d'abord en arrivant, c'est, à quelques pas, sur le sol, un mouvement qu'il suit distraitement des yeux. Il reconnaît ces fourmis légionnaires de l'espèce *Eciton*. Une longue colonne qui longe la lisière de la forêt et qui se dirige derrière un tronc d'arbre déjà considérablement décomposé...

Il découvre le squelette qui bouge imperceptiblement au passage régulier de ces redoutables carnassières. Elles passent à proximité, à la recherche de nouvelles proies et leur rapide mouvement sur les branchages, le feuillage et les débris accumulés le soulève légèrement comme pour le bercer. Un squelette entièrement dépouillé, d'un blanc à

peine teinté par endroit d'une ombre due à l'humidité qui ne tarderait pas à tout l'envahir.

Il reste là, attentif, fixant l'angle que la tête fait avec le corps, regardant d'un œil clinique comme il aurait pu le faire dans une salle d'autopsie.

Si la tête fait un tel angle avec ce corps, c'est qu'il était déjà mort avant de toucher le sol. Ou alors, la mort a été immédiate au contact violent du sol, et ce corps n'a pas souffert... Ce n'est pas son corps, ce n'est pas elle ; elle est plus grande... Il reste là, songeur... Ce n'est pas elle, non, ça ne peut pas être elle ! Elle est venue, elle était là, à côté de moi ; je l'ai vue sourire... Elle est venue, ce n'est pas elle. Elle m'a dit : « Lia, je suis Lia » comme le jour où elle a disparu derrière... derrière...

Il aurait voulu pleurer, il aurait voulu hurler et il reste là, hébété.

Elle ne pouvait pas venir et mourir...

Il continue à nier l'évidence, même après avoir trouvé ce que les fourmis n'avaient pas dévoré de la valise posée sur le siège arrière de la jeep et elle aussi éjectée : la poignée, les deux charnières et les deux minuscules fermoirs en métal déjà bien dégradé.

Depuis combien de temps est-il prostré près de ce tronc d'arbre invisible de la piste ?

Il se baisse, ramasse la ferraille qu'il fait sauter dans sa main comme on le fait juste avant le jet du jeu des osselets.

Il s'apprête à se relever quand il voit à quelques pas un reflet entre les grosses racines aériennes d'un arbre gigantesque.

Le reflet d'un cadre brisé.

LA TRADUCTION, LE CONTE, LA RÉALITÉ ET LE PASSÉ ENCORE ET ENFIN PARTAGÉ

L'orage est menaçant ce matin du 25 mai 1971 surlendemain du jour où le docteur, au départ de Gabriel, était resté avachi et muet sous le tilleul.

Il entre dans la cour où Vivi a installé l'antique machine à écrire sur une table en métal définitivement rouillée de tous côtés, suivi du chien qui reste à ses côtés.

- Il vous est plus fidèle qu'à moi, dit-elle sans lever la tête de son clavier.

Les premières grosses gouttes de pluie évitent à Ed de répondre. Elle se lève précipitamment, s'empare du livre et des feuilles éparpillées sur la table et court en direction de la maison en criant : « La machine ! »

Il l'avait déjà prise et ils arrivent en même temps devant la porte d'entrée qui claque sous une bourrasque soudaine. Il pose rapidement la lourde machine puis sort ramasser le bouquet éparpillé qu'il avait apporté avec lui. Quand il entre à nouveau, il essaye de le rendre plus présentable et le lui tend d'un air piteux.

- Jamais on ne m'avait offert un bouquet de fleurs des champs... et, ajoute-t-elle devant son air gêné, c'est ce que je préfère, les fleurs des champs.

Elle s'installe devant la machine qu'il a soigneusement essuyée.

- Vous pourriez nous faire du café, non ?

Plus de deux heures se sont écoulées dans un silence rythmé par le bruit de frappe et par des jurons qu'elle termine par de brefs: Russ, Yougo, Yougo, Russ, Yougo, et qu'elle profère

chaque fois qu'elle doit décoincer une des touches ou le chariot.

Elle finit par se retourner. Il s'est installé dans un fauteuil près de la cheminée avec une vieille édition de « La recherche du temps perdu »

- Ils juraient rarement sauf quand ils étaient sur cette machine, mais alors là !!! Yougo battait largement Russ dans cette compétition. Je comptais les points et j'annonçais les scores ; Russ prenait un air gêné, me disait que j'exagérais, qu'il allait surveiller son langage et moi je disais : ah non alors, c'est trop rigolo quand tu te laisses aller... Yougo, lui, ne cherchait pas à s'excuser, au contraire ! Il me demandait si je voulais du rab et devant mon air ravi il m'en débitait tout un chapelet avec jouissance. C'est pour ça que je dis plus de Yougo que de...

- J'ai reconnu les russes et deviné les autres.

- Vous parlez russe ?

- Ma mère est née en Finlande où ma grand mère russe avait épousé un...

- Chic, vous allez me servir de dictionnaire, ça ira plus vite. Je perds un temps fou quand je cherche : je me laisse souvent alpaguer par un mot, puis un autre et un autre encore... Il m'arrive même parfois de lire toute la page et j'oublie celui que j'étais venu chercher.

L'orage s'est arrêté sans qu'ils ne s'en rendent compte.

- J'adore les odeurs d'après orage.

Ils sortent et le chien qui avait dormi aux pieds de Ed se lève et les suit.

Il arrivait vers les neuf heures, préparait du café, s'installait derrière elle dans le fauteuil avec son livre, à l'intérieur ou

sous le charme de la cour selon la douceur du temps. Entre deux jurons sonores qui le faisait sourire et où il se surprenait à penser Russ, Yougo, elle annonçait parfois un mot qu'il s'empressait de traduire. Quand il ne savait pas, il cherchait rapidement dans le dictionnaire qu'il avait toujours à portée de main.

Gabriel s'arrêtait en fin de matinée pendant sa tournée. Il était ravi de les voir et pensait qu'il y était un peu pour quelque chose, quand même... Il buvait en silence le verre d'eau offert puis repartait discrètement, intimidé par cette complicité.

Peu de temps après son passage qui servait de repère, elle retournait l'ouvrage sur la table, s'étirait en jetant quelques jurons particulièrement sonores et relisait la traduction du jour. Il se levait alors, suivi du chien et préparait rapidement quelque chose à manger.

Il lui demandait de parler encore de Paris : elle lui parlait de Paris, sans nostalgie apparente ; lui se dérobaît et elle n'insistait pas. Puis, le repas fini, elle faisait la vaisselle, « ça me défoule », pendant qu'il s'allongeait sur le lit repoussé contre le mur à droite de la cheminée. Il s'endormait immédiatement, indifférent au bruit de casseroles heurtées qu'elle ne cherchait plus à atténuer.

Elle sortait alors, marchait rapidement dans la forêt proche suivie du chien qui s'appelait « Le Chien » et qui ne s'en plaignait pas...

A son retour, il était là, assis sur le muret dans ce bout de chemin qui ne desservait que « la menuiserie ». Il se levait dès qu'il la voyait sortir des arbres, la félicitant quand elle rapportait quelque champignon précoce. Ils reprenaient leur place et continuaient la traduction, deux ou trois heures selon les jours et toujours ponctuée de jurons.

Quand il entendait le dernier, toujours plus sonore que les autres, il posait son livre et disparaissait en disant simplement : « A ce soir »

Ce rituel s'était instauré comme ça, tout seul, comme une évidence.

Parfois, il la prévenait qu'il serait absent le lendemain et il lui manquait déjà...

Quand il arrive ce chaud matin-là, il y a un mot sur la porte : « SURTOUT, ne laissez PAS entrer le chien »

Il frappe, entre et la voit à genoux par terre au milieu de dessins.

- Vous tombez bien, vous allez m'aider.

Elle l'entraîne en direction de la menuiserie.

Le bois de la porte avait gonflé après tant d'années. Ils doivent faire des efforts pour la soulever et entrer. Le soleil tape déjà très fort sur la rangée de tuiles qui avaient été translucides avant l'épais dépôt qui les recouvre. Ils éternuent en même temps, longuement, à plusieurs reprises. Elle a du mal à retenir son émotion : l'odeur si particulière du lieu bien que dénaturée par les années d'abandon lui tombe dessus et la ramène si soudainement à sa petite enfance qu'elle en est complètement désarçonnée. Puis une immense colère la cloue sur place dans cette cathédrale de poutres, de toiles d'araignées alourdies de poussière, de planches empilées mises là à sécher pour ce qui allait peut-être devenir une éternité...

- Vous, commence-t-elle dans un murmure, vous tous, d'un ton plus sûr, puis crescendo : vous tous qui m'avez abandonnée, je vous hais, je vous maudis !!! Vous êtes morts ? JE VOUS TUE, JE VOUS TUE, JE VOUS TUE !!!

Elle piétine, donne des coups de pieds dans les tas de sciure, tape du poing sur l'établi, balaie d'un geste rageur les outils et boîtes de clous rouillés.

- Vous êtes tous là, hein ? Vous avez choisi de vous regrouper, hein ? Bonne idée !!! Je ne remettrai plus jamais les pieds dans ce lieu maudit qui va s'écrouler. Qu'il s'écroule !!! Qu'il disparaisse définitivement et vous avec !!! Elle tousse, éternue, semble se calmer un instant, reprend des forces et hurle, hurle de plus belle, reprochant aux vitres même de ne plus laisser passer la lumière... Elle s'étrangle, crache, se tartine de morve marronnasse sans en avoir conscience, se frotte les yeux d'un plâtras qu'elle soupçonne vouloir l'aveugler et cette brûlure lui fait lâcher prise.

Elle se tourne vers Ed qu'elle ne voit pas, tend les mains. Il ne dit rien. Il la prend seulement dans ses bras, penche la tête contre la sienne et murmure en finnois qu'elle ne connaît pas : « dahlia, mon petit dahlia »

Quand Gabriel arrive, il les voit traverser la cour et prend peur : elle marche comme une aveugle tendant les bras à la rencontre d'obstacles inévitables. Ed lui fait un signe rassurant.

Elle accepte qu'ils l'aident à entrer dans la baignoire, sans le moindre mot. Elle lève simplement les bras quand ils lui enlèvent son T Shirt. Ed fait délicatement couler l'eau sur ses cheveux, son visage, ses yeux, pendant que Gabriel cherche du shampoing. Elle se laisse faire et esquisse un semblant de sourire quand il raconte comment il avait demandé un congé de deux jours pour la garder à la demande des grands-parents qui ne pouvait pas rester.

- Tu parles que j'ai accepté tout de suite. J'avais la trouille de pas savoir faire, mais j'étais tellement fier !!! Vous-vous rendez compte, elle avait à peine deux ans et on me la confiait ! Lia... quand Liana était encore là je venais souvent

et même après. Je faisais le pitre, je te faisais rire ; je me trouvais bête mais tu riais, alors...

C'est que la grand-mère devait finir une robe pour un mariage : la robe de la mariée !

Elle faisait couture à domicile, la grand-mère. Le grand-père avait enlevé la banquette arrière de sa 2 CV et il lui avait bricolé un aménagement, à la place, pour pouvoir transporter sa machine à coudre.

Je la revois encore... C'était une lourde table sur roulettes, en fonte et noyer, avec son grand pédalier, sa manivelle et sa grande courroie et alors, le dessus de la table pouvait se soulever pour que la partie qui cousait et qui était noire avec de beaux motifs dorés puisse se rabattre quand on voulait que ça tienne moins de place. C'était écrit : « The Singer Manufacturing, fabrication anglaise » sur le dessus et latéralement, en gros et toujours en doré : « SINGER » avec je sais plus où, un dessin de sphinx qui me faisait rêver...

Mais là où c'était drôlement astucieux, c'est ce qu'il avait fait le grand-père pour monter et descendre facilement la machine de la voiture, sans effort. D'ailleurs, c'était toujours astucieux ce qu'il inventait le grand-père.

La grand-mère s'installait chez les gens, le temps de sa couture et je t'assure qu'ils la recevaient bien parce qu'elle créait des modèles uniques et ces dames, elles voulaient pas être habillées comme tout le monde et surtout pas comme leur voisine !!! On se l'arrachait dans les grandes maisons de Grenoble et des alentours ; et elle avait tellement de demande qu'elle pouvait tout aussi bien choisir en fonction du savoir-faire des cuisinières qui essayaient de rivaliser ou pourquoi pas, de la tapisserie de la chambre d'amis où on l'hébergeait ; et de dire ça, ça la faisait bien rigoler la grand-mère !!!

Le grand-père, lui, avait promis de finir l'aménagement d'un magasin pour l'inauguration, à Aix-les-Bains ou à Chambéry, je me souviens plus trop bien... comme si les menuisiers étaient des incapables là-bas en Savoie, qu'ils en ont pourtant pas la réputation.

Quand je suis arrivé le matin avant leur départ, il finissait de remplir la grande bassine d'eau qui allait chauffer au soleil toute la journée à côté du charme toujours bien taillé en parasol, pas comme maintenant qu'il est gigantesque que j'ai toujours peur qu'il tombe sur la maison... C'est de te voir dans cette baignoire qui m'y fait penser...

« Elle va se trainer toute la journée avec La Beline, qu'elle en sera toute mâchurée. Et si elle fait de la patchoque avec la terre, et si la chienne se couche dans la bassine avec elle, c'est pas grave, ça l'immunise », qu'il avait dit ton grand-père en rigolant et il avait ajouté devant mon air inquiet : « Si tu la trouves trop sale et si tu as peur des microbes, tu pourras toujours la laver dans la maison... T'affoles pas Gabriel, tu vas y arriver sinon tu penses bien qu'on te l'aurait pas confiée ! ». Et vous savez, docteur, ce charme c'est Liana qui l'avait rapporté d'Italie. Je me souviens très bien : elle était venue tout de suite me voir avec ce petit semis trouvé dans le jardin de ses cousins et simplement enveloppé dans un bout de papier journal. On avait creusé un trou ensemble très près du mur de la maison et sa mère nous avait demandé d'en creuser un plus loin ; c'est sûr qu'elle avait eu raison quand tu vois comme il a grandi ! C'est monoïque ces arbres-là : ça porte à la fois des chatons mâles et des chatons femelles...

Elle a les yeux rougis deux jours où elle se sent tellement vidée qu'elle n'a plus la force que de rester à l'ombre dans la maison à récupérer après une telle émotion, en caressant la

tête du chien qui ne la quitte pas. Le troisième jour, elle leur demande s'ils veulent bien récupérer des tréteaux et des planches - ce qu'elle avait eu l'intention de faire ce malheureux jour - et de les installer dans la grande pièce le long du mur qu'elle a en partie dégagé, ce qu'ils font avec empressement après avoir soigneusement lessivé puis séché l'ensemble dans la cour, au soleil ; puis elle leur demande de revenir en fin de journée.

- Vous savez docteur, c'est la colère qui la sauve quand elle est désespérée ; Et vaut mieux la laisser seule ; elle veut plus voir personne à ces moments-là ! Comme sa mère... Elle était déjà comme ça, sa mère... Elle a déjà bien repris du poil de la bête, regardez, le chien est venu à notre rencontre et ça, c'est un signe qu'il serait resté avec elle sinon...

Ed et Gabriel arrivent en même temps en cette chaude fin de journée.

- Bon. Voilà l'histoire de « La Sorfée à mots-maux-moto ». Cramponnez-vous !

Elle commence par le premier dessin puis ils la suivent jusqu'au dernier exposé.

- Ça commence par :

« ... Et c'est comme ça qu'elle est arrivée, nue, pile-poil sur la frontière.

- Avec sa peau si claire, elle est des nôtres ! dirent les trois fées.

- Avec ses grands yeux verts et ses cheveux roux, elle est à nous ! affirmèrent les trois sorciers en la tirant prestement de leur côté.

- Va voir dans le placard, tu trouveras un balai et de quoi t'habiller décemment...

Des balais, il y en avait trois : un cassé, un cabossé, un ébréché et une seule jupe, toute noire, pleine de trous et largement fendue sur le côté : elle était un peu trop longue mais elle lui plaisait bien.

Les sorcières ne s'intéressèrent plus à elle qui alla baguenauder du côté des bois et des prés pleins de champignons puants, de plantes et de fleurs violemment et bizarrement colorées et du marigot où grouillaient serpents véloces, crapauds verruqueux et crocos belliqueux.

Le lendemain, elle s'en alla voir les sorcières dans leur grenier millénairement encombré. Elle dû taper très fort du pied pour se faire remarquer.

- Tu viens nous préparer une bonne soupe des familles ? ricanèrent-ils sans plus se préoccuper d'elle.

Dès qu'elle ouvrit la bouche - elle en fut la première étonnée - des notes de musique en jaillirent et rebondirent sur leurs grimoires.

- Par Belzébuth, honte à toi !!! Tu veux faire rire de nous ? grimacèrent-ils en chœur.

Le vieux mais néanmoins raffiné chat blanc voltigea illico sur les notes qui continuaient à cascader et les avala toutes, dans un concert qui sembla lui convenir.

Sans plus attendre, elle passa de l'autre côté de la frontière sur son balai cahotant. Les bois et les prés étaient gentiment tapissés de plantes et de fleurs délicatement parfumées et la mare auréolée de grâcilettes libellules, de mignonets papillons richement et finement colorés et de moult grenouilles jeunettes, fluettes et malicieuses.

Elle s'en alla voir les trois fées dans leur royaume rêvé.

Elle trouva sur une table trois baguettes qui lui étaient destinées : une cassée, une cabossée, une ébréchée et un chemisier bariolé qu'elle enfila prestement. Il pendouillait un peu sur la jupe noire trouée, mais ça lui plut tout de suite...

- *Tu viens nous transformer le chat en prince charmant ? demandèrent les trois fées en gloussant sans lever le nez de leur poker menteur.*

Dés qu'elle leva la troisième baguette rafistolée en hâte avec un poil de moustache de rat, le gros pouf de chat noir fut transformé en camion rutilant et il démarra en vrombissant de plaisir.

- *Honte à toi, tu veux faire rire de nous ? dirent les trois fées en chœur.*

Elle ne répondit pas, retourna sur la frontière et éclata de rire : il n'y avait simplement plus de frontière. La mare et le marigot ne faisaient plus qu'un... et on avait l'air de bien s'amuser là-dedans !!! »

- Bon, je ne fais pas d'explication pour ce dernier dessin, il suffit de bien regarder, précise Vivi... C'est fini pour la première partie, plutôt peinarde ; la suite déménage un peu plus. Vous aurez un dessin par jour si tout se passe bien... Gabriel, ne prend pas cet air offusqué !

- Si c'est pour les enfants...

- Mais les enfants ne sont pas niaisés et ils aiment bien un peu de piment dans les histoires à l'eau de rose que les adultes leur servent et d'ailleurs, toi qui lis la bible, tu trouves que c'est toujours...

- Et ta traduction, tu vas la laisser tomber ? Tu devais vite finir parce qu'après... J'ai promis, moi...

- Tu as promis quoi et à qui, Gabriel ?

- Ben, je peux pas te dire aujourd'hui mais faut que tu finisses cette traduction !!! Et moi je veux pas les voir tous les jours, tes dessins, j'aime pas le seusepince que je suis sûr que ça va me faire peur, parce que ça commence comme ça, mais je te connais, je te connais...

Gabriel se dirige vers la porte et murmure au chien : je crois que j'en ai déjà trop dit. Vaut mieux que je parte, sinon, je vais vendre la mèche...

- Eh, vous ! C'est quoi cette histoire de promesse ?

Ed, qui souriait discrètement depuis la maladresse du facteur, fait un geste d'ignorance.

- Je ne sais pas ce que vous mijotez tous les deux...

Ce qu'ils mijotaient tous les deux, on l'apprendra plus tard.

Les jours se suivent. Le matin, la traduction ponctuée de jurons, le passage éclair de Gabriel, le repas rapide, la sieste de l'un, la vaisselle bruyante et la balade de l'autre, à nouveau la traduction et les jurons puis « à ce soir », le repas au château préparé par Ed ; et Vivi qui raconte, qui raconte...

- Je ne vous ai pas encore présenté tous les voisins de la rue. Je tchatche, je tchatche, et j'ai bien peur que ça parte dans tous les sens. Mais comment faire autrement ? J'aimerais, moi, vous entendre me raconter votre vie et celle de, celle de...

- Ne t'inquiète pas, tu l'auras, plus tard, l'histoire de... Je te le promets, tu l'auras, plus tard... Je te le promets...

- Je ne peux faire autrement que de vous croire mais je vous crois. Alors, je continue.

Je me demande si vous vous y retrouvez avec tous ces personnages, ces personnes qui ont été ma vie jusqu'ici. Je crois que je peux le formuler ainsi... Ma vie et ma mémoire entretenue au fil des ans et parfois enjolivée quand les : « Tu te souviens, Vivi... » étaient récurrents et passablement fluctuants, surtout de la part des copains de Yougo-Russ. Même mes bêtises étaient souvent à mon avantage et j'avais

un peu tendance à penser que tout m'était permis. Odette qui avait les pieds sur terre remettait un peu d'ordre dans tout ça en disant que j'allais finir par devenir pimbêche si je les écoutais trop, et elle n'avait pas vraiment tort...

De temps en temps, quand il y avait un repas avec les habituels invités, et ça se produisait souvent parce que Yougo passait son temps à expérimenter de nouvelles recettes quand il n'en inventait pas, elle déboulait dans « la pièce », - je me faisais toute petite quand je la voyais débarquer - et elle leur passait une sacrée avoinée en leur demandant, pour commencer, d'arrêter « de m'abimer » en me traitant comme une petite reine « débiloute » et elle continuait, chaque fois sur le même ton, sans changer un seul mot, comme si elle considérait que sa longue tirade était suffisamment peaufinée pour ne rien avoir à en changer.

Elle repartait satisfaite en lâchant un « non, mais » sonore et définitif.

Par ailleurs, elle répétait à Yougo-Russ qu'elle les aimait vraiment bien, quand même, « les copains » qu'elle rencontrait quand elle était invitée, avec Gaston, aux deux traditionnels repas organisés pour fêter la fin de mon année scolaire puis la nouvelle rentrée.

Là, elle se faisait charmeuse et ne leur faisait que des compliments...

Le lendemain des avoinées, Gaston hochait la tête et me faisait un petit clin d'œil complice : « Je suis sûr que tu t'es régulée et je les connais, ces gugusses : c'est pas ça qui a dû leur couper l'appétit... Mais elle a pas tort, Odette, elle a pas tort ! ».

J'aimais bien ces repas. D'abord, c'était toujours bon et j'aimais bien les entendre tous ces copains sérieux et facétieux, j'aimais être unique enfant au milieu d'adultes qui

finissaient par oublier ma présence. J'aimais aussi être enfant avec d'autres enfants, rassurez-vous, Ed...

Gaston et ses clins d'œil.

Il me faisait un clin d'œil quand je reprenais vie alors qu'il venait de me découvrir dans la réserve, endormie entre deux sacs de farine de cinquante, cent ou mille kilos, je ne sais plus tellement ils étaient muraille et qu'ils me protégeaient de je ne sais quelle angoisse soudaine. Angoisse qui m'avait fait fuir la ruelle, le jeu, sans raison apparente : je disparaissais soudain aux autres, sans comprendre, sans pouvoir donner d'explication qu'on avait fini par ne plus me demander.

Je reprenais vie dans l'odeur de la farine.

Je savais aussi reconnaître les farines, les yeux fermés, comme les tissus et tant d'autres choses qui laissent indifférents beaucoup d'enfants, sauf bien sûr les bonnes odeurs de rose, de crêpe ou autre sucrerie et celles plus excitantes encore parce que, « beurk », de poisson depuis-trop-longtemps-terrestre ou, plus beurk encore, de pet et de vomi.

Gaston me faisait un clin d'œil puis il allait décrocher du mur, près du pétrin, la brosse aux poils souples qu'il passait délicatement, soigneusement, longuement dans mes cheveux, sur mon visage, sur mes vêtements pour faire disparaître le poudrage blanc et quand j'ouvrais les yeux, il me faisait un nouveau clin d'œil ; et c'était bien.

Je me demande si je ne vais pas finir par vous saouler...

- Tu sais bien que non... Raconte. Raconte encore...

- Arrêtez-moi si je me lance dans des envolées un peu trop exagérées, genre inutilement théâtrales, un rien pédantes...

Je m'en rends parfois compte, mais pas toujours-toujours et j'en abuse aussi parfois, bien sûr...

J'ai beaucoup cultivé le genre avec Cinoche quand on rejouait, après le film, les scènes vues de la cabine et où il déclamaït : « Il ne faut pas confondre la vraie vie fadasse, monotone, et l'écran où le corps dit beaucoup mais pas tout ». Il me donnait des conseils de jeu un peu excessifs à mon goût, des conseils de diction qui ne devaient plus avoir cours dans les écoles d'acteurs mais je faisais des efforts pour les suivre à la lettre, ses conseils, parce que je l'aimais bien ce grand timide solitaire qui retrouvait vie dans sa cabine, qui pleurait avec ceux qui pleuraient, qui riait à coups de « ah, ah, ah » si sonores qu'on entendait souvent des « chut » tout aussi sonores venant de la salle ; et je ne vous dit pas quand un personnage l'exaspérait...

Et puis, je ne voulais surtout pas prendre le risque de perdre cette place privilégiée que beaucoup m'enviaient et devant qui je devais souvent rejouer. Je m'efforçais de calmer mon ardeur, ce qui n'était pas toujours facile parce que je le reconnais, je suis un tantinet cabotine et parce que je ne pouvais pas trahir Cinoche et ses enseignements ; mais point trop n'en faut...

Nous n'étions pas tous dupes devant son comportement excessif. Il était beaucoup plus fin que ce qu'il voulait bien nous montrer, mais si fragile...

Bon, puisque vous en voulez encore et encore, c'est reparti : Dans la plupart des deuxièmes étages, sous les toits, *stouffing* en été, *grelotting* en hiver - on voulait tous parler anglais ou plutôt américain et ça ne posait aucun problème de compréhension entre nous - dans ces étages vivaient beaucoup de familles d'ouvriers qui travaillaient dans l'usine d'embouteillage, la miroiterie ou les nombreux petits ateliers. Les enfants traînaient beaucoup, souvent tard, en tout cas beaucoup plus tard que ce que m'autorisaient Yougo-Russ ou même Odette. J'avais souvent un petit

pincement quand je les quittais, René et sa petite sœur Lolo qui ne le lâchait pas ; Kiki qui arrivait à ne pas salir ses vêtements en jouant et la petite Danou, sa cousine, qui aimait tellement tripoter la terre qu'elle était souvent mâchurée... même quand il n'y avait pas de terre ; Nine qui avait fait une généreuse distribution de billets planqués dans une vieille boîte de sucre : toute la paie du père y était passée !!! Louis qui avait de l'ouïe, oui, oui, oui, et qui a brillamment réussi le conservatoire ; Rémy, le fin Rémy qui rêvait de devenir boxeur, boxeur vainqueur, et qui s'en donnait les moyens en travaillant ses muscles à coups d'abdos et de corde à sauter ; Margo, très pince sans rire qui nous faisait tellement rigoler qu'on mouillait régulièrement nos culottes ; Bern, Bouboule, Jacqueline surnommée « Jacolère », je vous laisse deviner pourquoi... Léum, le grand Lino, parce que... linoléum..., Zaza qui ne se laissait pas marcher sur les pieds, Fanny et les bandes dessinées achetées par ses grands frères et qu'on s'arrachait dès qu'elle arrivait, Tonio qui nous initiait aux jurons en italien et Polak qui le battait en mixant les authentiques de ses aïeux à ceux de son imagination débordante... Et tant d'autres, petits et plus grands ; et bien sûr, Jeanne, Mariette et Louise.

Et bien sûr, notre mouvementé quotidien, pour nous unique mais simple prémisse d'un universel futur un peu différent, certes, mais si peu... Engueulades, bouderies, bagarres, reniements, trahisons, suivis aux retrouvailles de grandes déclarations d'amour, rigolades, chansons à tue-tête, complicité, puis à nouveau jalousie, moquerie, désespoir, compassion, consolation... cycle infernal mais rassurant (?) parce que connu. (Ça, c'était l'épisode : Philosophie de Prisunic et on aimait en abuser)

Au-dessus de l'épicerie Sadoux, ça hurlait souvent. Le père buvait beaucoup. Il piquait des crises de delirium tremens et

il était régulièrement hospitalisé. Du coup, c'était plus calme jusqu'à ce qu'il revienne : il ne buvait plus un très court temps, cajolait femme et enfants, puis c'était à nouveau l'enfer...

C'est Titi, le petit dernier, qui avait remarqué le jour de la rentrée que le nouveau directeur avait les mêmes initiales que celles de notre école.

C'était une petite école avec deux classes de maternelle et cinq de primaire, filles et garçons mélangés : A l'époque, la mixité n'était pas très fréquente ; on était un peu à part, ici. Certaines années, il y avait des cours doubles selon les âges et les niveaux et on pouvait se retrouver avec la même maitresse deux ans de suite.

Le jour de la rentrée, pendant l'appel solennel, c'était large sourire ou grimace dégoûtée et on comprenait tous ce que ça voulait dire, y compris les principales intéressées qui ne pouvaient dissimuler sourire discret mais non moins satisfait ou sourire distant mais non moins menaçant.

Ceux qui avaient eu le maître nouveau ne savaient pas trop quelle tête faire mais son calme et son sourire bienveillant était plutôt encourageants.

« Faut de tout pour faire un monde et si on vous élève dans du coton comment vous ferez pour apprendre à vous défendre dans la vie qu'est pas tout comme ça ou tout comme ci ? » disait Odette avec son franc-parler aux petits commissionnaires qui pleurnichaient en venant chercher leur baguette ce jour-là, à l'idée de se retaper « la méchante maitresse ».

Il avait le CE1, le nouveau directeur. Moi, j'étais déjà en CM2 et on a tous regretté de ne pas l'avoir eu, ce maître.

Lui, il les avait scotchés dès le premier jour, ses élèves : « On va passer l'année ensemble et on va essayer de la passer au mieux ».

Bref, une demie heure après, la classe était toute chamboulée : fini les bureaux bien alignés. Chacun pouvait s'installer où il voulait pendant 15 jours et changer à nouveau ou rester en place les 15 jours suivants. Certains se regroupaient, d'autres s'isolaient. Il avait apporté plein de bouquins de poésie et il leur en disait une en arrivant le matin et une autre avant de partir le soir. Ils venaient s'asseoir par terre et ils ont tous très rapidement aimé ce moment, même les plus turbulents. Il y avait une boîte à idées – « même et surtout les plus loufoques » - et celui qui avait des difficultés pouvait demander de l'aide, à voix haute, à qui voulait bien la lui donner : il devait formuler sa demande le plus précisément possible et quand il en était là, il avait finalement compris, et d'autres avec lui. Il les encourageait à tenir un journal, à écrire des poèmes, des histoires... Il avait mis en place une correspondance avec le CE1 d'une classe d'un petit village de Normandie d'où sa femme était originaire et les plus allergiques à l'école n'étaient pas les derniers à se prendre au jeu. Ça rigolait beaucoup et ça travaillait beaucoup. Des parents avaient rouspété parce que ce n'est pas sérieux de rire en classe. Il faisait des concours de grimaces, vous vous rendez compte ! Il leur apprenait aussi à écouter le silence, et Titi aimait beaucoup. Titi, qui avait eu son heure de gloire parce que dès le lendemain de la rentrée, on disait tous comme un code secret : « moi je suis chez JF, JF a fait ci, JF a dit ça... » ce qui avait le don d'agacer beaucoup de parents qui se demandaient de surcroît si ce directeur avait bien sa place dans l'école laïque, gratuite et obligatoire de notre république...

On écoutait avidement les petits à la récré et ça nous donnait l'illusion de l'avoir aussi un peu, ce maître...

Il avait le logement de fonction au-dessus de l'école. Sa femme était « fantasque ». Elle partait parfois une semaine en les laissant brusquement lui et leur petit qui avait quelques mois à peine. Il fallait qu'elle parte et il ne cherchait pas à la retenir. Il n'aurait pas pu.

Alors, il descendait le berceau dans son bureau qui jouxtait la classe. Les mômes n'avaient jamais vu ça, un papa qui change son bébé, qui lui donne le biberon, qui le berce tout en continuant la leçon de calcul mental ou la conjugaison des verbes. Les filles ont proposé de donner le bib et elles ont commencé une liste de roulement, comme pour le service, parce que ça se bousculait... et des garçons se sont inscrits, au début par bravade...

Donc, sa femme partait. Je sais tout ça parce que je l'entendais par la porte de communication, toujours entre-ouverte, entre la librairie et la grande pièce à vivre qu'on appelait simplement « la pièce » ou parce que j'étais dans mon cric-crac que je partageais avec la Beline.

Bien sûr, moi je n'étais pas sensée être là, et je l'avais très vite compris sans que mes adultes n'aient eu à me le répéter. J'avais vite compris ce que voulait dire : La famille d'accueil de Vivi c'est...

Je me faufilais sous le grand bureau fermé sur trois côtés – mon cric-crac - avec un bouquin ou le cahier sur lequel j'aimais dessiner et La Beline venait se lover contre moi et alors, je rêvassais...

Une applique judicieusement positionnée sur le mur éclairait l'intérieur de cette cachette au besoin mais je l'éteignais souvent, et je suivais les conversations de la boutique, en silence.

Le bureau, toujours envahi de piles de bouquins, de bons de commandes, était à peine décalé du mur de séparation

boutique-habitation ce qui ménageait un étroit passage. Sur le large plateau en noyer, seul un petit espace restait dégagé autour de la caisse qui couinait plus qu'elle ne sonnait quand on l'ouvrait. Quand Yougo ou Russ s'en approchait, je posais ma tête contre le bas des jambes qui s'encadraient dans l'espace ouvert du quatrième côté et je les enlaçais brièvement, le temps du règlement par le client qui ne se doutait de rien.

Seuls Lozo, Mario, Jo, Joséphine, Rose, Renzo, Mado et bien sûr, les Dumas, étaient « dans la confiance » des familles d'accueil. Dans la confiance, il y avait aussi - sans doute - Othello, mais lui pas officiellement. Disons qu'on se doutait qu'il se doutait... et les copains, en particulier ceux qui étaient invités aux repas de Yougo et qui déposaient dans mon assiette l'habituel petit cadeau en me faisant un clin d'œil, redoutant déjà l'arrivée d'Odette...

Le maître passait beaucoup de temps à la librairie. Ils avaient tout de suite sympathisé, Yougo-Russ et lui. Il portait le bébé sur son ventre dans un sac ou plutôt une espèce de filet, comme tout papa kangourou qui se respecte. Bon, d'accord, on parle plutôt de maman kangourou, mais qui sait si les papas, un jour, n'auront pas eux aussi leur poche pour porter leur bébé???

C'est un petit de maternelle qui avait envisagé cette possibilité avec quelque nostalgie...

Sa femme partait. Elle prenait le train jusqu'à la maison de garde-barrière tenue par sa tante, à plus d'une heure de Paris. C'était en pleine cambrousse et peu de trains s'arrêtaient.

Ce qu'elle aimait, elle qui avait sa chambre à l'étage côté jardin, c'était, allongée sur le lit, yeux fermés, se concentrer sur la sonnerie qui annonçait la fermeture de la barrière, deviner l'arrivée du train au loin sans déjà l'entendre et quand il devenait audible suivre son avancée jusqu'à passer à ses pieds dans un grand tremblement pour à nouveau disparaître au loin, au silence.

Elle connaissait tous les horaires et restait dans le jardin à l'heure de ceux, rares, qui s'arrêtaient et qui ne l'intéressaient pas.

Yougo disait qu'il comprenait et quand je lui demandais de m'expliquer, il me souriait et m'embrassait sur les yeux.

Yougo qui semblait si bien me comprendre quand j'avais de soudaines et irrépressibles crises de larmes, Yougo qui me disait simplement : pleure, pleure ma petite chérie, laisse-toi pleurer alors que Russ, désespéré, essayait de me consoler en disant : Ne pleure pas ma chérie, ne pleure plus...

Bien sûr, plus tard, il y eut mai 68 et le vent de liberté sur l'école engoncée dans ses habitudes, mais ça, c'était bien avant et bien avant encore, il y eut Célestin Freinet et tant d'autres.

D'ailleurs, si je commence à vous parler de 68...

L'OLIVETTI DE VILLE, L'OLIVETTI DES CHAMPS (et : Mai 68, Morgon & canassons, Montre dorée, Caté et Curé-Trousseau-d'Clés, Cérémonie de la mise en plis, Petit nuage et Rage de dents, Ectoplasme et autres échappées, Dernier été de la conquête de l'Ouest, La Trom & autres Etoiles filantes, filantes, filantes)

Gabriel se faisait discret.

Un soir de fin juillet il est là, habillé, coiffé et inondé d'eau de Cologne, discutant sous le tilleul avec Ed. Elle est surprise et heureuse de le voir, lui qui déclinait les invitations : « Je suis un vieil ours, vous savez bien ! »

Ed va chercher des boissons fraîches et des verres dans le château.

- J'étais justement en train de raconter au docteur qu'une année, Lia... enfin, ta maman, mais tu étais encore pas née, elle avait planté plein de dahlias autour de la volière qu'était encore pas en trop mauvais état comme maintenant qu'on la voit plus tellement qu'elle est démolie et tellement y'a des ronces qui se battent avec les arbres pour occuper l'espace, là-bas, tout au fond du parc. Avant, quand on étaient petits, faut voir comme il était beau ce parc que les frères Vivet venaient régulièrement pour l'entretenir ; comme ça, les enfants pouvaient jouer à cache-cache, se faire des cabanes... Nous, on venait souvent quand y'avait personne, et on faisait comme eux...

Elle les adorait, Liana, et tous les hivers qu'on les garde à la cave, ça fait des petits les tubercules de dahlias ! Une année, peut être bien l'année avant que tu naisses, comme y'avait plus de place dans votre jardin et qu'on savait qu'y avait personne dans le château, elle avait mis tous ceux qui restaient, ici, autour de la volière que c'était drôlement joli...

Et quand je suis rentré du Trièves, c'était tout fané et j'avais pas compris pourquoi elle voulait plus les arroser... Je suis bien content de te voir, tu sais, parce qu'on t'a fait un cadeau, le docteur et moi, mais promets-moi de pas te mettre en colère !!!

- Ça commence bien, « *Ga-riel* »

- Tu vois, tu te moques déjà !

Ed qui arrive avec son plateau de boissons vient au secours du facteur :

- Gabriel et moi espérons que tu accepteras volontiers notre cadeau.

Elle se doute de ce qu'elle va trouver dans le paquet soigneusement emballé et, dans un éclat de rire, les regarde tous deux. Ed la fixe sérieusement, presque sévèrement, puis montre discrètement Gabriel du menton. Alors, l'air soudain intimidée, elle commence lentement à défaire le ruban.

- Une Olivetti !!! Une vraie machine !!! Comment avez-vous deviné que ça me ferait autant plaisir ?

Gabriel est fou de joie. Il lui tourne autour comme un chiot heureux de retrouvailles inespérées.

- Comme ça, tu pourras finir plus vite ! Et tu sais, on est allé à Grenoble en vitesse hier dans la 4L, que c'est le docteur qui a conduit. On l'avait déjà commandée par téléphone. On a pris la mieux d'après le vendeur! Et faut pas que tu crois qu'on veut prendre la place de tes papas, hein ! Et tu pourras même en dire en français, des jurons !

Elle les embrasse chaleureusement tous les deux puis elle ouvre en hésitant le mode d'emploi qu'elle feuillète rêveusement.

Une Olivetti. A Paris, elle avait connu une Olivetti d'un beau vert moucheté, déjà bien éraflée et cabossée dont le « a »

bavait et sur laquelle il écrivait les tracts qu'il lui demandait de relire et qu'elle relisait par dessus son épaule, qu'elle prenait du temps à relire, pour finir les yeux fermés à respirer son odeur, sans bouger, et lui aussi ne bougeait plus.....

Gabriel se méprend sur son coup de blues et lui qui ne boit pas fanfaronne :

- Alors d'accord, ce soir j'accepte le champagne !

Il rit beaucoup et c'est lui qui demande à Vivi de parler de son mai 68.

- C'est qu'ils étaient inquiets parce qu'elle restait des jours et des jours à pas rentrer, à fréquenter ces chevelus en O : les cocos, les maos, les castros, les léninos et sa bande d'anarco-poéticos !!! Et y' avait aussi des situs que je savais encore moins ce que ça voulait dire, et j'en oublie peut-être...

- Mon chou, n'est-ce pas toi qui m'as souvent répété qu'il fallait être curieux du monde qui nous entoure pour se faire sa propre opinion ? Alors j'ouvrais grandes mes oreilles et j'en ai entendu des enthousiasmes, des affirmations définitives, des reniements tout aussi catégoriques, des insultes suprêmes... Et les embrassades, et les bagarres...

C'est vrai que les plus sympas c'était une bande d'anars rigolos, créatifs, toujours prêts à proposer un coup débile sans se prendre trop au sérieux... Bon, d'accord, leurs tracts étaient virulents et pertinents... Sans se prendre trop au sérieux, sauf dans ces tournées où l'on se piquait de « Partager La Culture » ! Ils recrutaient des nanas pour des rencontres prolos - intellos pendant les occupations d'usine et on avait été les seules Jeanne et moi... On se bourrait à 8 ou 10 dans une vieille guimbarde et on se pointait devant le piquet de grève en braillant des chants

révolutionnaires qu'on allongeait avec des couplets de notre cru. Ça, c'était une bonne entrée en matière...

Et alors - et ça partait d'un bon sentiment - les mecs entamaient la partie « Culture Des Masses » : des poèmes déclamés avec foi, gravité et maladresse que le public écoutait poliment : ça distrait des interminables jeux de boule ou de belote...

Quand on voyait qu'ils commençaient à saturer, Jeanne sortait sa guitare et toutes les deux on leur chantait des trucs de notre composition et c'était pas piqué des vers...

A la fin, je leur servais le petit dernier, un très court de Prévert qui finissait par :

« ... *Dis donc camarade soleil, tu ne trouves pas que c'est un peu con de donner une journée pareil à un patron ?* » : Succès assuré.

J'exagère, y'avait un... un copain... qui était très doué. Il balançait, entre autres, des poèmes de surréalistes, de beatniks avec une rage communicante. Doué, apprécié et chaleureusement applaudi surtout avec « Union libre » un long poème d'André Breton dont je vous donne les quatre premiers vers:

Ma femme à la chevelure de feu de bois

Aux pensées d'éclairs de chaleur

A la taille de sablier

Ma femme à la taille de loutre entre les dents du tigre...

Je faisais semblant de ne pas voir qu'il ne me lâchait pas des yeux et j'avais été furax de me sentir rougir quand un spectateur particulièrement attentif m'avait demandé après coup si ce monsieur Breton me connaissait et s'il avait écrit ça pour nous... Wouah ! Si Monsieur Breton me connaissait et s'il avait écrit ça pour nous ??? Rien que ça !!!

Il était chaleureusement applaudi. C'est vrai qu'il avait de la présence, grand, mince, presque maigre, souple, cheveux longs bien sûr, tout en noir et...

- Il s'appelait comment celui là ? Tu m'en as jamais parlé !

- Mais mon *Ga-riel*, tu sais bien que ta Vivi avait beaucoup d'admirateurs... comme sa mère, non ? On ne te disait pas tout. On ne dit pas toujours tout à ceux qu'on aime, pas même l'essentiel, ni parfois, à soi-même... Hein, docteur, qu'est ce que vous en pensez ?

Elle n'attend pas la réponse et se dépêche d'enchaîner sans le regarder :

- ... et on partageait le saucisson et le gros rouge avant de passer à l'occup' suivante.

On en a vu des lieux de travail/esclavage qui nous rabaisaient un peu le caquet... On en a plus appris, nous les rejetsons à peine sortis de notre cocon...

Le spectateur attentif - il s'appelait Henri - avait beaucoup insisté pour qu'on revienne, alors, on était revenus avec des piles de bouquins qu'on leur laisserait et une belle édition d'André Breton, pour lui...

Après notre premier passage, il était allé voir la maîtresse de son fils pour savoir qui était ce monsieur Prévert et il avait été étonné que son même lui en récite plusieurs, de poèmes. Il s'était promis de parler avec lui de ce qu'il apprenait à l'école...

L'ambiance avait été sympa et bien plus détendue. Les mecs se passaient les bouquins, certains les feuilletaient et ils n'avaient accepté de les garder que parce qu'on leur avait dit qu'on avait un copain qui « achetait pas cher ». J'avais fait « une commande » à Simonet qui avait vu grand du côté des livres et surtout chez Fauchon, son fournisseur habituel de produits fins ; les six bouteilles étaient passées de mains en

mains avec moult commentaires élogieux de la part de ces messieurs ferronniers...

Je vous parlerai de Simonet et de ses achats pas chers, bien sûr, mais je finis cette occup.

Alors, Jeanne a pris sa guitare et on leur a chanté sur je ne sais plus quel air :

Mon homme à chevelure de broussaille de nuit sans lune

A taille blottie dans les bras d'un casse-noix séduit

A odeur sucrée de sous-bois printanier

Mon homme aux doigts véloces de dactylo solo jouant de percutants mots ...

Je ne me souviens plus du reste, et tant mieux parce que c'était de même niveau... Henry s'était marré en me regardant : « ça, je suis sûr que je le trouverai pas dans le bouquin... »

Ils ont tous insisté pour qu'on revienne. Si ça s'est fait, c'est sans moi parce que, le soir même, on s'est encore branché tous les deux, ne me demandez pas pourquoi...

Alors, j'ai rameuté mes fidèles potines Jeanne, Mariette et Louise, qui elle était occupée à ce moment-là et n'avait pas pu venir. Je ne sais plus qui a eu l'idée : « Et si on allait aux Saintes-Marie-De-La-Mer ? », qu'aucune ne connaissait. Le temps de récupérer duvet, brosse à dents, un peu de fringues, un peu d'argent, et hop, nous voilà parties dans la vieille 4L que les parents de Mariette lui avaient laissée.

Le voyage a duré, duré, duré, malgré nos chants à tue-tête et nos déconnages. C'était l'époque des poils : Chaque fois qu'on voyait un panneau, ça fusait : Créteil, poil aux orteils, Auxerre, poil aux viscères, Chalon, poil au menton, Tournus, poil au cul, Valence, poil à la panse, avec interdiction de dire deux fois le même ; alors ça partait dans tous les sens, poil à

la démente, et on épuisait les thèmes les uns après les autres et ça devenait de plus en plus approximatif, poil au château d'If, confus, poil à ce qui fut. Les allusions scato, poil au mécano ou graveleuses, poil à la michetonneuse avaient du succès, poil à l'abcès... Entre deux panneaux de signalisation, on chantait ce qu'on avait entendu ici et là, émerveillées par toute cette créativité révolutionnaire, poétique, humoristique, tragique... très rapidement parasitée par notre irrespect chronique qui nous faisaient piquer des fous rires, poil à la poêle à frire ; enfin, surtout à Jeanne et moi. Mariette nous regardait souvent d'un air navré, ce qui déclenchait des rires encore plus irrépressibles et provocateurs... On a passé une bonne partie du trajet avec Bobby Lapointe dont on connaissait les chansons par cœur et qu'on agrémentait de contrepèteries et calembours bien plus vaseux que les siens, avec les chanteurs engagés qu'on allait écouter dans les cabarets ou les yé-yé de Salut les Copains.

C'est le temps des copains, le temps de l'amour et de l'aventu-re...

Vous devez bien l'avoir entendu quelque part...

Après Arles, on n'a plus rien dit...

On avait eu toutes les trois le permis offert pour nos 21 ans ce qui était drôlement sympa de la part des parents ! Le mien, offert par Yougo, Russ, Odette, Gaston et ??? Gabriel, bien sûr !

On se relayait. C'était notre premier grand voyage, Paris-les Saintes Maries. Tous les 98 kilomètres, celle qui était à l'arrière passait devant en enjambant le dossier du siège. On guettait l'aiguille et hop, dès que le 99 s'affichait, on n'attendait pas que la centaine suivante arrive : on avalait

religieusement un peu d'élixir de chartreuse sur une moitié de sucre... « pour prévenir le mal de cœur »... La petite bouteille dans sa boîte en bois restait en permanence à portée de main, dans le vide-poche.

- Vous l'entendez, docteur !!! Vous auriez pu... Et nous alors...

- On était prudentes !!! On est arrivées au lever du soleil, et c'était ma-gique ! On a dormi sur la plage déserte et on n'y croyait pas d'être là...

La nuit suivante, on a dormi entassées dans la voiture parce qu'il s'est mis à pleuvoir et l'après-midi on s'est payé une balade à cheval entre deux averses.

Je n'étais pas très rassurée, dès le départ... Ces chevaux ne tenaient pas du tout compte de ce qu'on voulait leur dire avec les rênes : Ils ont commencé par une petite marche, puis d'un coup, hop ! ils sont passés au trot - je me suis demandé ce que j'avais fait comme fausse manœuvre, et on avait dû faire la même, le chef et nous trois, parce qu'ils sont partis comme un seul homme, enfin comme un seul cheval - et arrivé à un endroit que je ne saurais décrire tellement il ne me paraissait pas différent du reste de la plage - parce que après coup, je me suis dit qu'il devait y avoir une marque quelque part, visible des seuls ongulés - ils sont partis au galop, tous les quatre et je me suis cramponnée à la crinière du mien en hurlant, et je n'étais pas la seule !!! Et d'un coup, ils sont repassés à la marche et c'était tellement brutal que c'est un miracle si je suis encore là pour vous le raconter...

Je ne dirais même pas qu'ils n'en faisaient qu'à leur tête, ou alors, il n'y avait qu'une tête et les autres étaient programmés à suivre ?

J'avais une autre idée du cheval.

Comme il s'est mis à pleuvoir à nouveau, et sans doute pour se faire un peu pardonner, le propriétaire de la manade nous a proposé de dormir dans l'écurie en précisant qu'on serait

à distance, tout au sommet de la pile de bottes de paille. Dormir, tu parles ! Les canassons n'arrêtaient pas de racler du sabot, de brasser dans tous les sens et d'avoir des conversations à coup de fffrrrr et autres ricanements tout en déchargeant moult pissat et crottin...

J'aime mieux les vaches. C'est plus débonnaire et surtout, il ne viendrait à personne l'idée d'organiser des balades à vache...

Quand je pense que ce malotru de simili-manadier nous avait expliqué, sérieux, comment tirer sur les rênes pour tourner à droite, tourner à gauche, demander le trot, le galop ! Mon œil !!!

On passait la journée à découvrir des lieux sauvages avec émerveillement. A pied.

On s'est même baigné. L'eau était glaciale, brrr... On avait eu du mal à entrer mais après, c'est pour sortir qu'on a eu du mal parce qu'il faisait frisquet dehors.

Du coup, pour se réchauffer, le soir on est allé au restau. Une pizzeria très sympa. Il y avait du monde et très vite les conversations des autres tables se sont arrêtées et ils tendaient tous l'oreille sans trop de discrétion. Alors, on racontait des trucs de plus en plus invraisemblables sur les « événements ». Le Morgon y était peut-être pour quelque chose... « Morgon bon pour imagination » avait dit Jeanne au patron en montrant son verre vide avec une petite grimace de regret. Il n'était pas dupe, mais comme ça scotchait les autres clients, il est passé en cuisine et il est revenu avec un fond de bouteille, puis un autre, puis un autre encore... Quelle rigolade !

Il s'est remis à pleuvoir au moment où on sortait, alors il nous a proposé d'aller voir le curé de sa part.

C'était juste en face, ça tombait drôlement bien !

Dormir ratatinées dans la voiture ne nous disait pas plus que la nuit avec des chevaux en folie... et c'est comme ça qu'on s'est retrouvées dans la réserve de cierges à l'arrière de l'église. Des piles et des piles de cartons de cierges longs et fins et, tenez-vous bien, des rats qui les boulotaient par les deux bouts. On dormait quasiment debout et c'est pour ça qu'on n'a pas compris tout de suite d'où venait le bruit jusqu'à ce qu'on en voit un, ENORME, nous regarder en silence, avec grande attention : il était en train de sonder notre âââmmme – la trouille, j'vous dis pas – puis comprenant sans doute qu'on n'était pas des concurrents, il s'est détourné et a repris tranquillement son grignotage.

Bon, les filles, qu'on s'est dit, les rats ont la réputation d'être intelligents, on va leur dire que :

- De un, nous ne sommes pas dégoûtées, du tout-du tout-du tout, nous n'avons pas peur de vous (brrr), et que même, nous vous admirons, nous vous respectons bien que nous ne soyons pas du même monde, encore que, la terre n'est-elle pas à tous les êtres humains, heu, pardon, les êtres vivants ?... et que :

- De deux, nous ne sommes pas fan de cierges, surtout de cette marque là... et que :

- De trois, vous êtes de bien meilleure éducation que certains canassons de notre connaissance, sans classe, bruyants et puants et nous préférons très sincèrement votre compagnie. Bref, on a continué à déblatérer pour se donner du courage et on est arrivées au bout de notre courte nuit en faisant des tours de guet, un bouquet de cierges dans chaque main en cas d'attaque concertée...

Dans cette réserve mal ventilée, l'odeur concentrée du mélange de paraffine et de cire qui chatouillait nos narines après avoir transhumé par la poussière divine, nous faisait régulièrement éternuer et les deux qui dormaient

vaguement se réveillaient en sursaut. On changeait alors de « guet » jusqu'à ce que le sommeil finisse par ne plus tenter personne.

On avait commencé à parler de « Poussière Divine », Jeanne et moi dès le premier éternuement et Mariette qui connaissait son latin sur le bout du signe de croix, avait rigolé :

- Vous ne croyez pas si bien dire, mes deux impies-en-pis : Transhumer, transumar, de trans « au-delà » et de humus « terre ».

Et toc ! Ça nous avait cloué le bec un bon moment. Que répondre à ça ???

La pluie avait cessé et à quatre heures à peine, l'aube indécise a vu arriver, dans sa vague lueur, sur cette plage déserte, ce qui restait de trois nanas titubantes de fatigue, de fatigue, mais pas que : on sait bien que les mélanges, c'est pas bon, mais bon ou pas, on n'avait pas eu le choix là où on aurait certes préféré continuer au Morgon. A cette époque, on ne jurait que par le Morgon, potion qui nous liait par les liens indéfectibles du glou-glou.

Donc, l'aube, et c'est elle qui nous l'a dit, ou alors on a cru qu'elle nous l'avait dit, ou alors on le lui a fait dire, on ne savait plus très bien et on commençait à se chamailler à ce sujet mais mollement-mollement..

L'aube, donc, a vu chaque vague saluer ces trois nanas pas très fraîches :

J'avance, je courbe la crête, je recule et je recommence..

On s'est à nouveau chamaillées mollement-mollement sur le *recommence* en se demandant si ce n'était pas plutôt *disparais*..

A notre avis unanime, elles manquaient un peu de discipline, ces vagues.

Nous nous sommes alors redressées en chœur, les trois avachies, pariant sur l'instant où elles montreraient TOUTES qu'elles nous avaient reconnues, par une révérence unique où elles ne feraient plus qu'UNE.

Mais nous avions visiblement à faire à de petites vaguelettes ignares et mal éduquées qui ont continué à brouillonner sans cesser de papoter et en se chamaillant bruyamment alors que nos oreilles ne rêvaient que de silence, de grand silence.

C'était pas le moment de nous parler de la poésie de la mer, c'était plus le moment de nous parler de quoi que ce soit parce qu'on avait déjà accepté l'offre du marchand de sable. Là, je vous l'ai fait Cinoche dans une version poético-alcoolodévalo : c'était notre grand jeu de l'époque, et j'ai essayé de vous le narrer le plus près possible de la version originale ce qui nous amusait beaucoup à l'époque ; mais j'avoue que, tiré de son contexte... Et encore, j'ai fait court parce que j'ai quand même pitié de vous,

Nous sommes restées encore quelques jours en mangeant, à midi, des sandwiches de luxe: une tranche de pain très fine agrémentée d'une bonne dose de suggestion entre deux tranches plus épaisses, le tout présenté avec un soupçon d'emphase : « ce saumon est du meilleur fumage, ce foie gras, je ne vous dis pas, ce caviar régalaient déjà les tzars »...

Nous avons vite cessé de finasser sur le « Château Lapompe » dont les saveurs de javel et de vase cherchaient tellement à rivaliser dans l'excès qu'ils ne permettaient pas, même à nos nez experts, de laisser deviner autre bouquet plus subtil.

Plus sérieusement, on réservait notre fric pour l'essence du retour - la vieille 4L était gourmande elle aussi - et le soir, pour la pizzeria où on était les bienvenues. Le patron a vite compris qu'on comptait nos sous alors, trop heureux de

rigoler avec nous, il offrait la bouteille de vin et on était satisfaites de son choix ; un peu moins des restes qui suivaient mais bon, on s'efforçait de les finir... pour ne pas risquer de le vexer.

A la fin du service on faisait la vaisselle, tous ensemble, en chantant ; on finissait les desserts - qui n'auraient de toutes façons pas passé la nuit - en les arrosant d'une espèce de gniole d'origine inconnue qui ne valait pas même celle du voisin maraîcher des Dumas, ce qui n'est pas peu dire ; et on a passé les dernières nuits sur le parquet du restaurant moins moelleux que le sable mais bien moins humide.

Il avait surtout l'incomparable avantage d'être sur place.

On avait courageusement ignoré la pizzeria le dernier soir parce que la route nous attendait le lendemain et on la connaissait cette route longue comme un jour sans vin, heu, sans pain...

Les jours suivant notre retour, on avait évité certains mots tels que Morgon, bouteille, alcool et même verre.

Gabriel qui boit très rarement est déjà ailleurs depuis belle lurette, heureusement pour lui... Elle change de ton, de rythme qui saccade de plus en plus quand elle continue à voix basse :

- J'ai beaucoup ri, vous savez, Ed. J'ai beaucoup ri avec mes copains-copines, surtout avec Jeanne et c'était du déconnage tout-azimut.

J'ai beaucoup ri avec ces adultes qui se donnaient un peu pour mission de me rendre heureuse et être heureux, ça passe aussi par le rire, c'est bien connu...

J'ai beaucoup pleuré aussi, avec eux, et pleurer ne me rendait pas forcément triste.

Seule, j'ai aussi beaucoup ri, pleuré, coléré, tout fort ou en silence dans ma tête, sans toujours comprendre pourquoi.

Au mieux, en tête à tête avec moi-même : je sais très bien faire ça, incognito, et c'est pas de tout repos.

Au pire, en tête à tête avec la trom qui prenait toute la place et me faisait suffoquer.

La trom, oui, qui me mettait la vie à l'envers. C'est pour ça que je la dis à l'envers, elle aussi...

Et je continue ; et j'espère continuer comme ça, parce que ça me sauve quand Le Désespoir me tombe dessus. C'est ma façon à moi de le coincer, là, entre rire, larme et colère ; il se débat, désappointé de n'être pas vedette adulée, désemparé de n'être pas pris au sérieux ; et je le regarde s'épuiser, et je le regarde se tirer, vexé...

C'est une bonne recette avec laquelle j'ai dû naître parce que je ne me souviens pas avoir eu à la mettre au point.

Ça prend parfois du temps, beaucoup de temps...

Jusqu'à présent, je m'en suis plutôt bien sortie...

Elle arrête soudain de parler.

Ils sont là, perdus dans leurs pensées. Le chien assoupi aux pieds du docteur pousse de petits jappements aigus, tourne des yeux, agite les pattes et les oreilles, se réveille, regarde autour de lui, se lève et va continuer ses rêves aux pieds de Gabriel toujours profondément endormi.

Elle ouvre la dernière bouteille et elle est seule à vouloir boire encore.

Ed est fatigué mais il essaie de ne pas le montrer. Il doit tendre l'oreille quand elle dit dans un souffle : « Dalfort, il s'appelait Dalfort. »

Après un long silence, elle continue plus fort :

- C'était certainement un surnom. On se donnait tous des surnoms, ça mettait un peu plus de piquant pour nos virées pas toujours avouables...

Je l'avais rencontré chez Simonet, un mec pour qui j'avais eu un petit faible et qui m'appelait « Ma Russe » parce qu'il m'avait entendu parler russe. Il habitait un grand appart sous les toits dans le seizième et avait laissé tomber les études « un truc de bourgeois pour te tenir en laisse, contrairement à ce qu'on croit » disait-il avec conviction.

Il était expert en EPODETG, « Emprunt Provisoire Ou Définitif En Tout Genre ». Il n'achetait jamais rien et ramenait quotidiennement la nourriture, la boisson et autres multiples provisions. Ça venait souvent de chez Fauchon où, comble d'ironie, ses parents avaient un compte. Ça, je l'ai appris le soir où... Mais je continue d'abord avec Simonet...

Je vous raconte ça parce que je vois que Gabriel dort bien... Les commerçants ne se méfiaient pas de ce beau gosse toujours sapé classe « ma tenue de combat », disait-il, alors qu'on cultivait le côté crade et débraillé qui nous rendaient tout de suite suspects. J'avais fait plusieurs fois des courses avec lui et je n'avais jamais rien vu.

Il se baladait avec un grand paquet cadeau emballé avec ruban et gros nœud, de taille adaptée aux courses du jour. En fait, une des petites faces du paquet était amovible. Il glissait promptement ce qu'il prenait et sifflotait pour couvrir le clap du ressort soigneusement fixé qui refermait immédiatement la face recouverte de papier cadeau comme le reste du carton... Il saluait très poliment les patrons et les vendeuses qu'il appelait par leur prénom et qui lui disaient, complices : « Encore une nouvelle amie », quand il arrivait avec un nouveau paquet cadeau dont il avait soigneusement choisi et emprunté papier et ruban assorti.

Bien sûr, ça demandait un peu d'organisation. Pour ne pas attirer l'attention, il ne pouvait pas fréquenter tous les jours le même établissement avec sa trousse de travail... Il avait

une carte détaillée de Paris et un classeur avec des numéros, des dates, le nom des victuailles ou objets rapportés, des signes + et -, et d'autres encore, connus de lui seul, selon ses critères de qualité, l'accueil, la proximité, les systèmes de sécurité... et il allait parfois loin. Il rayonnait puis revenait au point de départ où on le recevait chaleureusement. Il honorait même des commandes, revendues moitié prix : des vêtements, des bijoux, des objets de luxe... Et même un manteau de vison pour une vieille friquée de sa connaissance... Il m'a avoué que ce jour-là il a presque eu peur de rater son coup parce que, bien sûr, il ne l'a pas mis dans un paquet cadeau, l'encombrant manteau !!!

Il se payait le luxe de rapporter ce qui ne convenait pas. Il m'avait offert une magnifique paire d'escarpins, trop petits, et il est retourné les échanger discrètement contre de plus grands...

Mine de rien, c'était une vraie activité, un vrai travail en somme qui demandait créativité, compétence et endurance, et on ne peut pas dire que c'était un fainéant.

Hors la loi peut-être, mais certainement pas fainéant...

Un soir, « Fauchons Fauchon », juste avant la fermeture alors que j'étais seule, j'ai piqué une bouteille et... je me suis immédiatement fait alpaguer : un surveillant m'avait vue ; j'ai accéléré pour sortir, et pan, dans la porte : elle s'ouvrait à l'intérieur, et je l'avais oublié dans la panique !... Les flics sont arrivés rapidos ; quatre flics pour moi toute seule, et je n'étais pas fière... Mon sac et mes papiers d'identité étaient chez Simonet... J'ai hésité et comme ils menaçaient de m'embarquer au commissariat - j'ai pensé à Yougo Russ, Odette, Gaston, que je n'avais pas vus depuis longtemps, j'ai donné l'adresse du 16^{ième}.

Quand on s'est pointé devant la majestueuse double porte, un flic a fait remarquer aux autres qu'il y avait des avocats,

des banquiers, des noms à particules sur les grandes plaques en cuivre que je ne m'étais jamais donné la peine de lire, et ils m'ont regardée bizarrement. Il faut dire que j'avais une jupe à fleurs particulièrement raz-la-touffe.

- Tu es sûre que tu habites ici ?

On a pris le spacieux ascenseur et devant la porte de l'appart, je n'en menais pas large. Simonet a tout de suite compris. Il avait encore sa « tenue de travail » : ce soir-là, Léger costume pied de poule, nœud papillon, chaussures du plus beau cuir régulièrement ciré, ce qui les avaient impressionnés.

- Bonsoir messieurs, que puis-je pour vous ?

Puis il a fait semblant de me seulement voir :

- Ma chérie, que vous est-il arrivé, êtes-vous blessée ? Merci messieurs...

- Vous connaissez cette demoiselle, nous voudrions voir ses papiers.

- Certes, Mademoiselle est ma promise, ma fiancée si vous préférez...

Je ne disais toujours rien. Il est revenu avec mon sac et pendant que je cherchais ma carte d'identité, je l'ai entendu dire, très à l'aise :

- Vous devez sans doute être étonnés de la voir dans cet accoutrement, mais il y a deux jours, elle a été agressée par des gauchistes qui l'ont malmenée et insultée ; je conçois qu'elle ne souhaite pas vous narrer ce qu'ils ont dit, la bienséance le lui interdit. Suite à cela, hier, elle est allée acheter, je ne sais où, ces nippes vulgaires en pensant être ainsi plus en sécurité dans la rue. Du reste je vous admire messieurs de devoir accomplir votre mission avec, face à vous, de tels citoyens.

Mais, ma chérie, pourquoi ces messieurs vous ont-ils escortée ?

- J'ai soudain pensé que vous m'aviez chargée d'aller m'enquérir d'une bouteille de Bourbon puisque nous allons chez votre oncle le colonel Rodolphe ce soir, mais j'avais omis de prendre mon sac et surtout, je suis un peu gênée... comment dire... j'avais une envie pressante et bien évidemment nous serions retournés demain pour régulariser et présenter mes excuses. Personne ne m'avait reconnue dans ce ridicule accoutrement dans lequel je me sens si peu à l'aise. Je suis sortie pour arriver le plus rapidement possible ici et...

- Mademoiselle, vous pouvez aller aux toilettes, voyons...

- Merci infiniment monsieur, j'étais tellement gênée que mon désir de miction a quasiment disparu.

Pendant que je me dirigeais vers les toilettes, Simonet leur disait d'un ton ferme, la main sur le cœur, l'œil néanmoins pétillant : Soyez certains que nous nous présenterons dès potron-minet. Père a un compte chez Fauchon et par ailleurs il est au conseil d'administration...

Quand je suis revenue, ces messieurs partaient et s'excusaient du dérangement...

A notre entrée, j'avais vu que Simonet était en train de fixer des ressorts sur les boîtes en carton mais les yeux des flics étaient plus attirés par les beaux meubles et objets, pour la plupart « empruntés ».

- Ma Chérie, le B A-BA du Métier, et je pense que ce n'est pas votre tasse de thé, c'est quand même de regarder dès l'entrée et surtout de mémoriser dans quel sens s'ouvre une porte en cas de sortie urgente... Je ne Vous prendrais certainement pas comme coéquipière mais si Vous n'avez pas les réflexes requis pour ce genre de prestation, Vous avez heureusement du répondant...

Il travaillait en free-lance et ne souhaitait pas que je me manifeste quand nous sortions ensemble pour ses activités professionnelles. Et il disait ça très sérieusement.

Ça circulait beaucoup dans cet appart : des garçons et des filles se pointaient, repartaient sans prévenir. Une chance, ce soir-là aucun chevelu ne traînait..

Elle regarde Ed qui lui sourit ironiquement et lui ressert à boire.

- Lui, il a débarqué un soir avec son Olivetti et s'est immédiatement installé pour taper un tract. Il avait entendu parler de Simonet et ils ont tout de suite sympathisé. Il m'a saluée avec un petit sourire ce qui m'a immédiatement énervée. Du coup, je l'ai snobé les jours suivants et quand il a dit qu'il cherchait des filles pour les occuper - C'était un adepte de la parité homme-femme, bien sûr - j'ai dit que j'allais peut-être y réfléchir alors que j'ai foncé illico chez Jeanne pour la convaincre de venir.

Jeanne habitait au-dessus de TOUT POUR LA COUTURE avec ses grands-parents. Guiseppe travaillait chez Renzo.

Pendant ses heures de loisir, il avait fabriqué une grande table sur laquelle Irma, la grand-mère, armée du long et fin rouleau qui lui venait de sa mère et certainement déjà de la mère de sa mère, transformait le pâton qu'elle avait préparé en pâte d'une finesse telle qu'on pouvait presque voir à travers. Quand la table était entièrement recouverte, elle se positionnait devant une des largeurs, un peu en retrait ; elle écartait les bras, glissait délicatement les mains retournées sous la pâte en la pinçant entre pouces et index, marquait un temps d'arrêt où elle s'en remettait à Dieu le rendant responsable par avance si ça tournait mal, respirait un grand coup puis la secouait comme une vulgaire nappe avec une

négligence toute apparente en fredonnant des chants de son Italie natale... sans faire de trou...

Bon, d'accord, il y en avait parfois des trous, mais on détournait vivement les yeux, soudain très absorbées par quelque chose qui ne pouvait attendre. On savait qu'on pouvait à nouveau suivre l'opération quand la série des « fa cagare » s'arrêtait net et qu'elle sortait son couteau très effilé qui semblait débiter seul des tagliatelles de différentes largeurs.

La première fois où je l'avais vu, ce couteau, elle m'avait dit : Regarde, c'est lui qui les coupe tout seul, moi je le tiens seulement pour l'empêcher de faire des bêtises : il serait capable de nous taillader les rideaux et d'en faire des bandeaux et même de te couper les oreilles en rondelles... J'avais mis les mains sur mes oreilles et j'avais hurlé si fort qu'elle avait lâché le couteau en s'excusant de m'avoir fait si peur. J'étais petite alors...

- Mamma mia, sono stata bruta !!! Je suis une brute comme on n'en fait plus ! Regarde, c'est une menterie ! Je suis bête, hein ? Je croyais te faire rire !... Tiens prend-le. Regarde, tu appuies, il coupe. Tu lâches, il tombe et il bouge plus. C'est seulement un objet, un objet inanimé et il n'a pas d'âme !!! Ah, ah, ah...

J'étais petite, mais par la suite j'avais toujours une petite appréhension et je le surveillais du coin de l'œil, ce satané couteau, parce que c'est vrai qu'on aurait dit le voir agiter de son plein gré la main d'Irma...

Quand quelque chose la contrariait, elle disait simplement : «fa cagare» d'un ton si définitif que personne ne se risquait à intervenir. Quand j'arrivais, elle me faisait un grand sourire et lâchait invariablement un sonore « fa cagare de t'avoir fait si peur » sensé me rassurer.

C'est elle qui avait cuisiné différentes préparations de pâtes pour le mariage de Paulette et Spacca, et les convives en redemandaient !!!

La mère de Spacca n'avait pu assister à ce mariage, heureusement, si l'on peut dire: la famille de Jo, Bouffe-Curé depuis des générations ne pouvait pas une seconde envisager de faire bénir cette union. Notre Napolitain était pieux, plus par tradition que par conviction et il accepta volontiers une union civile, mais il était désolé pour sa mère.

Paulette quant à elle, avait eu des velléités de religion. Plus exactement, elle avait remarqué que les marraines offraient souvent une montre pour la première communion. Elle avait justement très envie d'une belle montre dorée avec de fines aiguilles noires comme celle de la grande sœur de sa copine Michelle et elle avait donc beaucoup insisté pour s'inscrire au caté. Ses parents étaient divorcés et cette petite les encomrait. Alors, elle habitait avec Joséphine, fiancée à Jo. Jo, le bistrot, qui avait tiqué pour le caté mais qui ne voulait pas déplaire à la petite sœur de sa fiancée... Vous suivez ?

Gabriel, lui, ne suit plus du tout. Il continue tranquillement à cuver le peu qu'il a bu.

Ed sourit ; il paraît moins fatigué et il l'encourage à continuer.

- Donc, la petite allait au caté. Le curé était content de récupérer une ouaille issue de famille de mécréants de longue lignée. Enfin, il n'a pas été content longtemps... La petite acceptait avec gourmandise tout ce qui était surnaturel et farfelu et elle n'hésitait pas à faire intervenir Cendrillon, la citrouille, l'ogre qui mange les enfants et qui aurait mangé le petit Jésus tout cru s'il l'avait connu, Peter Pan et autres stars du Merveilleux, avec la multiplication des pains, Jésus marchant sur l'eau pour titiller les sirènes, sa

résurrection, Jésus montant au ciel pour y croiser la fée Clochette... ce qui ne plaisait pas du tout, mais alors pas du tout au curé à qui elle prenait la vedette, d'autant plus qu'elle mettait son grain de sel là où les autres enfants se contentaient d'avalier avidement tout ce qu'il leur assenait.

Un jeudi après-midi, il leur dit : « Dieu voit tout ».

La petite Paulette a voulu vérifier si c'était vrai que Dieu voit tout.

Elle voulait toujours vérifier ce que disaient les adultes parce qu'elle avait souvent l'impression qu'eux-mêmes ne savaient plus trop où ils en étaient et qu'ils avaient parfois besoin qu'on les aide à s'y retrouver. Alors, elle avait fait fonctionner ses méninges et elle avait enchaîné les choses à ne pas faire.

Elle n'était pas sotte et elle avait pressenti que c'était ce registre qu'il fallait exploiter.

Le jeudi suivant, elle a tout de suite interpellé le curé : c'est pas vrai, Dieu voit pas tout, il a rien vu !!! Et de raconter, en comptant sur ses doigts, toutes les choses interdites qu'elle avait accumulées pendant la semaine en s'organisant pour qu'elles passent inaperçues de ceux qui habituellement les détectaient et... et... et... qui... donc... alors... étaient des serviteurs du seigneur ??? Jo, un serviteur de Dieu !!!

C'était à ne plus rien y comprendre. Elle était complètement déstabilisée.

Le curé a brusquement interrompu ce douloureux questionnement en lui balançant son trousseau de clés à la figure et en hurlant : « On ne provoque pas Dieu ! »

Elle est rentrée en sanglotant tout au long du chemin du retour. Elle n'a pas compris non plus pourquoi Joséphine et Jo ont ri aussi fort et aussi longtemps. Ils lui ont dit qu'elle comprendrait plus tard.

On lui disait si souvent : « tu comprendras plus tard... On t'expliquera plus tard », qu'elle comptait davantage sur son imagination qui ne lui faisait jamais défaut comme toutes ces explications qu'elle voyait rarement arriver et où, quand elles arrivaient, étaient généralement assez fumeuses.

En tout cas, le lendemain elle a trouvé dans son bol un beau paquet cadeau avec des étoiles argentées sur fond bleu et à l'intérieur du paquet, une très belle montre. Une très belle montre dorée avec de fines aiguilles noires.

Au moins elle, elle n'avait pas eu à attendre ses 12 ans...

Depuis ce jour, le curé était « Monsieur Le Curé » pour les uns et « Curé Trousseau D'Clés » pour les autres...

C'est Aldo qui avait eu l'idée de demander à Maurice - pour la mère de Spacca - de prendre toute la noce en photo sur le parvis de l'église, ce qui avait fait rigoler de bon cœur les athées et plutôt jaune les autres.

Le bistrot d'Aldo faisait face à l'antique petite église et le curé venait parfois boire un verre de Vichy, mais surtout, il venait utiliser les WC. Il n'y en avait pas dans son établissement, comme dans toute église de cette catégorie qui se respecte. Il se glissait habituellement derrière une tombe comme en grande méditation et se dépêchait d'uriner en écartant prudemment sa soutane, ni trop, de peur d'être surpris par une ouaille silencieuse ni trop peu, de peur d'un jet malveillant et mouillant ou malhabile et imbécile ?

Je suis méchante... C'est aussi que je trouve injuste de ne pas avoir de zizi comme les garçons, ce qui est bien pratique pour les histoires de pipi.

Pour le reste, je m'accommode très bien de mon sort.

On s'était entraînées, nous les filles, à pisser debout derrière les voitures de la ruelle. On oubliait de se munir de mouchoir et culottes de rechange - indispensables pour ce genre de

performance – ce qui ne nous avait pas empêché de récidiver maintes fois mais les crises de fou-rires avaient été un handicap supplémentaire... Bref...

Pour en revenir..., il changeait chaque fois de lieu afin d'éviter que l'odeur ne se concentre ou peut-être pour ne pas faire de jaloux en arrosant toujours les mêmes, mais il ne prenait pas le risque de s'accroupir avec tous ces immeubles plongeants, construits au cours du dernier siècle autour de l'antique petit cimetière. Ce qui explique le verre de Vichy. C'est néanmoins de ces immeubles que l'on pistait et commentait ses divins arrosages...

Aldo avait finalement aussi demandé à Maurice un agrandissement du cliché du mariage qu'il avait fixé à l'entrée du bistrot où il était impossible de ne pas le voir. « Curé Trousseau D'Clés » avait marqué un temps d'arrêt la première fois qu'il l'avait vu puis il s'est débrouillé pour avoir l'air très occupé les fois suivantes : il cherchait un introuvable mouchoir dans une poche, consultait un document qu'il avait pris soin de prendre avec lui, nettoyait ses lunettes...

Aldo, qui n'avait pas d'animosité particulière envers lui, aimait cependant bien raconter ses passages dans son bistrot. Il levait l'index de la main gauche et disait en détachant bien les syllabes : « Dans sa grande miséricorde et pour la paix de son âme, Dieu lui épargne chaque fois les commentaires malveillants des clients ».

Il ne citait que les tout nouveaux, de commentaires : l'imagination - même celle des poivrots patentés - a quand même ses limites...

Un cliché joliment encadré était donc parti pour Naples dans le camion d'Alberto et de ce fait, la mère de Spacca fut persuadée que son fils était « Bien Marié ».

Ce n'était finalement qu'un non-dit de plus dans une existence où les arrangements se font au gré des situations... Ed la regarde brièvement. Il est fatigué mais il a envie de l'entendre raconter encore.

- Et la petite Vivi, qu'est-ce qu'elle en pensait de...

- Bien sûr que c'était très tentant... Pendant les récréés ou dans nos coins de jeu, ça discutait ferme à ce sujet. Beaucoup de mes copains-copines allaient à la messe ; ils échangeaient de magnifiques images de la Vierge, mains jointes, yeux au ciel, dans un total abandon, sous un nuage d'angelots ravissants flottant dans un ciel toujours bleu et ça paraissait tellement mystérieux que je les ai tannés, eux, et que j'ai même accepté de ne pas aller chez les Dumas ! Je les ai vu partir seuls ce dimanche matin et j'étais très fière de ma décision. J'avais choisi ma plus belle robe, coupée et cousue par Marie qui ne comprenait pas que Dieu l'oublie alors qu'elle attirait quotidiennement, pieusement, respectueusement sa divine attention sur son ventre infécond ; une à rayures vertes et rouges je me souviens ; et j'avais laissé mes cheveux libres sur les épaules comme Marie-Madeleine dont j'avais vu une reproduction dans un livre qu'un client historien des religions avait commandé.

Yougo-Russ et lui avaient des discussions interminables.

« Créé par l'homme pour asservir d'autres hommes, puissance, pouvoir, manipulation, intimidation... ».

Je faisais des efforts pour essayer de les comprendre du fond de mon cric-crac... C'était pas ce que disaient les récréés !!!

Finalement, je m'étais dit que le mieux était d'aller voir par moi-même, puisqu'il y en avait une, de religion, juste à côté...

Odette s'était dévouée : depuis son mariage, elle n'était pas revenue pour une simple messe du dimanche. Les gâteaux ne pouvaient pas attendre et ça l'arrangeait bien parce que : « dans le genre barbant, on n'a pas encore fait mieux ».

Elle continuait néanmoins à accompagner fidèlement ses chers clients disparus avec les autres commerçants de la rue. Ce fameux dimanche, Rose avait proposé de tenir la boulangerie qui attirait du monde avec les réputés Paris-Brest (et par la suite les Paris-Rimouski qui avaient un franc ou plutôt québécois succès).

Odette, pour me faire honneur, avait sa tenue des grands jours et un petit chapeau croquignolet sur une mise en plis récente.

La cérémonie de la mise en plis. Il faut que je vous raconte la cérémonie de la mise en plis parce que là, il y avait quelque chose de presque mystique - tellement l'ambiance était à nulle autre pareille - et je n'aurais voulu, pour rien au monde rater ces rendez-vous mensuels chez Lucien qui professait à domicile dans son petit appartement de la rue de l'école où l'odeur délicieuse nous prenait dès les premières marches.

Après les bises d'accueil je m'installais sur le petit canapé rouge, les narines en extase, un magazine féminin que je feuilletais mollement en mains et je me laissais bercer par le susurrement de la voix d'Odette qui s'abandonnait aux mains expertes de celui que tout le monde s'accordait à trouver « a-do-rable ». Pendant qu'il lui mettait les bigoudis, je balayais le plus silencieusement possible les cheveux coupés que je poussais derrière la porte et qui s'ajoutaient aux précédents. Je ne sais plus qui venait les récupérer une fois par semaine pour je ne sais quel recyclage... Puis je retournais lentement sur mon canapé.

Je ne cherchais pas vraiment à écouter ce qu'elle disait, elle qui partout ailleurs parlait vite et fort. Je me laissais bercer par la mélodie de sa voix et c'était bien...

Et quand, soudain muette pour laisser le doux ronronnement du volumineux sèche-cheveux prendre le relai, elle fermait les yeux, je m'abandonnais à mon tour aux

mains de Lucien et ce temps de doux massage qui exacerbait l'odeur très féminine du shampoing - mon seul soin ici vu mes frisettes et crans naturels et surtout depuis un certain épisode que je me dois de raconter puisque vous n'en entendez jamais assez- ce temps de doux massage me semblait à la fois être trop court et frôler l'éternité...

Maintenant encore, chaque fois que je passe devant la devanture d'un salon de coiffure, je me retrouve d'emblée chez Lucien... Ma madeleine à moi...

Pauvre Lucien...

« Pendant Mina », je m'étais pointée un jeudi matin et je lui avais décrété, du haut de mes trois pommes, qu'elle avait dit qu'il fallait les couper très court parce qu'elle en avait marre de me courir après avec la brosse pour les démêler, ces satanés cheveux ! Lucien n'en croyait pas ses oreilles : elle en était tellement fière ! J'avais été si convaincante qu'il avait fini par taillader court, encore plus court. « Elle a dit Mina : TRÈS court ! ».

C'était d'ailleurs vrai qu'elle disait souvent : Ah, s'ils étaient plus courts, y'aurait pas tant de nœuds et on serait pas obligé de se battre avec !!!...

En partant, j'avais dit : Mina, elle payera la prochaine fois.

Pauvre Lucien ; il avait eu du mal à s'en remettre avant d'en rire avec les autres...

Je vous laisse imaginer la tête de tous ceux - et surtout celles - qui m'avaient vue passer sortant de chez lui, fière et satisfaite de mon coup et qui trouvaient que c'était pourtant dommage : « De si beaux cheveux qu'il aurait fallu payer des mille et des cent pour en avoir des pareils ! ». Moi, je ne l'aimais pas cette couleur parce que j'étais la seule rouquine de l'école et je voulais être comme les autres.

Je me sentais déjà assez différente avec ma mère... disparue, et plus tard, mes deux familles, l'officielle et la réelle et

néanmoins clandestine. J'avais vite pigé que cette situation, qui me convenait très bien, était en quelque sorte un secret entre nous et qu'elle ne serait peut-être pas acceptée par tous, surtout avec mes deux papas géniaux, géniaux mais homos.

En réalité, je ne m'étais doutée de rien, à l'époque, niaiseuse que j'étais, discrets qu'ils étaient... et surtout parce que j'en étais encore au schéma papa-maman. Que je ne connaissais pas... Risible, non ?

Je crois qu'il n'aurait pas fallu que ça se sache ; je ne sais pas ce qui se serait passé ? J'admire ceux du FHAR et je leur souhaite bon courage, parce qu'il en faudra des générations pour que les mentalités changent !!!

Je crois que je le vivais comme une sorte de racisme quand on m'appelait « la rouquine »... Et je ne vous dis pas la rage quand on me demandait si j'avais bronzé à travers une passoire !

On ne les voit quasiment plus, mes taches de rousseur. Maintenant, ça m'est égal, mais à l'époque, ce ne pouvait certainement pas être un sujet de plaisanterie, vous pensez bien !...

Ils avaient repoussé plus soyeux, ces cheveux, et de ce fait moins hostiles au peigne et à la brosse qu'au temps où ils étaient si broussilleux.

Finalement, Mina avait reconnu que ça n'avait pas été une mauvaise idée, vu que ça nous évitait une corvée à toutes les deux.

Qu'est-ce que vous en pensez, vous, pas de mes cheveux mais de mes deux papas ?

- J'aurais, j'aurais voulu les connaître, bien sûr, puisqu'ils... t'aimaient tant, puisque tu étais heureuse avec eux... Bien sûr que j'aurais aimé les connaître...

En médecine, j'avais un excellent ami, Pierre, très pince sans rire, qui avait un sens de l'humour, de la dérision, de la répartie qui nous bluffait tous sans exception. Un soir, il s'est fait agresser par une bande de... de lâches. Ils frappaient en hurlant des injures homophobes.

Il est mort dans la nuit ; et nous étions peu nombreux à assister à ses funérailles, parce qu'il y allait de la réputation de nos respectueux carabins à reconnaître qu'ils étaient proches d'un « déviant », puisque les journaux l'avaient présenté comme tel.

Ils ne se souvenaient plus l'avoir apprécié pour sa gentillesse, ils ne se souvenaient plus avoir ri de bon cœur avec lui du temps où il disait, goguenard, l'œil pétillant : « Déviant devant la vie mais pas devant le vit »... Mais revenons à ton dimanche.

- Mon dimanche ! J'étais toute excitée et j'ai interpellé Bernard, mon amoureux de l'époque, dès le porche passé et comme il ne m'avait pas entendu - et il était bien le seul à voir tous les regards réprobateurs tournés dans ma direction - je me suis dirigée vers lui et Odette m'a alpaguée et tirée fermement du côté des femmes. Ça alors, il y avait un côté homme à gauche et un côté femme à droite et je me demandais bien pourquoi on nous séparait comme ça ?

Et soudain, avec un temps de retard, l'odeur de renfermé et d'humidité m'a sauté au nez et ne m'a plus lâchée.

Ça chuchotait, ça regardait par en-dessous et surtout, ça me paraissait interminable.

C'était en latin ; je ne comprenais rien et encore moins pourquoi il fallait se lever, s'asseoir, s'agenouiller, se lever à nouveau... Je suivais le mouvement, j'essayais de me fondre dans la masse, comment dire ? pour me faire accepter, mais néanmoins mal à l'aise parce je pense que je devais avoir cette vague conscience que je n'étais plus vraiment moi ; et

surtout, je ne voyais pas dans cette gymnastique où était le mystère de Dieu. Je reconnais quand même que le latin finissait par faire une jolie musique inconnue, et ne pas comprendre permettait à mon imagination de divaguer et d'oublier l'ennui, l'inconfort et surtout le fait que j'étais coincée dans cette foule d'où je n'osais pas m'échapper. Heureusement qu'Odette avait pris soin de me choisir une chaise en bordure pour que je me sente moins étouffée ! Elle me regardait en douce et quand je me suis retrouvée dehors, soulagée de n'avoir plus à respirer le renfermé et l'humidité abondamment assaisonnés d'encens écœurant en cours de cérémonie, soulagée de retrouver le grand air pourtant passablement pollué de mon quartier, je n'ai pas cherché à discuter avec mes connaissances alors que depuis de longues semaines, je me proposais d'entrer dans cette communauté où chacun semblait heureux d'avoir trouvé sa place...

Sur le chemin du retour où j'avais du mal à digérer ma déception, Odette a essayé de me révéler quelques codes qu'elle pensait avoir su décrypter : à savoir que toute cette gymnastique, c'était pour éviter de s'endormir, ou d'avoir des crampes, ou pour se réchauffer quand il fait froid... Et le coin des filles et des garçons, parce que Dieu a d'abord créé l'homme et après, la femme, et qu'il faut pas mélanger les torchons et les serviettes...

Elle a fini par avouer : en fait, je sais pas ; je me suis jamais posé la question tu sais, mais en tout cas, c'est comme ça que j'ai dragué Gaston : je m'asseyais sur la même rangée que lui, côté filles et je passais mon temps à le zieuter. Il faisait semblant de pas me voir ; il rougissait, surtout parce que ses copains lui donnaient des coups de coude parce qu'ils avaient pas les yeux dans leur poches, eux ; et tiens, finalement, c'est peut-être fait exprès de nous séparer : on

se voit mieux en face, de l'autre côté, que si on est les uns derrière les autres : et cet espèce d'interdit, c'est bien plus excitant ! Et ça fait des mariages entre chrétiens plutôt qu'avec n'importe qui ; et plein de petits chrétiens pour repeupler la France ; et même ailleurs, parce qu'il y en a partout avec ceux qui vont chez « les sauvages » changer leur religion que la nôtre est meilleure, qu'ils disent...

Ce qui est quand même pas négligeable, c'est que quand tu crois, tu crois qu'après la vie sur terre, y'en a une autre là-haut, une bien mieux, « ben fun » comme dirait la Gisèle, et ma foi - ou plutôt ma pas foi - ça fait passer la pilule de la mort ; et des fois, je me dis que quand je la sentirai se pointer, la mort, je me convertirai illico presto... Et même, tu vois, y'a qu'à penser que tous ceux qui sont morts et qu'on aimait, et ben, ils ont eu le temps de se convertir en secret, au tout dernier moment et que maintenant ils se la coulent douce sur leur petit nuage et qu'ils auront plus jamais mal aux dents...

Je m'étais arrêtée pour essayer de les imaginer, les miens, et je ne savais pas s'il avaient chacun leur nuage et qu'ils faisaient la ronde pour mieux se voir ou s'ils avaient décidé de se regrouper sur le même et j'étais en train de me dire que moi, j'aimerais mieux avoir le mien à moi toute seule pour faire ce que je veux sans que quelqu'un me dise ce qu'il faut faire et surtout ne pas faire : planer en silence, foncer droit devant, cheveux au vent, frôler les autres pour leur faire peur ou... et surtout, je venais juste de me faire soigner une carie et j'avais une trouille bleue du dentiste qui s'appelait Neyrat et qui consacrait son jeudi aux marmots.

Il avait son cabinet au-dessus de la boucherie et l'odeur écœurante de la viande nous accompagnait tout au long de la montée, chemin de croix incontournable, précédant celui

du traumatisant mélange de produits d'hygiène, d'anesthésie, de chair maltraitée et de sang craché.

Il était ogre avec son ventre énorme qui nous écrasait sur le fauteuil quand il approchait pour fourguer ses énormes paluches dans nos minuscules bouches et surtout, surtout, j'aurais voulu mourir pour ne pas l'entendre chantonner « Au-prrrrès de ma blon-de qu'il fait-bon-fait-bon-fait-bon ». Il s'arrêtait net, pour que le bruit de la roulette ne soit pas parasité par ses fausses notes... Et c'était le signal de la peur tétanisante et de la douleur. Et j'aurais voulu mourir avant que la fraise ne touche mon émail délicat, j'aurais vraiment voulu mourir.

Et qu'est-ce que j'apprenais ? Que là-haut, on n'avait plus jamais mal aux dents !!!

Odette, sans doute inquiète - elle me connaissait bien et prétendait pouvoir lire dans mes pensées - Odette s'est dépêchée d'ajouter : Bon, mais c'est pas une raison pour vouloir mourir, hein ? Tu en as encore du temps, ici, avec nous, et finalement, on n'est pas si malheureux qu'en rentrant on va se manger un bon éclair au chocolat que tu aimes bien ça... Et les explications, tu pourrais les demander au curé, parce que moi, je dis un peu n'importe quoi et lui, il doit bien savoir ; ils savent toujours tout, eux... Tu sais, on m'a pas demandé mon avis d'aller à la messe. On y allait en famille, les amis aussi... Ça m'a jamais bien dit et maintenant que j'ai quand même gagné Gaston - et ça, merci la religion - j'ai plus du tout le temps avec la boutique... heureusement... Le curé ne s'appelait pas encore « Curé trousseau d'clé », c'est seulement l'année d'après qu'il avait été baptisé.

Je n'étais pas convaincue par les élucubrations d'Odette. Je supputais vaguement des explications de plus haut niveau, réservées à d'autres que nous et justement, c'est pour ça qu'on ne pouvait pas comprendre et elle avait raison, ça

devait être fait exprès... Mais quand même, la vie là-haut... Ça m'a turlupiné un bon moment et je me suis demandé plusieurs fois comment faire pour...

Et Ed, qu'est-ce qu'Ed pense de...

- Dieu ? my God !!!...

Ils se sourient, puis elle continue :

- Les interrogations sur le mystère de la vie qui évoluent au fur et à mesure des découvertes de la science en particulier et qui n'envoient plus direct en enfer pour cause de blasphème, d'hérésie ; les grandes questions existentielles et tout le tralala - je dis tralala pour faire court - : o.k. Mais la religion, les religions qui s'écharpent en toute bonne conscience ???

Y'en aurait une seule, une unique, je comprendrais peut-être ce besoin humain de se sentir humain avec les autres pour affronter la vie et surtout... la mort.

Je m'étais sentie très proche de Paulette, après son passage éclair au caté et toutes les deux, on ne comprenait pas pourquoi Dieu avait abandonné son fils, qu'il l'avait laissé tuer. Tuer !... Des pères qui abandonnent leurs enfants, on connaît, disait Paulette qui savait de quoi elle parlait, mais ils sont pas Dieu ! Ce qu'on ne comprenait surtout pas, c'est qu'il l'avait fait exprès et les autres trouvaient ça normal, tout comme ils trouvaient normal d'attacher des casseroles à la queue des chats ou d'arracher les ailes des mouches.

Je m'énerve, je m'énerve chaque fois devant ce qui m'apparaît vaste filouterie ; c'est pas la seule, o.k. Je vous tanne avec ça... Avoir son opinion sur tout... vaste fumisterie...

Bon, je reconnais que depuis le temps que ça existe et avec tous ces gens qui y adhèrent et qui ne sont pas tous niais, loin de là, ça doit bien quand même avoir du sens ? Et finalement, c'est peut-être ça, pour moi, le mystère de la

religion : essayer de les comprendre eux, comprendre leur entière adhésion : ce mystère là...

Notre copine Mariette est croyante et on a eu beau la charrier, Jeanne et moi et pas toujours de façon sympa, elle a toujours gardé la foi...

Sans parler de Mado... oui, Mado ! Encore une qui avait une foi bien personnelle...

Ces séances de messe étaient (aussi ?) pour elle... l'occasion de se faire une réclame gratuite et efficace pour les articles de sa boutique devant ce public captif qui avait tout loisir de les admirer sur elle, de dos, de face, de profil, en posture debout, assise, à genoux, ou en mouvement savamment étudié pour passer de l'un à l'autre... Et c'est vrai qu'elle changeait de tenue chaque dimanche et que, par la suite, beaucoup de clientes demandaient à les essayer, ces tenues. Quand on passait la voir, Russ et moi, elle sortait le porto et la limonade même quand on n'achetait rien et j'adorais aller dans sa boutique. Elle nous faisait rire en imitant Madame Truc ou Madame Machin : « Vous savez, mon mari a beaucoup aimé votre dernier petit ensemble, votre ravissant chemisier bleu, votre petit bibi... L'avez-vous à ma taille ? » Le mari avait surtout bien aimé Mado dans son incroyable prestation du dimanche matin.

Elle écoulait de la sorte des modèles qu'elle avait fini par croire invendables.

Ceci dit, cela l'empêchait-il d'être croyante... et de mêler l'utile et le mystique ?

Alors, après tout, chacun son truc : croyant, pas croyant, pfft ...

Plus tard, quand j'ai vu « la fiancée du Pirate », j'ai bien ri en pensant à Mado : Mado-la-catho et Marie jouée par Bernadette Lafont, deux rôles de délurées, de vraies délurées, chacune dans son genre, et ça redonne la pêche de

penser à elles... C'est un film de Nelly Kaplan. Il est sorti il y a près de deux ans à Paris, le temps qu'il faut pour arriver jusqu'à Grenoble. On ira le voir ensemble, je le reverrai avec vous... Enfin, j'espère que vous ne serez pas choqué ?

En tous cas, à cette époque, entre la volupté à odeur quelque peu envoutante de shampoing chez Lucien et celle aux émanations quelque peu rance d'encens, j'avais choisi ma béatitude.

Neyrat. La dernière fois où j'ai pris le chemin de croix menant chez lui, quand il a commencé : « Au-prrrrrès... », je lui ai fait remarquer que c'était LE signal... Il a suspendu son geste, étonné, embarrassé ; il n'en avait jamais pris conscience et j'étais la seule à l'avoir remarqué ou en tous cas à le lui dire. Et lui qui croyait bien faire en détournant notre attention avec cette chanson ! C'était un brave type, délicat, timide, fortement gêné par son embonpoint qui ne l'a jamais quitté : « je suis né avec » et cette confiance m'avait beaucoup touchée.

Plus sérieusement, si je reviens à... Dalfort... De foncer comme ça chez Jeanne pour la convaincre de faire les « occup », j'étais encore plus furax.

Dès qu'on était seuls, c'était chouette et très rapidement on s'engueulait... Et je ne sais même pas qui commençait et pourquoi... Je me souviens quand même d'une fois (seulement une fois ?) où, d'accord, c'était moi.

Le duplicateur pochoir « la Gest » utilisé habituellement était en panne, et il m'avait proposé de venir avec lui dans l'arrière-salle d'un bistrot déposer un tract qu'un pote devait imprimer sur une espèce d'antiquité que sa copine, instit, utilisait dans sa classe. Il avait fallu tout réécrire sur une liasse avec papier carbone intercalée. Ça sentait très fort l'alcool à brûler qu'il fallait faire couler délicatement sur une bande de feutre - ni trop, ni trop peu - au risque de faire

baver l'encre d'impression quand on avait la main trop lourde ou de ne rien déchiffrer quand on avait été trop pingre.

Dès notre arrivée, une fille s'est pendue à son cou en surveillant ma réaction. Je l'avais déjà vue avec lui. Ils distribuaient des tracts pendant une manif où j'étais allée avec mes copines et elle m'avait immédiatement regardée de travers.

C'était ma première et... dernière manif.

Elles, mes copines, elles en avaient déjà fait plusieurs et ça leur plaisait beaucoup ces ambiances de Grand Soir... Lui, il avait tout de suite compris que ce n'était pas la peine de me proposer de l'accompagner et quand je lui avais demandé avec brusquerie ce qui lui faisait dire ça, il m'avait répondu en haussant les épaules : « J'ai remarqué, c'est tout ». Ainsi, il remarquait...

Elles savaient que je ne pouvais pas rester longtemps dans un groupe. Pendant les récrés, par exemple, je finissais toujours en limite, en marge, même quand la discussion ou le jeu était sympa, et sans l'avoir consciemment cherché. Mon corps se tirait tout seul, Swiiiiipp, comme un ectoplasme qui se dégage d'une masse. C'est Jeanne qui avait vu ça dans un dessin animé et elle avait pensé à moi... Au ciné, je restais toujours au bord d'une rangée ; sauf avec Yougo-Russ, étonnamment...

Je ne pouvais pas me sentir cernée. Même les maitresses acceptaient tacitement que je me décale légèrement du rang où elles auraient aimé ne voir qu'une seule tête.

La petite élève traumatisée par l'enfermement dans l'aronde bleue ciel auquel elle avait échappé, non grâce à l'intervention divine mais plus prosaïquement grâce au réflexe d'un animal, cette petite élève ne méritait-elle pas de bénéficier d'un traitement de faveur ?...

Bref, mes copines avaient insisté pour que je vienne et elles n'avaient plus su quoi inventer pour me convaincre : Tu resteras sur le trottoir ; on se débrouillera pour faire place nette autour de toi pour pas que tu te sentes coincée ; et pas de panique, si tu sens que trop c'est trop, on te fait un plan des parcs ou des bistrotts où tu pourras te réfugier le long du parcours et où on te rejoindra à la moindre alerte. Avant de te carapater, il suffira que tu siffles comme te l'a appris Gabriel. Parce qu'elles connaissaient Gabriel.

Au début, de mon trottoir, j'ai trouvé ça très sympa et à ma grande surprise pas du tout stressant. Nous étions entre nous, jeunes, beaux, pleins d'enthousiasme et de puissance devant ce qui semblait soudain facile et inéluctable, avec des slogans percutants qui pleuvaient de tous côtés, repris, répétés, améliorés avec gourmandise... Et tous ces mots qui revenaient et qu'on s'appropriait depuis des jours déjà : Paix, Amour, Liberté, Révolution, Love, Love, Love... Soyez réalistes, demandez l'impossible... Prenons nos désirs pour des réalités ... Ni Dieu, ni maître ... Je décrète l'état de bonheur permanent ... Nous ne savons pas où nous allons, mais ce n'est pas une raison de ne pas y aller ... Sous les pavés, la plage... Des slogans politisés, des poétiques, des déjantés... On connaissait la litanie par cœur... Il y en a que j'aurais voulu inventer...

J'avais beaucoup ri quand j'avais entendu : « J'ai quelque chose à dire mais je ne sais pas quoi » Son côté dérisoire relativisait un peu les Grandes Déclamations. Ça n'avait pas du tout fait rire la bande de Maos derrière nous. Que des mecs, ce qui ne veut rien dire d'ailleurs... Fallait s'engager et s'engager, c'était radical, c'était s'engager avec eux qui détenaient La Vérité. De toute évidence, ils cherchaient l'affrontement, avec les Peace and Love, les intellos, les

capitalistes, les révisionnistes, les bourgeois - Tout le monde haïssait les bourgeois - avec Le Monde Entier.

Ils hurlaient : « Ma-o-Ma-o-Ma-o !!! ». Un grand dadais avait hurlé plus fort encore : « Mia-ou-Mia-ou-Mia-ou » ce qui lui avait valu de sérieux coups sur le nez d'où avait jailli une gerbe de sang qui avait aspergé la petite bible rouge que l'un d'eux brandissait en vociférant ; et leurs rugissements n'avait plus rien d'humain. Ils avaient soudain disparu sous les huées de Trotskistes tout aussi convaincus qui avaient pris le relais...

Une fraction de seconde, je me suis retrouvée dans la ruelle quand des grands, shootés malgré eux à la testostérone, en venaient aux mains avec la même conviction.

La manif a commencé à s'ébranler. Je me suis dit: « C'est rien, ça va aller » mais assez rapidement, ces convictions portées de petits groupes en petits groupes jusqu'à devenir un enthousiasme général, incontournable, incontestable ; cette masse dans laquelle j'étais englobée malgré moi, que je ne pouvais que subir, tirée par l'avant, poussée par l'arrière, compressée des deux côtés – j'avais rapidement été délogée de mon trottoir - et où j'avais l'impression de n'avoir plus la possibilité de penser autre chose que ce qui était asséné ; cette foule et mon soudain sentiment d'extrême solitude m'ont fait si peur que je me suis sentie défaillir, au moment précis où je passais devant eux.

D'un geste, il a refile sa pile de tracts à la fille et il s'est précipité vers moi, enfin, c'est ce qui m'a semblé : c'est là qu'elle m'a regardée de travers...

J'étais bouleversée, bouleversée surtout parce que je venais de penser à ma stupeur quand, enfant, j'avais vu un documentaire chez Cinoche dans la cabine de projection où j'avais mes entrées incognito... parce que j'étais trop jeune pour avoir accès à la salle.

C'était peu de temps après mon expérience-religion où je n'étais pas encore remise de mon malaise de n'avoir pu faire autrement que d'imiter les mouvements programmés et incompréhensibles de cette foule consentante.

Ça avait été un vaste sujet de discussion, le dimanche suivant chez les Dumas et cette réaction de la part d'une jeune enfant leur semblait à tous quatre de la plus haute importance. J'avais été fière de moi, puisqu'ils m'avaient dit que je pouvais être fière de moi ; fière et néanmoins vaguement mal à l'aise devant leur large sourire satisfait « d'avoir » cette petite fille qui résistait depuis longtemps déjà à avaler tout ce que les adultes lui assenaient. Je n'étais pas sûre d'avoir tout bien compris malgré mes réels efforts d'attention et j'avais préféré rejoindre le chat qui se chauffait au soleil au fond du jardin près du mur d'hortensias et qui m'avait suivi au bord de la mare. Je m'étais collée contre lui, par terre, entre deux antiques fougères et on avait savouré ensemble la quiétude du lieu ; on avait philosophé silencieusement lui et moi, et on était rapidement tombés d'accord comme chaque fois, et c'était rassurant.

Je me souviens très bien de ce dimanche, surtout que Yougo et Russ n'avaient pas tardé à le raconter en détail « aux copains » dont j'étais un peu la mascotte vu qu'eux-mêmes n'avaient pas d'enfant. Mes exploits étaient régulièrement revenus sur le tapis, faisant chaque fois ressurgir, et mon immense satisfaction, et les quatre sourires satisfaits, et mon étrange malaise devant ces sourires...

De cette cabine de projection, donc, sur l'écran proche, des robots de tous pays défilaient au pas cadencé, les yeux vides sous le regard satisfait d'un Hitler, Mussolini ou autre fachos, y compris en France, y compris dans mon pays !!!

Après coup Cinoche avait pensé que, vu mon âge et ma sensibilité, ce n'était peut-être pas une bonne idée de me montrer tout et n'importe quoi et j'avais dit : si, si, si, ça forme ma conscience, ça m'apprend à réfléchir, à garder mon libre arbitre, à concevoir et formuler une argumentation et ça m'empêche quand même pas d'être une enfant.

Mine de rien et après une séance d'intense révision tout au long du retour en voiture à laquelle je n'avais pu échapper, j'avais honorablement appris et retenu ma leçon chez les Dumas et je n'avais pas hésité à la recracher sans bafouiller devant les copains de la librairie qui encourageaient - bien malgré eux ? - mon côté « mademoiselle je sais tout » qui me valait, ailleurs, des réflexions vexantes, méchantes...

Les profs, eux-mêmes, auraient visiblement préféré que je pose moins de questions en réponse aux leurs, en particulier ceux qui me surnommaient : « oui mais »

Vous voyez, Ed, je n'avais pas que des amis mais je vais vous épargner ce soir ce qui prendrait encore des heures... et surtout parce que je voudrais finir... je ne sais plus où j'en étais... Vous n'en n'avez toujours pas marre d'entendre... Non ? alors je continue. On était entrés dans le premier bistrot un peu à l'écart du parcours de la manif. Il était allé aux toilettes, et j'avais fui. Une fuite éperdue par des petites rues qui me paraissaient désertes.

Bref, et j'espère que vous vous y retrouvez avec toutes ces digressions, pour en revenir à cet autre bistrot, dans son arrière-salle qui sentait fort l'alcool à brûler, il discutait avec un couple. La machine demandait de sérieuses compétences : du doigté, de la patience, de la régularité dans le déroulé de la manivelle. Il fallait se relayer pour éviter de s'énerver quand les feuilles de papier bouloaient soudain, sans raison et qu'il fallait démonter je ne sais plus quoi pour

débloquer les feuilles engagées et pas encore froissées ou quand l'encre bavait lamentablement ou au contraire manquait. La rage ! Elle continuait à se coller à lui. Je n'ai rien dit et je suis sortie. Quand il s'en est aperçu, il s'est pointé sur le pas de porte et il m'a cherchée. De l'endroit où je m'étais postée, je voyais bien qu'il me cherchait et j'en avais été satisfaite et touchée, je l'avoue... Ou peut-être touchée et satisfaite ?... Lui ne me voyait pas. Je suis partie et en arrivant je me suis coupé les cheveux, clac-clac-clac.

Quand je suis sortie de la salle de bains, ils discutaient tous les deux dans le salon.

- « Ma Russe » avait gémit Simonet, qu'est ce qui t'a pris de massacrer tes cheveux ?

- « Sa Russe » avait-il ironisé, tu ressembles à un dahlia sous la pluie, entre vents et marée...

Un dahlia sous la pluie !!!

Ce jour-là, j'ai rameuté mes copines et on est allées quelques jours en Bretagne, et c'était sympa, mais je vais pas vous refaire le coup de la narration comme celle de notre périple aux Saintes Maries... Et ça, grâce à lui finalement. Réaction d'ado attardée, non ?

- Et tu l'as revu ?

- Quand je suis revenue calmée, oui...

Il m'a fait découvrir la librairie « Shakespeare et Compagnie » rue de la Bûcherie. Il pouvait rester des heures à feuilleter des bouquins de Kerouac, de Ginsberg, désormais incontournables pour notre génération, mais surtout, surtout de poésie – en particulier les surréalistes – et j'aimais quand il me lisait des passages d'une voix à peine audible pour m'obliger à me rapprocher de lui ; et je me rapprochais de lui...

Il me tirait vers les piles de Proudhon, Louise Michel, Emma Goldman, Bakounine, Kropotkine ou autre Nathalie Lemel

qu'il m'encourageait à lire. Il était incollable sur le mouvement anar, ce qui ne l'empêchait pas d'être critique, exercice où il excellait... Je prenais plaisir à sembler indifférente à leurs thèses - que je potassais en douce - à seule fin de l'inciter à passer du temps, beaucoup de temps à essayer de me convaincre. Pendant ce temps-là, il était seul avec moi, nous étions seuls au monde...

Il connaissait toutes les paroles des chansons de Bob Dylan, qu'on a vu une fois, je ne sais plus où. On était tous assis par terre. Dylan est entré, peinard, sans un regard pour la salle. Il a commencé à chanter, mine de rien et on étaient tous scotchés. Je me suis dit que ce gars-là irait loin avec sa façon de gérer son entrée et toute sa prestation dépouillée mais sans doute savamment calculée ? Au début de « The times they are a-changing », il a posé son bras autour de mes épaules et j'aurais voulu que Dylan arrête net de chanter pour savoir à qui je devais ce frisson qui me rendait complètement éperdue. Dylan ou lui, lui ou Dylan ?

Pourquoi je vous raconte tout ça ?

On allait écouter des chanteurs plus ou moins connus que par la suite j'ai fait découvrir à Yougo-Russ ; le stock de 45 tours s'en était trouvé étoffé.

On allait aussi chez Popoff où il connaissait beaucoup de monde. C'était décontracté et tout le monde avait l'air d'aimer tout le monde, ce qui me gênait un peu.

Il y en avait un qui se faisait appeler Mouna Aguigui. Quand il débarquait sur son vélo folklo, le silence se faisait rapido alors qu'il n'avait encore rien dit. En bon comédien, il savourait ce moment en toute simplicité... Il se marrait avant de commencer ses laïus toujours pertinents même quand c'était farfelu ; surtout quand c'était farfelu. De temps en temps, il nous provoquait : « Je suis un vieux fou. Jeunesse, pense par toi-même ! » Antimilitariste pas moins acharné

que la plupart d'entre nous, bouffon largement revendiqué, anar rigolard avec un sacré sens de la formule. Un sacré bonhomme, oui... Il sillonnait les rues de Paris et haranguait les foules et je n'sais plus qui avait écrit : « C'est une manif à lui tout seul »

Un jour, chez Popoff où on l'avait tous écouté quasi religieusement, convaincus et satisfaits de l'être, il vient me voir. J'avais du mal à me mêler aux autres et je vous l'ai déjà dit que je me débrouillais pour rester toujours un peu en retrait des groupes ou des foules. Il vient me voir en écartant des gens sur son passage et il murmure : « On vit peu mais on meurt longtemps. La mort, fillette, la mort... » et il retourne aussi sec retrouver les gens avec qui il discutait.

Pourquoi avait-il fendu la foule pour venir me dire ça, à moi ? J'avais été impressionnée, encore sous le coup de mon adhésion à son discours bluffant, puis contrariée et finalement mécontente, en colère, très en colère : Non mais, il se prend pour Le Messie ce type à qui j'ai rien demandé, surtout pas de me parler de la trom !!! J'étais tellement furieuse que je me suis tirée sans prévenir Dalfort qui s'était fait alpaguer par une bande d'allumés.

Un long silence entrecoupé des ronflements de Gabriel et du chien s'installe. Ed lui caresse maladroitement le bras.

- Ah, vous voulez savoir la suite ? Pas marre de m'entendre bafouiller ?... Allez, fillette, continue de raconter, t'auras jamais plus public aussi attentif ... C'est méchant de vous traiter de public, mais vous savez bien que... Oui oui, voilà la suite : Quand, plus tard, je le lui ai raconté, il a commencé par rire : « j'aurais voulu voir ça ! » Puis il s'est arrêté, m'a regardée en silence ; il m'a serré dans ses bras, et comme je n'ai pas bougé, vexée par sa réaction première, il a fini par s'éloigner maladroitement alors que j'aurais tant aimé qu'il

me serre plus fort encore... J'avais déjà entendu qu'on devenait un peu débilo, qu'on perdait tous ses moyens quand on était amoureux et ça m'avait agacée de pas y échapper.

Avec le recul, je me demande... je crois finalement qu'il devait se sentir aussi désemparé...

Pour les piquets de grève, on partait ensemble de chez Simonet, sans Simonet bien sûr, que nos virées faisaient doucement rigoler. Avec lui, c'était beaucoup plus simple et reposant : j'avais jamais ces moments de désarroi qui me laissaient complètement éperdue quand c'était pas furax...

Quand on était tous bourrés comme des sardines dans la guimbarde - et là, coincée contre lui, j'étouffais pas - je me débrouillais pour coller mon nez sous ses aisselles parce que, parce que... D'ailleurs, bourrée, c'est moi qui le suis là, maintenant... Et je vous saoule avec mes histoires de midinette énamourée... Regardez, cette bague, là, c'est lui qui...

- Elle est belle, il a bon goût ton...

- Tu parles, c'est moi qui l'ai choisie. On passait devant la vitrine d'un antiquaire et je suis tombée en arrêt devant cette bague. Simonet et lui ont trouvé qu'effectivement elle était bath et le lendemain soir au retour de notre virée, au pied de l'immeuble il me dit : Hé, *Frityourss*, tu serais d'accord pour aller manger un bout dans un bistrot ? Simonet m'appelait *Ma Russe* mais j'avais eu le malheur de dire que j'étais plus exactement d'origine franco-italo-yougo-russe et peut-être d'avantage... et d'avantage encore, vu les siècles de brassage qui nous avaient précédés. Qu'est-ce que j'avais pas dit là !!! Il m'agaçait avec ses bricolages de syllabes à la noix du genre : *Russitalfranyoug Yougfritalruss... Frankitalyougrussss...*

Après le dessert, il a balancé un bout de journal chiffonné dans mon assiette : pour toi, qu'il a dit. J'ai cru que c'était un article à lire et c'était La Bague !!! Je suis restée sans voix un bon moment et avant que je puisse dire le moindre mot, il me sort : Simonet a parié le double du prix que j'étais pas cap de la piquer. Merci de m'avoir fait gagner ce pari !!!

J'ai jeté la bague dans son assiette sale, je me suis levée, j'ai rien dit, et je suis sortie. Il m'a rattrapée en disant : « je déconne, c'est pas vrai, attend, je l'ai achetée pour toi cette bague, pour toi ! » Je lui ai donné un violent coup de pied dans les tibias et je me suis retrouvée chez Yougo-Russ, je sais pas comment...

Le lendemain, j'ai trouvé la bague dans la poche de ma veste. Il avait dû la mettre quand il m'a rattrapée...

- Et ?

- Et rien.

- Alfort, tu as déjà entendu parler de Maisons - d'Alfort, l'école nationale vétérinaire ?

- Non, jamais ; et je suis allée récupérer le peu d'affaires que j'avais, chez Simonet. Il était désolé que je parte. C'est vrai que c'était un chic type et qu'on avait passé de très bons moments ensemble, mais je pouvais plus...

Lui, Il était venu récupérer son Olivetti deux heures auparavant et avait demandé comment me joindre. Simonet, lui-même ne le savait pas. Il n'avait pas eu la curiosité de me demander mon nom ou de regarder mes papiers le soir des flics. C'était l'époque : je te plais, tu me plais on se plaît, on se plaisir... et qu'importe d'où tu viens et où tu vas.

Personne ne savait d'où il venait, lui...

En tout cas, y' avait jamais eu de pari.

Elle éclate en sanglots, ce qui réveille Gabriel et Le Chien.

- C'est parce que j'ai trop bu, Gabriel, t'inquiète pas...

Elle sanglote de plus en plus et ils ont du mal à la reconduire chez elle

- Je veux plus pleurer, plus jamais, plus jamais, plus jamais et elle pleurerait de plus belle.

Il pleut le lendemain matin quand Ed arrive.

- J'ai bien avancé ma Sorfée, vous voulez voir ?

- Bien sûr !

- J'ai posé les dessins sur les planches. Finalement, j'ai trouvé que ça avait plus de sens de vous en montrer plusieurs à la fois plutôt que l'un après l'autre. Vous-vous souvenez du début ? Bien, je continue :

« ... Alors, elle enfourche son balai et fonce droit dans le ciel en visant les lointaines galaxies. Génial ! Elle danse sur place, fait des pirouettes avec les mains, sans les mains en chantant à tue-tête quand soudain, le balai rebelle se cabre et cherche à lui échapper ET REUSSIT à lui échapper malgré ses efforts pour le cramponner.

Et elle tombe.

Elle se met en boule en espérant freiner la chute, mais elle a l'impression que ça l'accélère au contraire. Alors, elle fait la planche, sur le ventre, sur le dos... Elle hurle de colère et espère simplement atterrir dans le marigot plutôt que de s'aplatir au sol comme une vieille crêpe collée au plafond par un maladroit et qui se détache soudain ; et ça la met encore plus en colère de se comparer à une vieille crêpe... »

- Voilà, la suite pour plus tard...

Il sourit et la serre dans ses bras.

- Je suis sûr qu'elle va s'en sortir ; elle s'en sortira toujours, quoiqu'il arrive... Bon, et si on continuait la traduction ? Tu as bientôt fini, tu pourras prendre du temps pour ta Sorfée et surtout pour toi, pour sortir un peu et...

- Voilà que vous parlez comme Gabriel. Qu'est-ce que vous avez tous les deux à vouloir me faire sortir ?
- Justement, Gabriel a reçu une invitation et ça lui ferait vraiment très plaisir que nous l'accompagnions toi et moi samedi soir à une espèce de crémaillère pour l'installation d'un vétérinaire qui prend la suite de son grand-père maternel que tes grands-parents connaissaient très bien et appréciaient - Gabriel dicit - et ce n'est pas loin d'ici dans le hameau de...
- Répétez moi ça ?
- Et bien...
- Vous ne m'avez jamais sorti une phrase aussi longue depuis que je vous connais ! Il y a longtemps qu'il l'a reçue, cette invitation ? C'est ça son histoire de promesse ? Qu'est-ce que vous complotez tous les deux ?
- Ne te mets pas en colère ; tu ne voulais pas bouger avant d'avoir fini ta traduction, mais il y a cette invitation d'un voisin qui s'installe et qui veut se faire un peu connaître, ça me paraît...
- Il a invité Gabriel, pas...
- Mais enfin, si Le Chien est malade ! il n'y a personne ici et...
- Ah, le voilà l'argument choc ! Effectivement, si mon adorable petit petit chiot était à l'article de la mort - en pleine nuit, bien sûr - il vaudrait mieux que je sache où foncer pour réveiller son sauveur en tambourinant sur sa porte parce que, bien sûr, il habite certainement sur place, dans un hameau tout-tout-tout proche, plutôt que de descendre dans la vallée et attendre l'ouverture du cabinet du véto qui n'habite pas sur place, lui, comme tout le monde le sait ! Et là, mon adorable petit petit chiot aurait largement le temps de rendre son dernier soupir et alors ce serait la faute à qui, hein ? à Bibi bien sûr ! Et à qui ça ferait de la peine ? A Ed et *Ga-riel* ! Et qui c'est qui voudrait pas faire de

peine à Ed et *Ga-riel* ???... Allez, je vais y aller à votre petite sauterie sinon il va en faire une maladie et vous aussi peut-être.

D'ailleurs, et je ne plaisante pas, je trouve que vous n'avez pas bonne mine depuis quelque temps, vous maigrissez à vue d'œil et je me fais réellement du souci. Vous pourriez consulter, non ?

- Je... je te remercie, oui, ...

Ce soir-là, ils mangèrent rapidement puis il alla chercher deux oreillers et deux grandes couvertures qu'il étala par terre

- C'est une nuit propice aux étoiles filantes. Tiens, installe-toi là, c'est bien dégagé.

Ils doivent s'écarter légèrement quand Le Chien vient se faufiler entre eux.

Elle retient son souffle quand il commence à parler.

- J'avais ton âge. Je faisais médecine à Paris et cet été là, nous étions partis en petite bande faire du camping sauvage dans une oliveraie aux arbres centenaires dans un golfe, bien au sud de Naples. Nos copines étaient belles et sympas, nous étions beaux et sympas et la vie était là, offerte à tout jamais. Quand je suis arrivé à Paris un télégramme m'attendait depuis une semaine. J'ai pris le premier avion. C'était la première fois que je n'avais pas commencé mes vacances dans le fjord. Peut-être aurais-je pu alors les retenir ?... Peut-être les aurais-je au contraire encouragés à partir, complice ?... Ici, les chambres, à l'étage, sont vouées à la poussière depuis cet été là. Je n'ai pas même pu retourner dans la mienne. C'est pour ça que je me suis aménagé un coin dans l'ancien fumoir du rez-de-chaussée.

Il n'y a plus jamais eu de folles cavalcades au grenier, dans les escaliers...

Il a les yeux fermés et ne voit pas les étoiles fulgurer.

Elle cherche sa main en repoussant le chien qui ne résiste pas. Il continue :

- C'était la veille du solstice, grande fête dans nos contrées. Ce soir-là, pendant que les adultes installaient les saunas au bord du fjord - chaque famille ou presque a un sauna et beaucoup sont mobiles - les jeunes finissaient de décorer les bateaux et personne ne les a vu partir, les deux plus grands avec leurs amies. On pense qu'ils ont dû embarquer le petit pour que leur absence soit moins visible... On devine ce qui a pu se passer...

On a retrouvé quatre corps, les deux grands et leurs amies. Quand je suis arrivé, on cherchait encore celui du... celui de mon petit frère... On ne l'a jamais retrouvé.

Ils n'avaient pas été loin de comprendre ce qui s'était passé, ceux qui les cherchaient.

Ce qui s'était passé : Les deux filles avaient proposé aux grands, 17 et 15 ans de partir faire un tour et les garçons n'avaient pas hésité. Ils avaient dû insister un peu auprès du petit dernier qui voulait continuer à décorer le lourd bateau à quai. « Qui t'empêchera de le faire là-bas? ».

Quand elles avaient soudainement plongé en les appelant, les deux grands les avaient suivies et ils avaient tellement insisté que le petit avait fini par plonger à son tour. L'eau était fraîche et ils se pourchassaient en riant, pour se réchauffer et pour le plaisir de se frôler et d'échanger de furtifs baisers. Tous étaient très bons nageurs. Ils entendaient la musique et les rires venant du port, au loin, et savouraient le plaisir de cette escapade.

C'est le petit qui a voulu remonter le premier pour continuer ses décorations ; et puis, il était fatigué, il avait froid. Tous étaient fatigués, tous avaient froid.

Dans leur insouciant précipitation, ils n'avaient pas jeté l'ancre, ils n'avaient pas déroulé l'échelle de corde.

Le bateau avait dérivé vers le large, loin, trop loin pour qu'ils puissent revenir à la nage. Ils s'étaient épuisés à essayer de remonter à bord en se grimpant sur les épaules ce qui les enfonçait dangereusement, et ils hurlaient de désespoir parce qu'ils avaient déjà compris. Leurs mains étaient en sang à labourer désespérément cette coque en bois en espérant s'y ancrer. Ils avaient tenté de faire la planche mais le froid les tétanisait. Ils s'étaient vus sombrer l'un après l'autre. Il était déjà trop tard lorsqu'on s'était aperçu de leur absence.

Il s'est tu et a ouvert les yeux sur les étoiles qui disparaissaient au loin, indifférentes.

Elle a à son tour fermé les yeux.

- Ils revenaient du festival de Vérone où, toutes les années, ils retrouvaient leurs amis.

Quand j'ai eu 21 ans, ils m'ont offert cette première sortie de France. Ils n'auraient jamais pu me faire passer la frontière avant, quand j'étais mineure. On avait pris le train de nuit. Lozo et Mario nous attendaient à la gare avec un énorme bouquet de fleurs pour moi. Les Dumas étaient là aussi qui nous recevaient souvent le dimanche dans leur maison à la campagne à une grande demi-heure de la rue de la Brède. Je vous ai déjà parlé d'eux, d'ailleurs. Je les connaissais depuis Mina et on a passé de nombreux Noël devant leur cheminée. Lui était musicien, elle prof de philo et ils se querellaient souvent, ce qui m'avait impressionnée au début jusqu'à ce que je comprenne, où peut être me l'avait-elle dit, que c'était

leur façon à eux de faire la nique à la mort. La nique à la mort...

En 68, j'avais décrété que j'avais autre chose à faire que de suivre mes vieux papas à l'opéra et que je préférais me saouler de rock avec mes potes. Je leur ai dit tant de choses déplaisantes, cette année-là... J'étais dans la toute-puissance. Je crois que j'avais envie de leur faire mal... Je culpabilisais et en même temps, j'en rajoutais : Vous êtes des parents, soyez pas étonnés d'en recevoir plein les dents ; vous croyez que vous allez y échapper parce que vous êtes des pédés ?...

Puis les deux années suivantes, je suis repartie avec eux... J'avais été imbibée toute mon enfance et Vérone, c'était magique : des familles, souvent les trois générations ; des bandes de copains de tout âge et de tous milieux qui remplissaient les arènes dans un chahut bon enfant ; le coussin que chaque habitué n'oubliait pas d'apporter pour humaniser les pierres des gradins pourtant polies par les milliers de fessiers des siècles passés ; les bougies distribuées à l'entrée, qu'on allumait à la nuit tombée et qui avaient le pouvoir magique de faire naître le silence, soudain ; les interprètes si chaleureusement applaudis après les airs célèbres, qu'ils les chantaient une deuxième fois, plantés en avant de la scène, comme au concert, pour le plus grand plaisir du public qui n'hésitait pas à fredonner ; les cris « Panini ! Panini ! » des vendeurs qui étaient déjà dans les travées dès avant la fin de la dernière note ; et les applaudissements interminables du public qui ne voulait plus quitter ce lieu qui lui appartenait. Ça changeait des prout-prout culs serrés en costume nœud pap' et robe de soirée de l'opéra Garnier... Et l'hôtel, à faire rager Othello qui venait une année sur deux, les restaurants choisis avec grand soin, les glaces à lécher dans les rues animées, les

beaux ragazzi qui se retournaient à mon passage et leur fierté, à eux, de voir leur Vivi faire des envieux...

Cet été là où ils sont, où ils sont... j'avais beaucoup hésité et c'est eux qui avaient insisté pour que je parte en Irlande avec mes copines, Jeanne, Mariette et Louise. Il était prévu que je revienne quelques jours avant eux qui étaient partis en voiture pour s'arrêter un peu en campagne, au retour et déguster des vins avant d'en rapporter quelques caisses.

Le festival avait été écourté et la représentation de « La Force du Destin » avait tout simplement été annulée à cause d'orages récurrents. Ils avaient téléphoné avant de partir, rassurés de m'entendre.

La force du destin... Vous y croyez, vous, au destin ?

Ed ne répond rien et elle enchaîne :

- J'aurais voulu leur raconter tout de suite l'Irlande ; de mon abominable mal de cœur pendant l'interminable traversée sur le Saint Patrick ; de la musique, de la musique à tout moment, à tous les coins de rue et de ces pubs à Galway où les instruments passaient de mains en mains parce qu'ils sont tous musiciens ; de paysages à couper le souffle, de la pluie qui avait complètement imbibé la toile de tente, les vêtements ; de la petite chaumière - un vrai toit en chaume - qu'on avait louée dans la campagne près de Cork et de sa cheminée alimentée avec de la tourbe ; des deux gamins à qui on avait appris à jouer à la pétanque. Mariette, prévoyante, laissait toujours le jeu de boules dans la voiture et c'était chaque fois des parties truffées de mauvaise foi, d'engueulades et surtout de fou-rires interminables : quel cinéma ! fallait voir et surtout entendre... J'aurais voulu leur parler de nos soirées dans le pub où les clients avaient commencé à nous faire la gueule en croyant qu'on étaient anglaises et qui nous recevaient en fredonnant les premières notes de la Marseillaise par la suite ; des tournées

de bière que la placide Louise gagnait en les battant au jeu de fléchettes, ce qui leur en foutait plein la vue et à nous aussi parce qu'on ne lui connaissait pas ce don. Son grand frère avait un jeu dans sa chambre et il l'avait initiée...

J'aurais voulu leur parler de la misère des campagnes, des vieux qui pleuraient quand ils parlaient de l'Angleterre responsable de milliers, de dizaines de milliers d'affamés et de morts, de l'exode ; et on connaissait mal cet épisode douloureux de leur histoire. J'aurais voulu leur parler du fermier qui voulait épouser Louise et qui venait nous voir, les trois autres, pendant qu'elle était aux toilettes, et on allait souvent aux toilettes à tour de rôle avec toutes ces bières bues. Il venait nous voir pour nous proposer un troupeau de mouton, sa vieille Mercédès... et les enchères montaient tous les soirs, comme si on était des mères maquerelles prêtes à la vendre ! Au début, on riait, et quand on a compris que c'était sérieux, on ne savait plus quoi dire. Quelle misère !!!... J'aurais aimé leur parler des ânes couchés au milieu des petites routes qu'il fallait repousser sur le bord en descendant de la voiture pour pouvoir passer ; des chevaux qu'on croyait sauvages, des murets de pierre, des couchers de soleil sur l'Océan et la campagne qui nous laissaient sans voix, nous les éternelles pipelettes...

Voilà tout ce que je n'ai jamais pu leur dire, parce que... parce que c'est arrivé... parce que c'est arrivé de nuit, en Savoie, en quelques fractions de secondes, à hauteur d'un passage à niveau resté ouvert. Quelques fractions de secondes...

« Leurs deux corps ne faisaient plus qu'un » précisait impitoyable, le journal local.

La cérémonie civile a été très émouvante jusqu'à ce que je prenne un fou rire irrépressible en pensant soudain - et pourquoi à ce moment-là - au soir où ils m'avaient convoquée dans la cuisine où ils buvaient le café debout

devant la cuisinière alors que j'étais déjà dans ma chambre. Ils se regardaient à la dérobée jusqu'à ce que je dise : « Courage, Topolino ! ».

C'est ce qu'ils me disaient pour m'encourager quand je ne savais pas par quel bout commencer quelque chose qui m'embarrassait.

Alors Yougo s'était lancé : Odette a pensé qu'on s'en sortirait mieux qu'elle qui t'avait seulement dit : « Maintenant, tu es une grande fille, fais attention aux garçons » en te tendant un paquet de serviettes hygiéniques quand tu avais eu tes règles. C'est vrai qu'on ne s'en était pas mal sortis en te faisant un cours sur la sexualité à l'aide de bouquins judicieusement choisis... Tu n'es plus une enfant, tu es à l'âge où peut-être... Alors on a pensé qu'il fallait t'aider à t'équiper. Mais là, c'est plus gênant... Enfin, voilà, on a commandé ce truc, là, un diaphragme et de la crème spermicide si ... pour les rapports, enfin, tu vois, quoi...

Ils avaient sorti d'un petit carton posé sur la table près de la coupe à fruits, un truc en plastique, comme une espèce de petite passoire à thé souple, sans queue et sans trous et Russ feuilletait le mode d'emploi joint en précisant qu'ils avaient tout commandé en Suisse parce que la vente de spermicide était encore interdite en France. Il y avait des dessins très explicites et ils me conseillaient de m'entraîner à le mettre ici, à la maison, tranquillement pour être à l'aise la première fois où j'en aurais besoin.

Ils parlaient tous les deux en même temps : « Il y a plusieurs tailles et si ça ne va pas, on peut en commander un plus petit ou un plus grand. Ils expliquent comment prendre les mesures, mais on ne pouvait pas le faire à ta place évidemment... Je suppose qu'ils ne le reprennent pas si tu l'as essayé... Voilà, on te le laisse et tu vas dans la salle de

bain, ou dans ta chambre... Ou plus tard, comme tu veux... ça presse peut-être pas ? »

Yougo avait commencé à lire le mode d'emploi :

« Le diaphragme est un capuchon en silicone en forme de dôme tendu par un anneau rigide et qui se place au fond du vagin, contre le col de l'utérus. Ce mode de contraception est mécanique, il fait obstacle à la progression des spermatozoïdes vers l'utérus. Pour garantir son efficacité, on lui adjoint un gel ou une crème spermicide. Pour l'introduire, installez-vous »...

A ce moment-là, le truc que pinçait Russ conformément au schéma, lui a sauté des mains comme un ressort déjanté et on s'est retrouvé tous trois à quatre pattes à le chercher sur le sol de la cuisine.

Il avait tout simplement disparu !

On a quand même fini par le dénicher dans le petit espace entre la grande cuisinière et le placard à vaisselle. Yougo, hilare, a bafouillé : « hi, hi, hi !!! Il est programmé pour aller dans les fentes ce truc, et la première qu'il voit... »

Alors un fou rire nous a secoué tous les trois, assis par terre. Dès que l'un se calmait un peu, les deux autres continuaient à hurler, à pleurer de rire et il ne pouvait pas ne pas repiquer lui aussi...

Quand on s'est un peu calmé, Russ, sérieux comme un pape, a sorti : « C'est peut-être idiot ce que je vais dire mais l'usage de ce truc me paraît si peu fiable que je me demande s'il ne serait pas plus judicieux et prudent de devenir momentanément lesbienne - pour le fun comme dit Gisèle - et de rebasculer hétéro le jour où tu rencontres l'homme de ta vie, celui pour qui tu te dis : Tiens, c'est lui : je le sais, je le reconnais, je l'ai tout de suite reconnu, j'en suis sûre, c'est lui et pas un autre ; et j'en ai connu, des autres !!! mais c'est avec lui que j'aimerais passer ma vie et avoir plein d'enfants... »

Je me souviens avoir demandé : « comment savoir si c'est vraiment lui ? »

Je n'avais pas encore rencontré qui vous savez.

Pendant cette cérémonie, pendant cette émouvante cérémonie, je les avais soudain vus tous deux à quatre pattes, furetant dans tous les recoins, tortillant du derrière, se retournant sur place d'un petit bond pour me faire de facétieuses grimaces, de grandes oreilles noires sur la tête, me répétant en riant : « Courage, Topolino ! »

Topolino... parce que Topolino, c'est Mickey en italien.

Elle finit son récit la voix nouée et il lui serre longuement la main.

Elle se pelotonne contre le chien qui n'a pas bougé, elle se pelotonne contre sa chaleur.

La nuit est bien avancée maintenant.

- Parler de... parler de la mort me fait penser au frère de Titi. Vous-vous souvenez de Titi ?

- Je me souviens de Titi, de La Beline, de Yougo-Russ, Odette et Gaston, bien sûr, Mina, Pipo et son harmonica ; Paulette et sa belle montre dorée avec de fines aiguilles noires, de toutes ces personnes et lieux dont tu m'as parlé et je crois que je pourrais même dessiner la rue de la Brède, ses commerces, ses habitants, la ruelle, la marelle... Corobyliis, comment dire, c'est celui qui m'a...

- J'ai pris avec moi la boîte de photos, celles que j'avais faites avec le Kodac après le dimanche de Mina. Elle est sous mon lit, je vous la sortirai demain ; vous allez vite le reconnaître avec ses rides où le cambouis s'était installé à demeure ce qui faisait penser à des peintures d'indien en guerre : « C'est vrai les enfants, je suis en guerre contre la guerre »...

En parlant d'indien, on a eu notre grande période où, quasi tous les jeudis, on s'épuisait à jouer aux cow-boys et aux

indiens, de la ruelle aux rues proches en passant par le square de Pipo qui sortait sur le pas de porte de la quincaillerie à nos cris et nous poursuivait en soufflant dans un bout de tuyau en cuivre - la cavalerie à lui tout seul - avant de rejoindre Vincent qui rouspétait comme la plupart des autres quand on hurlait trop fort ou qu'on renversait tout sur notre passage.

Ça commençait par le choix des rôles et ce n'était pas une mince affaire : personne ne voulait faire l'indien, le fourbe, le sous homme, le perdant... Après de laborieuses et parfois violentes prises de bec et même de mains, ça finissait invariablement par le tirage au sort où les mécontents avaient encore l'ultime choix de se retirer, ce que peu faisaient parce que c'était peut-être déshonorant d'être un chien d'indien, mais c'était un réel supplice d'entendre les cris de guerre et de n'avoir pas le droit de participer au carnage.

C'est pendant ce jeu-là qu'on haïssait le plus féroce « les Troites », ceux de la rue d'à côté qui nous le rendaient bien, et qui, par ailleurs, étaient nos bons copains de classe le reste du temps. On aurait aimé eux et nous, « les Brède », être cow-boys, bien sûr, mais aussi cow-boys en bloc, défendre notre territoire, fidèles à nos origines, NOTRE rue. Finalement, le couperet du tirage au sort individuel mettait un point final à la matinée et on se donnait rendez-vous l'après-midi, sur le champ de bataille, en tenue.

A la librairie, j'entendais un autre discours sur les Indiens : la plupart étaient nomades, respectueux de la terre, ne prélevant que le nécessaire, vivant paisiblement et plutôt difficilement au rythme des saisons, avec leur culture, leurs traditions, leurs valeurs, pas pires que les autres, pas pire que les nôtres...

Bien sûr, il y avait des guerres féroces entre tribus, mais globalement, ils étaient plutôt pacifiques, pas moins pacifiques que les autres humains... Tout avait changé avec l'arrivée des blancs et les massacres, les abus en tout genre pour leur piquer leur terre... ces Blancs qui leur offraient des couvertures porteuses de maladies qui décimaient des tribus entières... ce qui avait beaucoup perturbé notre petite communauté d'enfants et du jour au lendemain, la plupart avaient voulu être Indiens.

De violentes discussions animaient les repas de famille de ceux dont les parents ne juraient que par la suprématie des Blancs et plus d'un en était sorti perplexe ou éperdu.

Etre squaw n'était alors plus infamant..

Othello, toujours partant, avait accepté qu'on présente un petit spectacle. On s'y était tous mis pour écrire le scénario et ça avait été un moment bordélique, très bordélique mais sympathique.

On avait inconsciemment eu l'intuition, dans notre sagesse d'enfant, qu'il fallait ménager les uns et les autres et surtout, on avait bien réalisé qu'il fallait qu'il y ait des uns et des autres si l'on voulait que notre spectacle se fasse.

Notre dimanche, le dernier de juillet est enfin arrivé. Je vous passe les moments de fébrilité, de trouille, les engueulades, propres il me semble à ce genre de responsabilité...

Bref : nous voilà sur scène, les uns très satisfaits du tirage au sort, les autres beaucoup moins. J'étais femme de fermier, partie avec détermination à la conquête de l'Ouest et conduisant fièrement mon chariot, mon bébé sanglé sur ma généreuse poitrine (un soutien-gorge noir à dentelle qu'Odette avait largement bourré de coton). Mon bébé ? : le poupon de Lolo qui criait : « c'est mon poupon ! » chaque fois que je passais devant elle dans mon grand carton aux

roues artistiquement peintes, recouvert en partie d'un drap tout aussi artistiquement zébré de boue séchée et retenu par des arceaux bricolés par des parents enthousiastes qui s'étaient improvisés accessoiristes. Des espèces de bretelles bricolées par Corobylis dans de vieilles chambres à air libéraient les mains, ce qui nous avait permis, vaillantes femmes de pionniers, de faire moult tours de piste en caracolant. Loulou, mon courageux mari trottnait à mes côtés sur son cheval lourdement sellé, son colt à la main.

Les Peaux-Rouges barbouillés de peintures de guerre tournaient dans l'autre sens, un tomawak ou un arc en main, penchés de côté sur leur sauvage pur sang, sans selle bien sûr, en scandant de vigoureux : HUGH, SCALP, GRAND MANITOU !!! HUGH, SCALP, GRAND MANITOU !!! HUGH, SCALP, GRAND MANITOU !!! sensés nous glacer le sang. Les silhouettes de chevaux venaient de chez Renzo le menuisier, la queue de chez Lucien le coiffeur, et les réalisations en peinture ou collage, des petits frères et sœurs qui n'avaient pas mégoté sur la quantité... la cour de maternelle avait servi de joyeux atelier : les maitresses n'avait pas même essayé de refuser de participer en cette dernière semaine scolaire: la peinture de qualité très médiocre fournie par l'éducation nationale n'aurait de toute façon pas passé l'été sans sécher - elles le déploraient assez -...

Je peux vous dire qu'ils avaient fière allure tous ces canassons !

Rose et surtout Marie avaient prêté main forte pour fixer les franges sur les robes des indiennes et les pantalons des cow-boys.

Je ne sais plus qui avait fourni les clinquants éperons, sans doute Jeannot ?

Jeanne tournait comme moi dans son chariot, pendant que, devant leur tipi, leur papoose sanglé dans le dos, Louise et

Mariette touillaient de la main droite du vide dans une grande marmite prêtée par Gaston et suspendue au-dessus d'un feu de papier crépon froissé, rouge, orange, jaune avec une discrète pointe de bleu. Et ça, on l'entendait jusqu'au fond de la salle qu'elle était vide, la marmite !

Elles avaient dû à plusieurs reprises, pendant le spectacle, rappeler à l'ordre d'autres squaws moins concentrées sur leur rôle qui étaient sensées se tenir DE-PRO-FIL pour qu'on le voit bien, ce papoose, et non de face afin de faire de petits signes à leur famille qui n'avait d'yeux que pour elles et où elles laissaient par là-même tomber leur tipi, légère silhouette en carton qu'elles étaient sensées retenir de la main gauche...

Quand Zaza, l'héroïne, était sortie du sien de tipi, réalisé avec plus de soin que les autres (elle était quand même la fille du grand chef), en écartant d'un geste ridicule les deux pans de toile - je dis ridicule parce que j'aurais fait mieux - elle aurait pu tomber raide morte sous nos regards assassins à Jeanne et moi qui pensions chacune de notre côté mériter ce grand rôle qui se limitait ensuite à jeter des yeux doux à Christian qui, lui, camouflé derrière un tremblotant buisson piaffait de concupiscence à sa vue.

Il s'était rapidement fait surprendre par un vaillant sauvage. Ces deux amoureux, ayant trahi leurs origines, avaient été ligotés au même poteau : on n'était pas à une contradiction près en les regroupant, alors que tout devait continuer à les séparer mais il n'y avait pas eu la place de mettre un deuxième poteau sur cette scène déjà bien pleine où se bousculaient les huit chariots trépidants et les seize chevaux caracolant qui faisaient régulièrement tomber les tipis encore debout malgré la bonne volonté des rares squaws consciencieuses.

Les cavaliers des deux couleurs s'étaient présentés en grand nombre.

Par contre, il avait fallu faire preuve de patience et de persuasion pour que la représentation féminine ne soit pas ridicule. La plupart des filles - quand elles n'étaient pas réquisitionnées à la maison pour des tâches dévolues à leur condition de future mère, épouse et ménagère - n'étaient pas attirées par ces jeux « de garçon » et aucun des garçons en surnombre n'avait voulu endosser robe et fichu....

Les toutes-toutes petites sœurs très-très volontaires avaient finalement été remerciées pour cause de pagaille ingérable, ce qui avait déclenché des crises de larmes tout aussi ingérables, jusqu'à ce qu'Othello leur dise qu'elles pourraient présenter leur candidature l'année prochaine et que celle-ci serait favorablement examinée.

Il n'y avait plus jamais eu de spectacle de la conquête de l'Ouest...

La veille de la représentation, l'un d'entre nous avait regretté de ne pas avoir de tam-tam pour annoncer le supplice des amoureux, de montagne en montagne, ou que le scénario ne prévoit pas de faire de signaux de fumée, ou que, je ne sais plus quoi encore. Othello, toujours très accommodant, avait farfouillé dans sa volumineuse discothèque et avait déniché un 33 tours passablement rayé qui nécessitait qu'on se tienne prêt à taper un grand coup sur la table de l'électrophone pour que l'aiguille saute le passage qui passait en boucle le désagréable et indésirable gratt-gratt-gratt de la partie défectueuse et enchaine un peu plus loin.

Le représentant de Ricard qui réservait toujours la chambre *Carmen* avait insisté pour faire « les coups » - parce qu'il fallait en faire plus d'un - et il s'en était presque bien tiré. Pipo avait mal pris l'irruption du tam-tam puisqu'il pensait faire seul la partie musicale avec son harmonica et son bout de tuyau de cuivre. Othello lui avait alors proposé de faire l'ouverture du spectacle mais au moment dit, Pipo, poussé sur scène après un long temps de tergiversation s'était cramponné au rideau, avait bredouillé quelques mots incompréhensibles et était retourné se cacher dans les coulisses à la grande déception de la majorité des acteurs qui l'avaient jugés au mieux de sa forme pendant toutes les répétitions, sur scène, à sautiller de ci de là dans sa tenue de cow-boy : un grand chapeau prêté par le maraicher qui avait tenu à accompagner les Dumas, une belle chemise à carreaux bleus et blancs et un large pantalon frangé sur la paire de bottes bien lustrée prêtée par Michel, l'éboueur du quartier.

Il avait cependant vaillamment joué sa partition, Sur la pochette dudit disque, la photo de 3 magnifiques nègres vêtus d'un ridicule cache sexe - on disait nègre ou même négro en ce temps là - nous laissait quelque peu perplexe mais Othello n'avait que celui-là dans la partie percussion et de toute façon, il était certain que les spectateurs n'y verraient que du feu entre tam-tam d'Amérique et tam-tam d'Afrique... Et en parlant de feu, il était au regret de nous signifier qu'il n'était pas souhaitable de faire des signaux de fumée dans ce lieu déjà bien enfumé par certains spectateurs indisciplinés qui ne pouvaient pas s'empêcher de griller cigarette sur cigarette où qu'ils soient (sauf à l'école quand ils étaient convoqués par la maîtresse mais dans ce cas, ils se disaient facilement indisponibles et

diligentaient d'office la maman qui elle, connaissait bien mieux le marmot).

La présence des chariots et de ceux qui cavalaient à côté illustrait la volonté de libérer le rejeton ensorcelé par la belle squaw.

Ces deux-là n'avaient eu la vie sauve qu'à l'apparition miraculeuse d'une brève éclipse de soleil. (On avait de sérieuses références...)

Les chariots et les montures étaient tous sensés s'arrêter de tourner au signal de Pipo qui avait troqué son légendaire harmonica contre son non moins légendaire bout de tuyau de cuivre... Quelques-uns cependant avaient continué sur leur lancée et il y avait eu des collisions plus une chute de Rémy, l'intrépide indien, pour cause de conduite trop horizontale sur son sauvage pur-sang indompté, ce qui avait déclenché des fou-rires bruyants relayés par des applaudissements et des hurra!!! non moins bruyants côté public après le roulé-boulé parfait qu'il avait terminé en se redressant de justesse, bras levés, tel un boxeur vainqueur, pile à l'ultime bord de scène.

Les fous-rires avaient d'ailleurs commencé à fuser sans retenue dès notre apparition et notre installation brouillonne et ils étaient allés crescendo, avec de nombreux pics durant la représentation.

Nous, les acteurs, fiers et persuadés de notre talent, nous étions pour la plupart mécontents, vexés, ou agacés de la réaction bruyante et sans reconnaissance de ce public ignare.

A la fin de l'éclipse, si rapide que certains spectateurs insuffisamment concentrés n'avaient pas eu le temps de capter – je vous dirai pourquoi – on avait entendu leurs voisins qui connaissaient bien l'histoire, eux, parce

qu'abondamment serinée après chaque répétition par leur progéniture, leur souffler tout fort :

- Parce qu'il y a eu une éclipse !

- Ah, une éclipse, répondaient-ils sur le même ton...

Les deux panneaux, la lune et le soleil avaient été dressés à la vitesse grand V puis immédiatement relâchés par un Jean-Pi affolé parce qu'il ne se souvenait plus qui devait passer devant qui : lune ou soleil ? et surtout parce qu'il avait une irrésistible envie de faire pipi à laquelle il avait courageusement résisté jusqu'au tout dernier moment de sa prestation, ce qui était louable. Il avait quitté la scène la main entre le haut des cuisses fermement serrées, les genoux soudés, le pas rapide et saccadé sans demander son reste. Quelques rares spectateurs s'étaient demandé si ça faisait partie du scénario mais la plupart avaient vite compris. Vous imaginez les rires redoublés...

Pendant cette mémorable fin de soirée où tous s'attardaient pour rejouer le spectacle et surtout pour boire et manger fraternellement ce que chacun avait apporté, Odette, pensant à Jean-Pi, avait avoué qu'à force de rigoler, elle avait elle aussi fait sa petite goutte, déclenchant de fort nombreux « Oh, moi aussi ! ».

L'éclipse soudaine, ou la soudaineté de l'éclipse ? expliquait pourquoi, dans le même temps - ou presque - les chariots avaient arrêté de tourner ; pourquoi les squaws avaient abandonné leur cuillère en bois ; pourquoi les arcs, les tomawaks des Peaux Rouges et les colts des Blancs jetés d'un geste unanime, avaient atterri dans le brasier central avec plus ou moins de bonheur ; pourquoi les deux amoureux avaient été libérés sur le champ et pourquoi les seconds rôles, minutieusement mêlés, avaient applaudi à leur chaste baiser...

Minutieusement : je vous laisse imaginer la pagaille quand il avait fallu que tous ces acteurs confirmés se positionnent, un blanc, un rouge, un blanc, un rouge... hommes d'un côté, femmes de l'autre ; parce qu'on en était à la libération des peuples, pas encore à celle des sexes...

Le chef indien, père de l'héroïne, avait brandi le calumet de la paix et le père du héros, sa fiole d'eau de feu.

Notre déception de n'avoir pas tiré la bonne pioche, celle décrochée par la grande Zaza, n'avait pas duré longtemps parce qu'on avait été chaudement applaudies, in fine, Jeanne et moi quand - après s'être murmuré que finalement, beurk, on n'aurait pas aimé bisouiller Christian le boutonneux - d'un regard complice, on avait redémarré notre chariot en lançant un « youpi mon cheval » si sonore qu'il avait miraculeusement fait naître un presque silence et on avait amorcé un premier tour suivi d'un nombre incalculable d'autres, pendant que « les hommes », émoustillés, récupéraient la première arme leur tombant sous la main et se déhanchaient pour viser le public consentant.

Les deux chefs ne savaient que faire devant cette prise de pouvoir.

Christian, l'amoureux blanc, enchanté et c'est le cas de le dire, Christian... avait... avait déjà... un tomawak en main... ce même tomawak que le jour... ce même tomawak, laissant Louis le rouge désarmé mais rigolard.

La fille du Grand Chef, vexée qu'on lui prenne la vedette avait quitté la scène.

Il avait fallu qu'Othello intervienne pour qu'elle accepte de remonter pour le salut final et qu'on accepte, Jeanne et moi qu'elle se glisse entre nous deux et qu'on se donne la main, si méchamment serrée pendant les courbettes finales qui avaient tant duré, qu'on avait été obligées toutes les trois de

relâcher nos vigoureuses prises, pour cause de crampes aigües.

Le public n'arrêtait pas de rire, d'applaudir, de taper des pieds ce qui délogeait des nuages de poussière pourvoyeurs de cascades d'éternuements et Othello, sans doute inquiet pour son plancher qui commençait à bizarrement se plaindre, était rapidement venu nous rejoindre pour nous féliciter et remercier tous ceux, nombreux - et il avait cité leur nom écrit sur un papier pour n'en oublier aucun, et en particulier Pipo qui ne savait plus où se mettre - sans que ce merveilleux spectacle n'aurait pu avoir lieu ; puis il avait serré la main de tous les présents sur scène, y compris la petite Lolo venue récupérer son poupon et annoncer la fermeture provisoire de la salle pour cause de vacances d'été.

En notre honneur, il avait inauguré la représentation en chantant des extraits de « L'enfant et les sortilèges », nous encourageant à reprendre certains passages avec lui.

Jamais Ravel n'aurait pu imaginer que les *ding ding ding* de son horloge puissent être aussi dingues : on était tellement pris par notre propre spectacle et tout ce que ça générerait de trac, que ça avait vite tourné en eau de boulingue...

Bon, d'accord, c'est un peu niais comme jeu de mot mais ça illustre assez bien l'ambiance complètement foutraque de ce dernier... dernier dimanche.

Fiers de cette mémorable prestation et pour en prolonger le plaisir, ravis de pouvoir continuer à porter ces déguisements qui malheureusement se délitaient rapidement parce que, contrairement à la scène, on jouait « pour de vrai », le début du mois d'août avait lui aussi entendu résonner nos cris de guerre jusqu'à cette fin de

matinée... où... un cri... autrement effrayant nous a tous fait foncer à l'autre bout de la rue Troite.

Un chien s'était fait écraser ?

Nous en étions tous persuadés.

Ce n'était pas un chien.

C'était la mère, la mère... de... Christian, qui courait, droit devant elle, les vêtements en feu.

Elle avait finalement trébuché sur un bord de trottoir et le fleuriste proche relayé par un passant lui jetait le contenu de vases où le peu d'eau s'évaporait immédiatement en grésillant au contact des flammes avant que les fleurs ne s'embrasent elles aussi. Une voisine alertée par les cris avait lancé une couverture de son premier étage.

Nous étions tous figés sur place. Sans un mot.

Christian a ouvert la bouche et il s'est affaissé, les yeux grands ouverts, se cramponnant désespérément des deux mains à ... à son tomawak impuissant.

C'est depuis ce jour qu'il bégaie et c'est depuis ce jour que nos cris de guerre ne résonnent plus.

Elle nettoyait des vêtements et je ne sais plus quoi dans un petit réduit avec de l'alcool à brûler et elle s'est soudain précipitée dans la cuisine parce qu'elle venait de penser au lait qu'elle avait mis à chauffer et qui risquait de déborder et quand elle s'est approchée de la cuisinière... les vapeurs d'alcool... qui avaient imprégné ce qu'elle portait... parce que, parce que le réduit n'était pas aéré, elle s'est... elle s'est immédiatement enflammée... comme une torche. Sa combinaison et sa robe de chambre en nylon ont littéralement fondu sur elle. Elle est morte neuf jours après... en grande partie, paraît-il à cause de cette asphyxie de la peau.

Quand on a appris ça, Gaston est monté comme un fou dans nos chambres et a viré de nos armoires tout ce qui était nylon et autre synthétique, hurlant de colère et sans doute surtout de trouille rétrospective.

Je ne l'avais jamais vu dans cet état.

Il piétinait les vêtements en bavant : « dehors, dehors ».

L'avant de sa chemise était tout mouillé et il essayait maladroitement d'essuyer ses lèvres. Odette avait les larmes aux yeux parce qu'elle était coquette et très attachée à ses fringues. Il nous a regardées, les poings levés comme s'il allait frapper : « Plus de ces cochonneries ici, vous avez bien compris ??? » et il est parti à la librairie, en vociférant, se souvenant soudain que là-bas aussi...

Odette a soutiré du tas piétiné quelques reliques auxquelles elle tenait beaucoup ; elle a aussi sorti ma robe préférée du moment en me faisant un clin d'œil – elle aussi était experte en clins d'œil - prétendant mordicus le lendemain à son Gaston qui avait apparemment retrouvé son calme légendaire qu'elles étaient en soie, en lin ou en coton, matières nobles et naturelles.

Je n'ai jamais pu la remettre, cette robe...

Mado a d'abord été très inquiète parce que beaucoup de maris ont suivi l'exemple de Gaston et elle craignait de se retrouver avec un stock invendable ; puis elle l'a soigneusement remisé, pensant à juste titre que les ménagères y reviendraient rapidement « Le nylon et tous ces synthétiques, ça se repasse pas, c'est tellement pratique... » et que présentement elle allait vite écouler les nouveautés, rapidement commandées, en pur coton, lin, et autre matière na-tu-relle.

« Les gens ont la mémoire courte » avait-elle dit à ses représentants qui avaient fait un bon chiffre d'affaires les mois suivants.

Vivi finit cette dernière phrase la voix nouée.

Le silence qui suit ne dure pas longtemps parce qu'elle demande rapidement à Ed qui s'était autorisé à rire de bon cœur pendant la narration du spectacle :

- Avez-vous joué aux cow-boys et aux indiens ?

- Pour faire plaisir à... à mes petits frères, oui... Cette histoire est bouleversante et traumatisante pour les enfants qui ont vu ce spectacle d'une... maman, d'une maman qui... Mais continue, continue de raconter ; tu voulais parler de Corobylis...

- Corobylis ?... Bouleversant et traumatisant pour les enfants, oui, encore et encore... Un petit matin d'été, Gaston passe devant sa boutique en grillant son habituelle gauloise. Les fenêtres à l'étage sont ouvertes et il entend le transistor, ce qui est inhabituel à cette heure-ci. Il frappe : pas de réponse. La porte n'est évidemment pas fermée à clé. Il entre, il appelle : toujours pas de réponse. Il passe dans l'atelier, la cuisine et finalement monte jusqu'à la chambre où dans la lumière de la lampe de chevet, il voit Corobylis, avachi sur son lit, une chaussette à la main.

Il est mort, là, sans avoir eu le temps de quitter sa deuxième chaussette et d'éteindre son transistor qui crachotait un swing endiablé...

Je ne vous l'ai pas dit tout de suite qu'il était mort, je ne voulais pas vous le dire... Je ne comprends pas pourquoi je ne voulais pas vous le dire et je ne comprends pas mieux pourquoi je vous le dis maintenant...

L'église était pleine pour ses funérailles - Ceux qui n'avaient pu entrer faute de place tendaient l'oreille du parvis où ils

s'étaient agglutinés - parce qu'il allait de temps en temps à l'église, Corobylys et uniquement l'été, par grande chaleur. Les habitués avaient fini par se méfier en passant de la lumière naturelle de l'extérieur à la pénombre de ces lieux où le surnaturel pouvait surgir à tout moment sans crier gare et où l'on prenait en tous cas le risque de trébucher et de s'étaler sans grâce aucune, comme la mère Raspail qui avait eu les genoux couronnés et le front bien meurtri et qui avait dû annuler son voyage à Notre-Dame-De-La-Salette où elle se rendait annuellement en pèlerinage, l'hébergement étant bien moins onéreux qu'à Lourdes.

Il avait en effet la fâcheuse habitude de sortir du rang la première chaise près de l'entrée, de la faire roter d'un quart de tour et de s'y installer dans une posture pas très-très catholique : avachi, jambes largement étendues dans la travée, bras fermement croisés, yeux résolument fermés, il murmurait des choses que l'on prétendait n'être jamais arrivé à comprendre et c'était sans doute mieux ainsi ; ainsi soit-il.

Toute la rue était là. Tous les commerces avaient fermé. Tous. Ceux qui avaient hésité un instant avaient finalement suivi le mouvement devant l'exaltation générale, sans doute pour ne pas avoir l'air d'être passé à côté d'un être exceptionnel et de passer, du coup, pour des nuls ; ou parce qu'ils se doutaient bien que le client ne serait client que d'Aldo et de Jo ; ou que ce serait l'opprobre générale et que, tant qu'à faire, autant assister au spectacle avec les autres. Corobylys - et ses pièces de un centime - était unanimement aimé de tous les enfants, aimé de ceux qui avaient le privilège de le « seconder » ; aimé des parents qui appréciaient de se débarrasser de ces derniers, souvent des turbulents, et de ne pas avoir à payer pour leurs multiples

dommages matériels puisqu'il ne faisait casquer que les adultes - et ses tarifs étaient imbattables - sans compter qu'il gérait aussi les petits dommages corporels à coup de mercurochrome et c'était toujours ça d'économisé.

Il était aimé parce qu'il était aimable avec tous et se moquait royalement des embrouilles ce qui désamorçait les vellétés des plus fripouilles « J'ai soupé de l'enfer et j'en ai eu une telle indigestion que maintenant, tout n'est que dessert et je me régale, et je veux bien vous en donner une part ».

On essayait de s'imbiber de sa philosophie et on réussissait assez bien, dans son atelier, par mimétisme, mais une fois dehors...

Des garçons sanglotaient, des garçons qui avaient la réputation de durs à cuire...

Jo était là, tout près de l'entrée, comme s'il allait franchir le pas, c'est dire !...

Titi ? Je voulais parler de son grand frère. Leur oncle était croque-mort. Ce terme faisait fantasmer, mais bon, tous les enfants avaient vu passer un enterrement et personne ne semblait effrayé par le meneur de cérémonie qui finissait comme tous les autres chez Aldo ou chez Jo, ou plus précisément, chez Aldo PUIS chez Jo, ce qui était le rituel incontournable des clôtures de funérailles.

Sa boutique jouxtait le petit cimetière lui-même collé au cul de l'église.

Notre quartier était un petit village, pour combien de temps encore ?

Donc, l'oncle était croque-mort. Marius, le grand frère de Titi qui l'admirait comme toute la fratrie surtout parce qu'il n'était pas delirium tremens comme leur père voulait, lui, devenir Médecin Légiste. Il avait commencé ses études très jeune et de façon très empirique sous le hangar avec les

cadavres de rongeurs, de lézards, d'oiseaux et même de chats qu'on trouvait ici ou là.

Il habitait maintenant loin de chez nous, près de la fac, chez des copains et Titi le prévenait quand on avait de quoi le faire se déplacer.

On attendait avec impatience son cours qui faisait pousser des « beurk » à la plupart des spectateurs mais qui nous scotchait Jeanne et moi surtout depuis qu'on avait compris que toutes ces bestioles nécrophages remplissaient un service éco-systémique et ça, ça nous bottait bien, ce côté magie-magie de la nature...

Il faut dire que j'avais été très impressionnée par le compost sous la voûte de noisetiers la première fois où je l'avais vu chez les Dumas et depuis, chaque fois que j'allais chez eux, ils le remuaient délicatement pour que je vois son évolution et le travail des milliers de bestioles qui grouillaient là-dedans et qui avaient chacune leur rôle à jouer. Je trouvais ça magique. Je trouvais beaucoup de choses « magiques »... Mina se tenait à distance en se bouchant le nez de ses doigts fins aux ongles longs et toujours impeccablement peints alors que, franchement, je ne sentais rien si ce n'est la bonne odeur de terre. Je prenais une poignée du produit fini et j'essayais de lui faire partager mon enthousiasme, sans résultat...

Je n'avais pas eu trop à insister auprès de Yougo-Russ pour avoir le mien, de compost, au fond de notre jardin, dans un bel habillage de planches ajourées. Yougo cuisinait beaucoup de fruits et légumes ce qui fournissait un bon stock d'épluchures et je déposais au passage ce qu'Odette me gardait ; sans compter les restes de fruits et légumes de Sadoux qui avaient parfois transité chez Joséphine et qui traversaient la rue... Plus tard, je leur avais demandé de pisser directement sur le tas parce que, dit le voisin

maracher des Dumas qui avait trouvé en moi « une oreille toujours prête à avaler tout ce qui parlait de petites plantes et bêtes, l'urine est un activateur de compost comme le fumier, le purin d'ortie, de prèles, de consoude et autres recettes miracles utilisées depuis la nuit des temps et malheureusement de plus en plus remplacées par les résidus chimiques concoctés pour les éliminations de nuisibles pendant la guerre et qu'il faut recycler pour les autres nuisibles du jardin ce qui fait le bonheur du portefeuille de certains petits malins toujours les mêmes et qu'en plus, ils sont pas gratuits ces produits ! »

Mais mes papas avaient leur pudeur...

Quant à moi, j'avais récupéré une vieille casserole et je m'accroupissais dignement avant d'arroser religieusement - qui dit que je n'ai pas de religion ? - mon Or Noir.

Marius, donc, arrivait avec son attirail professionnel : bocal, scalpel, pinces, loupes... et des gants en latex, des masques pour ceux qui voulaient participer activement à la leçon d'observation, ou plutôt celles, c'est à dire Jeanne et moi, ses fidèles groupies...

Les autres restaient à distance quand ils ne s'éclipsaient pas, se souvenant soudain qu'il était urgent de foncer acheter le pain sans risquer d'avoir à se faire enguirlander pour être passé par la case « Picotin »

Je ne dis pas que nous n'étions pas dégoutées (beurk !) devant ces mouches, ces asticots et autres qui grouillaient sur les entames de bestioles crevées, dans cette puanteur qu'il nous apprenait à ignorer et que nous avions fait semblant d'ignorer par la suite sans y parvenir jamais ; mais nous étions toutes les deux bonnes comédiennes quand la situation l'exigeait... et Marius était si beau avec sa fine moustache, ses grands yeux bleus, ses mains expertes et ses

compliments pour « mes courageuses petites demoiselles »...

Il était le seul à nous appeler « demoiselles ».

Et puis, il savait tellement de choses ! On apprenait très vite à reconnaître ces bestioles qui prenaient une sacrée aura avec leur nom latin qu'il associait toujours au nom d'usage. On avait même composé une chanson qui commençait par le commencement puisqu'elles arrivaient en premier pondre leurs œufs pour que leurs larves prospèrent sur la chair morte: « Mouches bleues, pour les yeux des amoureux... ».

Marius, pas dupe, rigolait doucement en nous regardant droit dans les yeux, les nôtres, ce qui nous faisait rougir...

Calliphora Vicina, Sarcophaga, Lucilia, Ophira, Phora... Que de poésie dans ces noms d'artistes de l'opéra de l'au-delà !

Plus tard, il nous avait prêté des livres sur l'évolution des cadavres, y compris humains.

On les lisait à deux Jeanne et moi, serrées l'une contre l'autre, sans doute pour s'encourager à regarder cette vérité en face nous qui tournions tout en dérision, surtout les choses sérieuses.

Quand la radio s'est mise à passer à longueur de journée « Le jazz et la java » de Nougaro, on en a inventé une autre, de chanson.

Il y a un mot que je n'aimais pas prononcer quand j'étais petite, parce que maintenant, pfft... Alors, je l'avais mis à l'envers et ça devenait : trom, plus inoffensif, moins définitif et je devais sans doute m'en sentir protégée...

Notre chanson à nous disait :

Quand la trom est, quand la trom est, là

La vi-ta s'en, la vi-ta s'en, va

Il y'a du ver dans la pomm', de la joie dans l' pass-ta-ga

Quand la trom ou, la vi-ta sont, là

trom et vita copains ça ne peut pas se fai-re

l'une regarde la lune, l'autre a le cul par terre
Et si...

Vivi arrête brusquement la chanson commencée avec entrain. Elle se retourne de l'autre côté, respire profondément l'odeur du tilleul, remonte la couverture sur sa tête.

Il doit se rapprocher en écartant le chien pour entendre la suite :

- C'était l'année du brevet. J'avais un an d'avance, lui deux de retard.

En sixième, pour mon passage dans ma vie nouvelle de « Grande Fille », j'avais quitté la chambre de Mina pour m'installer définitivement chez moi, au rez-de-chaussée. Le canapé-lit restait continuellement déplié parce que j'aime lire au lit, même de jour. J'avais aimé me retrouver seule, en bas, avec l'ouverture sur le jardin. J'avais aimé cette sensation de liberté en m'éloignant d'eux, dans cette grande maison, ne serait-ce que quelques heures, la nuit.

Adieu enfance et pitoyable cauchemar devenu obsolète au fil du temps... Bonjour adolescence déboussolante.

C'était pour une boum, un mois avant la fin de l'année scolaire.

J'avais besoin de peu d'heures de sommeil et je lisais beaucoup la nuit quand je ne traînais pas dans le jardin à rêvasser, couchée « sur la Beline » le nez en l'air, à deviner sur quelle planète elle pouvait bien se promener en me faisant plein de clins d'œil d'étoiles ce qui avait le pouvoir immédiat de m'apaiser. J'ai attendu de voir s'éteindre leurs lumières et je suis partie en vélo en espérant ne croiser personne de connaissance.

J'ai entendu la musique qui sortait des fenêtres ouvertes et j'ai eu soudain un fort sentiment de liberté devant la

devanture de cette cave si réputée des fines bouches parisiennes dont j'avais entendu parler pendant les fameux repas des amis de Yougo-Russ où l'on se devait de débarquer avec une bouteille millésimée ; et c'était chaque fois la surenchère... La porte en bois ouvragé à droite de la luxueuse boutique était très lourde, l'ascenseur silencieux et quand j'ai sonné, un couple est venu m'ouvrir. Ils avaient chacun un verre à la main qui avait visiblement déjà été vidé et rempli plusieurs fois.

- Hé, petite fille, tu ne t'es pas trompé d'étage ?

- Non, elle ne s'est pas trompée d'étage.

Il était là, derrière eux et m'a timidement embrassée sur les deux joues sous le regard étonné des invités qui s'étaient agglutinés dans le vaste hall d'entrée pour recevoir les arrivants. Tous me paraissaient vieux. Ils avaient pourtant son âge. Ils étaient au lycée, eux, et méprisaient peut-être les petits du collège dont j'étais la seule invitée. En tout cas, ils ont tellement été peu agréables que j'ai eu envie de ne pas rester. Il me regardait avec anxiété et je lui ai souri. Alors, il a pris ma main et m'a attirée à l'écart :

- Ne fais pas attention, c'est un air qu'ils se donnent...

Nous avons visité l'appartement, main dans la main. Un appartement de plus de trois cent mètres carrés.

Je savais qu'il était fils unique, que ses parents cavistes réputés courraient le vaste monde à la recherche de crus rares et qu'actuellement ils étaient du côté du Chili ou de la Californie, il ne savait plus exactement. La bonne qui avait une chambre sous les toits le réveillait le matin pour qu'il ait une chance de ne pas arriver en retard en cours ; elle préparait le repas et faisait le ménage. Le soir, il était souvent seul. Ça sentait le trop plein de fric dans cet appartement sans doute aménagé par un décorateur célèbre qui n'aurait pas accepté de vivre dans ce lieu sans âme.

Il a beaucoup hésité avant d'ouvrir la porte de sa chambre. Je lui ai à nouveau souri.

Cette chambre avait une âme, elle. Des affiches, des dessins, beaucoup de dessins où j'ai cru me reconnaître ; plus de 33 et 45 tours, me semblait-il, qu'à notre boutique qui en avait déjà pas mal ; deux beaux Tépaz dernier cri reliés à de volumineux haut-parleurs ; et surtout, des dizaines d'harmonicas tous plus beaux les uns que les autres. Les livres eux, se faisaient rares.

- Non, je ne joue pas ce soir. J'ai tellement envie que tu reviennes ! Tu reviendras ?

Je suis revenue, de nuit, sur mon vélo qui couinait à chaque tour de roue et que j'aurais souhaité plus discret.

Et là, maintenant, j'aimerais à nouveau l'entendre cette musique monocorde mais pleine de promesse, promesse de tendresse puérile partagée, de battements de cœurs affolés, de solitude rompue, de temps suspendu en quête d'apaisement ...

Le lendemain, en cours, nous étions presque distants. Le jour ne tenait pas les promesses de la nuit.

Et puis, un petit matin où je venais avec grande précaution pour ne pas faire de bruit de garer mon vélo sous le passage, ils ont été là, derrière moi, tous les deux, silencieux, et je me suis mise immédiatement à hurler. Reproches, insanités, désespoir, tout y est passé dans un déchainement de violence que je ne cherchais nullement à atténuer.

Yougo baissait la tête, Russ pleurait silencieusement et je hurlais de plus belle : Je ne veux plus vous voir ! Vous vous rendez compte, je leur ai dit : « je ne veux plus vous voir ! ». Et je suis partie au fond du jardin en piétinant de rage la Beline au passage, en piétinant La Beline ! et en secouant violemment la barrière du compost au point de la faire tomber.

Gaston avait entendu les cris. Il m'a regardée monter les escaliers sans rien dire et je suis restée à la boulangerie jusqu'au brevet que j'ai eu avec mention.

Lui aussi a fini par l'avoir de justesse, son brevet, et l'année suivante il était dans un pensionnat privé, à l'autre bout de Paris...

Odette m'a déposée chez les Dumas où j'ai passé les quinze premiers jours de vacances et où je me suis, disons : calmée, en trainant dans le jardin avec le chat qui ne me quittait pas, devant le compost et surtout près de la mare où j'avais eu quelque velléité de....

Et puis, je suis rentrée chez moi... Voilà.

Et puis, j'en suis à nouveau souvent partie. Des fugues. Je faisais souvent des fugues. Je me sentais de nulle part, étrangère aux autres, à tous les autres quand ce n'était pas à moi-même. Période pas facile. Facile pour personne ; qui m'a semblé durer une éternité et des éternités comme ça, je ne veux plus en vivre. Dur. Trop dur. Voilà.

Ils ne firent plus jamais allusion à cette longue nuit qu'ils avaient finie côte à côte.

DALFORT RETROUVÉ

Gabriel s'est à nouveau inondé d'eau de Cologne. Il va fièrement s'asseoir dans le vaste coffre de la 2CV de la grand-mère qu'il vient de finir de retaper et d'astiquer et où, jadis, le grand-père avait supprimé la banquette arrière pour laisser place à la machine à coudre. Il a laissé le siège du passager à Ed que Vivi, déjà installée derrière le volant, observe discrètement. Bien que très élégant dans son costume en lin écru, et elle en prend d'avantage conscience, il paraît avoir encore beaucoup maigri.

Demain je l'oblige à consulter et s'il refuse, je refuse moi de le voir ...

- Raconte au docteur comment tu t'étais engueulée avec des féministes, mais des enragées, hein, qui crachaient sur tous les mecs et qui voulaient leur couper les couilles, à tous, hein ! - excusez, docteur - et que toi, toute seule, tu avais crié :

« femme-homme-même-combat-de-l'individu !!!! Pas plus l'un que l'une, pas plus l'une que l'un... homme-femme-même-combat de l'individu !!!! pas plus... » et que t'avais été bien contente de savoir courir vite !!! Que tu disais que celles-là elles étaient aussi facho que les machos. Que tu allais des fois à des réunions de féministes, des normales, elles. Que t'aimais mieux qu'on considère tout de suite que comme y'avait pas de raison de penser que les femmes valaient moins ou plus que les hommes, y'avait pas de raison qu'elles fassent pas tout de suite les mêmes choses, ni plus ni moins, par choix, sans demander de permission ; simplement mais avec détermination, sans rien lâcher. Que plus elles seraient nombreuses à penser, et nous aussi,

hein « pas plus l'un que l'une, pas plus l'une que l'un », les choses finiraient par se faire et que chacun y trouverait son compte. Et tu disais que, fallait pas croire, mais y'avait beaucoup de mecs qu'étaient d'accord avec ça et que même, y'en avait beaucoup d'autres qu'étaient pas contre. Et ceux qu'étaient contre parce qu'ils se cramponnaient à leurs péro, préo, préo... à leur pouvoir, hein, y'allait falloir qu'ils prouvent qu'ils avaient d'autres raisons d'être là parce que ça risquait de devenir intranquille pour eux... Peut être pas tout de suite, mais sûr que ça allait se faire ! Et vous savez, elle a pas attendu mai 68 pour penser et dire ça !

Et d'abord, moi je dis : y'en a marre de ces histoires de virilité que tu dois prouver à tout bout de champ parce que t'es un homme, parce que t'es né comme ça, c'est tout ; et c'est quoi, ton mérite ?

Et les enfants, qu'on arrête de leur bourrer le crâne, parce que eux aussi, des fois ils ont envie de faire des choses et ils savent qu'ils sont capables, mais on leur dit que c'est pas pour eux parce qu'ils sont petit garçon ou petite fille et ce qui est fait pour l'un, c'est pas fait pour l'autre, que c'est comme ça et qu'ils ont pas leur mot à dire ! Et ben si !!!

Et les papas qu'ont très envie de s'occuper de leur bébé mais qu'on leur dit que c'est pas leur rôle alors qu'ils savent bien qu'ils sauraient faire, ni mieux ni moins bien que les mamans...

Vivi, elle disait aussi qu'il fallait qu'on arrête de parler de féminisme ce qui revenait à toujours vouloir opposer les hommes et les femmes comme si on était programmés à vie à être des ennemis qui doivent subir, comme si on était des pantins sans personnalité ; sinon on en sera encore au même point dans cinquante ans, et peut être même plus... Et moi j'ai dit : Y'a plein de mecs qui sont pas plus libérés, alors ! Après tout, pourquoi ils iraient pas avec les féministes -

enfin je parle des féministes qui veulent l'égalité, bien sûr - ils auraient tout à y gagner, ceux là et je suis sûr qu'y en a plein qui viendraient et que ça aiderait à en finir avec ces conneries : je suis plus fort que toi parce que, gnia gnia gnia... On était tous d'accord avec Vivi, surtout Odette qui se laissait pas marcher sur les pieds, pas plus par les nanas que par les mecs et on s'est tous bien marré quand Gaston a dit que puisque les femmes portent des pantalons pourquoi nous, les hommes, on porterait pas de robe pour l'égalité ? Alors ils ont pensé au pharmacien et à d'autres que je connais pas et on a dû les entendre rire jusqu'au bout de l'avenue parce que c'était drôle, quand même, même si c'était bête !... Que ceux qui ont envie, bien sûr, on les obligerait pas, les autres. D'ailleurs y'a des femmes qui portent jamais de pantalon ; et alors ?

Ça ferait ricaner au début, mais après tout, les femmes, elles, elles ont tenu le coup ; alors ça veut dire qu'elles sont fortes ? On a oublié, mais ça a fait des histoires quand elles ont commencé à en mettre, des pantalons !!! fallait qu'elles en aient du cran parce que ça faisait pas que ricaner ! c'était plutôt violent parce qu'elles voulaient pas seulement le pantalon...

Et pourquoi nous, on serait pas aussi forts pour réclamer des robes ? Ça voudrait dire qu'on n'a pas autant de cran qu'elles, peut-être ? En tous cas, ça voudrait dire qu'on soutient qu'on veut avoir le choix, et basta. Et Gaston il a aussi dit en mimant comme s'il avait une robe : surtout que ça a l'air drôlement agréable quand il fait très chaud de secouer la robe, comme ça, et d'avoir les jambes et les fesses à l'air comme le fait Odette quand y'a pas de client. Odette lui a dit qu'elle lui prêterait sa robe la plus légère pour qu'il se fasse plaisir et ils m'ont raconté Marylin et sa robe... Ils venaient de revoir le film ; je me souviens du titre : *Sept ans*

de réflexion. Je l'ai jamais vu mais j'aimerais bien. Et ils m'ont aussi raconté *Certains l'aiment chaud*. Ils m'ont raconté la fin : « Personne n'est parfait » Même moi j'ai compris et tu parles que j'aimerais bien le voir aussi...

C'était un repas... sous la tonnelle, à Paris où j'étais venu quelques jours... juste avant que la petite parte en Irlande et Yougo Russ en ... en... et c'est la dernière fois que je les a vu rire. C'est la dernière fois que je les ai vus...

Qu'en tous cas, ce qui compte, c'est qu'on respecte l'individu, qu'il soit masculin ou féminin et que chacun finira par y trouver son compte. Que ça prendra du temps, c'est sûr !!! Et qu'on arrête avec ces histoires de tenue qu'il faut mettre ou pas mettre. Nos pauvres grand-mères, fallait qu'elles se saucissonnent dans un corset quand elles sortaient et pas question de montrer leur mollet ou leur bras ! Ça me fait penser... Vous savez docteur, quand elle a commencé à avoir des petits seins qui poussaient, elle les a tannés pour avoir un soutien gorge. Bon, elle l'a eu, son soutien gorge. Elle m'a même envoyé la photo de l'emballage tellement qu'elle était contente. Et figurez vous qu'au début des vacances, quinze jours après, ils viennent ici, chez moi, mes parisiens. On mangeait sous ma tonnelle et je voulais me lever pour aller chercher un bout de ficelle pour attacher un endroit où la vigne pendouillait et que les grappes risquaient de s'abimer. Elle se lève en me disant : « pas la peine », et elle enlève son soutien gorge, là, devant nous et elle grimpe sur la table et elle attache soigneusement le raisin avec de la belle dentelle rose. Ouf, ça va mieux qu'elle a dit en se frottant le dos : je le supportait plus ce truc qui tire le dos et pince sous les bras... Elle a pas attendu mai 68, elle, pour l'enlever, parce qu'elle en a plus remis après.

Moi, je lui disais à Vivi qu'elle allait pas se faire que des amis en disant et en faisant ce qu'elle disait...

- C'est un peu schématique tout ce que tu me fais dire, Gabriel, mais tu as raison, l'idée est là
- Raconte que tu allais aux réunions du... je sais plus comment ça s'appelle le truc des homos ?
- Le FHAR, Front homosexuel d'action révolutionnaire.
- Et que vous vous présentiez et que t'avais dit que t'étais hétérosexuelle, mais que t'avais été élevée par deux homos qu'avaient été les meilleurs parents que t'aurais pu rêver et qu'en plus, ils étaient même pas de ta famille ! Et vous savez, docteur, y'en a un qu'a pleuré quand elle a dit ça...
- Gabriel, arrête, tu n'es pas obligé de faire la conversation. Je suis dans la voiture et on y va à ton pince-fesses.
- Ben, j'ai tellement cru que tu viendrais pas ! J'étais inquiet et tu sais bien que quand je suis inquiet, je cause, je cause !!! mais tu es venue...
- Ah, qu'est-ce que je ferais pas pour te faire plaisir, mon Gabriel qui m'a fait un beau cadeau en requinquant cette belle antiquité que j'ai plaisir à conduire !
- Vous savez, docteur, c'est un vieux moteur à embrayage centrifuge, que ça m'a bien occupé pour le remettre en état. Elle se débrouille bien la petite avec, c'est sûr, mais les essuie-glaces marchent avec le moteur, et quand t'es à l'arrêt ou que tu roules lentement, pffft !!! Par exemple, avec la neige : tu roules lentement parce que t'es prudent et alors les essuie-glace ralentissent, la neige s'accumule et comme tu vois pas grand-chose, tu ralentis encore, la neige continue à s'accumuler, et quand t'as plus qu'une petite fente, t'as intérêt à t'arrêter et à dégager ton pare-brise rapidos et à remonter encore plus rapidos pour repartir en espérant que le soleil va se pointer pour te sortir de ce brouillard... Y'a bien la molette qu'on peut tourner pour les faire marcher, ces essuie-glace, mais quand il neige, vaut mieux avoir les deux mains sur le volant et je lui ai dit, hein que je t'ai dit que

je préfère que tu prennes la 4L les jours de pluie ou de neige et même quand tu veux parce que... Arrête !!! C'est là, cette grande maison. Y'a du monde ! Descendez ; moi je connais le coin, je sais où me garer plus loin... Treize minutes, on n'a mis que treize minutes ! C'est pas loin, hein ? Elle marche aussi bien que du temps de ta grand-mère cette Titine !

- Tu es le plus top des mécanos et tu l'as tellement chouchoutée qu'elle a plaisir à nous prouver qu'elle sait carburer...

Il y a foule dehors et on leur précise que le maître de maison est à l'intérieur. Elle entre la première et s'arrête net en entendant un éclat de rire. Ed suit son regard.

Elle a vu une apparition, elle a bien vu une apparition ! Elle se retourne brusquement :

- Dalfort, c'est Dalfort, je ne peux pas, je ne peux pas entrer.

- Ecoute, ma douce, c'est peut-être l'occasion de ...

- JE NE PEUX PAS, VOUS L'ENTENDEZ QUE JE NE PEUX PAS !!! C'EST TROP... VOUS... OUI, D'ABORD VOUS, ET MAINTENANT, LUI !!!

ET JE L'AI PAS FINIE MA TRADUCTION ET TANT QUE JE L'AURAI PAS FINIE... RECULEZ-VOUS, JE M'EN VAIS. RECULEZ-VOUS !!!

Elle bouscule Ed qui essaie vainement de la retenir. Gabriel arrive, rayonnant et s'arrête en l'entendant bafouiller :

- Je rentre et je rentre même à pied !

Ed fait un signe à Gabriel qui les suit sans comprendre en direction de la 2CV. Elle se tasse dans un coin, à l'arrière et ne dit d'abord rien, puis :

- C'était un guet-apens, vous pouvez être fiers, tous les deux.

- C'était pas un guet-apens, c'est seulement que ce jeune homme est tombé amoureux de ton bras, que tu lui avais fait un petit signe parce qu'il s'était garé sur le bas-côté avec ses

tuiles pour te laisser passer et que son copain m'a supplié de lui dire si je connaissais la 4L de cette jeune fille qui le rendait fou alors qu'il avait seulement vu son bras « nacré, long, fin et potelé ». Tomber amoureux d'un bras, tu te rends compte ! Tu parles que je la connaissais cette 4L et que je savais qui la conduisait ! Mais j'ai dit au copain et même à lui parce que je l'ai finalement vu, moi, ce jeune homme que je trouve très bien si tu veux mon avis, surtout qu'il vient se paumer ici pour prendre la suite de son grand-père... Je leur ai dit que t'avais quelque chose à finir et que rien ni personne pourrait te faire changer d'avis ; j'ai promis - foi de Gabriel - que je t'en parlerai quand tu auras fini ce que tu dois finir et je leur ai pas dit quoi, et je leur ai dit aussi que de toutes façons je leur dirais rien, à eux, sans ton autorisation... Et que même, je savais bien que c'était pas la peine de t'en parler, que tu voudrais rien entendre tant que... Et il y a eu cette invitation et comme tu avais presque fini, on a pensé avec le docteur que tu pouvais bien le voir ce jeune homme et dire si t'étais d'accord pour... Et t'appelles ça un guet-apens ? Dis-donc, personne t'aurait obligé à lui parler si t'étais pas d'accord !!!

- Il n'est pas au courant ?

- Non Gabriel n'a pas entendu parler de « Dalfort »

- Qui c'est, ce Dalfort ?

- Vivi a connu à Paris quelqu'un qui se faisait appeler Dalfort et ils avaient, disons, du sentiment l'un pour l'autre, un fort sentiment, mais c'était un peu compliqué entre eux. Il y a peu, elle m'a parlé de ce Dalfort et je n'ai pas compris tout de suite et puis j'ai pensé à Maisons D'Alfort, l'école nationale vétérinaire... Vétérinaire, ce jeune vétérinaire amoureux d'un bras vu à la portière d'une 4L dont tu m'avais parlé, Gabriel et...

- Alors, c'est qu'il l'avait reconnu, ce bras !!!... Ce Dalfort, il faisait pas de la poésie par hasard, et même de la poésie pour les piquets de grève avec ma Vivi et que ma Vivi, elle est amoureuse ? Hein, ma Vivi que t'es amoureuse ? Et tu l'avais même pas reconnu quand il t'a laissée passer !!! Tu l'avais peut-être même pas vu... Hein que tu l'avais pas vu?...

Eh, docteur, on est combien de millions en France pour que deux amoureux à Paris se retombent dessus sur une petite route de montagne, chez nous, en Belledonne, au milieu des Alpes, comme ça, par hasard... Ça fait une chance sur combien ?

Il y eu un silence pendant lequel tous trois essayèrent de comprendre ce mystère, parce qu'il faut avouer que ce hasard était un vrai mystère et qu'il était difficile pour quiconque d'y croire.

CONTE : POINT FINAL, ET AUTRES NARRATIONS

Elle met du temps sur cette Olivetti pourtant très performante et ne sort aucun juron même quand elle fait des erreurs de frappe dues à son manque visible de concentration. Ed ne dit rien, cherchant à être le plus discret possible, surtout quand elle se lève et se dirige vers le portail pour revenir aussitôt s'installer devant la machine en poussant un soupir plaintif.

Le soir, elle arrive en retard, se laisse tomber au pied du tilleul comme épuisée après une longue course et ne finit pas le verre de Suze-citron-tranche qu'il lui a préparé comme les soirs précédents. Il dresse la table et alors elle se lève lentement comme une convalescente.

Un soir, il lui parle de son grand-père maternel, botaniste réputé dans le fjord, qui hantait le port en plein jour, une lanterne à la main, interpellant les passants pour qu'ils aillent le chercher, lui, Ed, qui ferait réapparaître les trois enfants avec sa magie. On le raccompagnait alors et il se plongeait dans les livres de botanique qu'il avait écrits tout au long de sa vie.

Il est mort seul, dans son sommeil, un soir d'hiver.

Elle secoue la tête comme un chien qui s'ébroue et murmure :

- Votre magie... Vous n'avez pas pu la faire réapparaître, elle... Et plus fort : Ne meurt-on pas toujours seul?...

Puis elle demande calmement si elle peut avoir une deuxième part de dessert.

Le lendemain matin, il ne vient pas. Elle commence à relire des chapitres entiers de la traduction pour finir par réaliser qu'elle a trop l'esprit ailleurs. Elle part dans le bois tout proche et marche pendant des heures avec le chien qui reste à ses côtés alors qu'habituellement il gambade dans tous les sens. Au retour, elle prend une douche rapide puis, sur un coup de tête, fait du stop jusqu'à Grenoble où elle traîne sur les quais de l'Isère. Elle prend la Montée Challemont, rejoint les grandes marches en pierre et arrive essoufflée au sommet de la bastille. Elle regarde à peine le paysage en contre-bas et redescend par le téléphérique qui survole l'Isère pour rejoindre l'autre rive. Elle marche dans les rues de cette ville qu'elle ne connaît pas. Le soir, elle mange dans un restaurant très animé du centre ancien avant d'aller dans un ciné-club qui passe Nosferatu de Murnau qu'elle a déjà vu de nombreuses fois à Paris. Comme à chaque fois, elle a un sentiment irrépessible d'abandon quand la vieille calèche disparaît dans un virage. Ce soir, elle se demande si ce n'est pas ce qu'elle recherche, inconsciemment, en voyant, et revoyant ce film. Cette idée la met mal à l'aise. Elle voudrait ne l'avoir jamais eue.

Elle traîne dans des bars enfumés avant d'entrer dans le premier hôtel venu.

Quand elle arrive le lendemain après-midi, il attend devant le portail pourtant ouvert.

Ils continuent la traduction. Parfois Ed se met devant l'Olivetti et elle cherche mollement dans le dictionnaire le mot qu'il ignore.

Il a considérablement maigri.

Elle aussi qui mange peu a maigri. Un soir, elle arrive toute pimpante en répétant : j'ai faim, j'ai faim, j'ai faim !!! Il la prend dans ses bras en la faisant tourner et elle pousse de petits cris comme une enfant qui en redemande.

Après le repas qu'elle gloutonne presque salement, elle l'invite à venir voir la suite de la Sorfée.

- Vous-vous souvenez, elle était en train de chuter...

«... Elle voyait un coin de marigot se rapprocher dangereusement et au moment où elle se bouchait le nez et où elle fermait les yeux en prévision du contact avec l'eau saumâtre, elle fut soudain agrippée sans ménagement par les pieds et se retrouva cul par-dessus tête, les fesses à l'air, dans une espèce de panier puant la vieille graisse. L'accélération soudaine de ce qui semblait être le moteur d'une moto couvrit ses rouspétances. Elle essaya de se redresser mais les loopings répétés l'en empêchèrent. Quand le moteur s'arrêta soudain elle avait tellement mal au cœur qu'elle ne put même pas bouger. Elle entendit quelque chose du genre : « a u in esse a o fa gué père ? ».

Une main l'aida à s'extraire délicatement du panier solidement fixé dans le side-car. Elle lissa sa jupe en regardant de travers son sauveur qui répéta :

- Salut, princesse, pas trop fatiguée, j'espère ?

Elle marmonna quelque chose qu'il n'entendit pas mais qu'il devina. Il prit un ton sérieux pour se présenter avec une grande courbette qu'elle trouva pleine d'ironie :

- Patitan.

- Quoi, patitan ?

- Je me présente. Je m'appelle Patitan, fils répudié de Titans and co... Pas Titan si tu préfères...

- ???

- Je m'explique : les Titans, mes géniteurs, ne m'ont pas trouvé digne de représenter cette longue lignée qui règne depuis la nuit des temps.

- Ah, ah, ah !!!

- Ris bien, la Sorfée, ni sorcière ni fée, ou pourrais-je dire, la fécière, mi fée, mi sorcière ???

- !!!

- Oui, je sais qui tu es... Bienvenue dans mon domaine.

Elle regarda autour d'elle. On se serait cru dans un garage avec des motos désossées, des outils, des bidons de graisse dans tous les replis du nuage. Et de fait, C'ÉTAIT un garage.

- Eh oui, Je suis fan de mécanique, la honte de la gente titanique ah, ah, ah !!! Viens dans ma réserve et fais ton choix.

Ils continuèrent sur le nuage qui semblait se prolonger à l'infini et où se côtoyaient des modèles de tous âges et de toutes époques. Elle eut du mal à le faire ce choix ! Finalement elle désigna une moto au moteur vert d'eau, au guidon rouge vif et au pot d'échappement arc-en-ciel.

- Bravo, c'est ce que je t'aurais proposé. Nerveuse, maniable, silencieuse, tout type de carburant : tu lui fais avaler tout ce qui te tombe sous la main, animal, végétal, minéral, et elle ronronne même quand on lui raconte une histoire... Tu peux t'installer à côté. Fais ton choix, c'est pas les nuages qui manquent ici et tu reviens essayer ta moto le temps que je la prépare.

Elle choisit un nuage d'un bleuté du meilleur effet puis elle partit faire un tour.

Le Bon-heur !

Le lendemain, elle se gara dans un vaste pré.

Son regard fut attiré par la lente marche d'un humain qui s'immobilisa au bord de la falaise et qui, soudain, bascula dans le vide.

Elle s'approcha.

Il en arriva un deuxième qui se dirigea tout d'abord, lui aussi, au bord de la falaise et qui sembla renifler une odeur qui le fit changer d'avis. Il se dirigea droit sur la moto, se coucha sous le pot d'échappement et aspira goulûment. Il se mit alors à parler, parler, parler, puis il se releva et repartit en direction de la vallée.

- Ça alors, se dit-elle, c'est mon mélange de champignons vénéneux, de cascara sagrada, de bave de crapaud verruqueux, de convolvulus scamonia, de crottes de marmottes, de crottes de lapins et de bouquetins ; de fleurs aphrodisiaques, de fleurs de sureau, de verbascum thapsus, de pervenche, de soucis et de pissenlits ; de venin de tous les machins à venin, de crachats de rats, de chinchilla, de chuckwalla ; de fraises des bois, de framboises, de myrte, de myrtille et de potentille ; de feuilles fraîches, de feuilles compostées, de feuilles pourravées, de strychnos nux vomica ; de pissat de puma, de pissat de boa et de verrat ; de petits cailloux doux, de coquillages, de plumes de hibou, de poil de tigrou, de fruits de houx, de cadavre de gnou, d'hématomes de fantômes, de rictus d'australopithecus et de tout ce qui me passait sous la main sans y penser qui fait tant d'effet ? Mazette !

Elle resta plusieurs jours à les observer, toutes celles et tous ceux qui arrivaient et qui se couchaient en crachant leurs mots-maux sous le pot de la moto.

Il y avait même parfois, mais rarement, des enfants qui en plus riaient et dansaient quand ils se relevaient.

Le moteur ronronnait à qui mieux-mieux.

Elle n'était pas peu fière !

Puis elle se lassa.

Elle enfourcha sa moto et retourna chez Patitan.

- Ils vont être en manque dit-il.

- Je ne vais pas passer mon temps...

- Regarde celle-là, elle a un réservoir XXL et deux pots d'échappement.

Ils partirent ensemble, chacun sur une moto et revinrent à deux sur celle de Sorfée qui s'amusait à faire des enchaînements de looping de plus en plus osés, tarabiscotés et vertigineux jusqu'à finir par en avoir elle-même des nausées ce qui la décida à se calmer.

Patitan, lui, se cramponnait à sa taille.

Il ne disait rien.

Il avait seulement hâte d'arriver.

Quelques semaines plus tard, Sorfée alla voir où en était la moto.

Ils étaient nombreux, agglutinés sous les deux pots, à cracher leurs mots-maux qui se percutaient dans un brouhaha indescriptible. D'autres arrivaient et point ne repartaient. Alors, elle fonça à la mare-marigot et emplit à raz bord de tout ce qu'elle avait ramassé, le panier que Patitan avait fixé sur le porte-bagages.

Elle retourna près de la falaise et balança par poignées ce qu'elle avait apporté.

Tout s'enracina immédiatement et en quelques minutes, un jardin exubérant et pas très regardant recouvrit tout l'espace.

Les cailloux eux-mêmes faisaient des petits.

« Qu'ils se débrouillent » pensa-t-elle.

Ils furent nombreux à faire la cueillette et à recharger le réservoir de la XXL qui ne demandait pas mieux.

Elle retourna sur son nuage se reposer un peu, puis elle partit visiter la galaxie.

Quand Patitan avait fini de bricoler une moto, il l'accompagnait pour la roder.

Finally, these two became inseparable. They understood each other so well that they created the club of SORPATITANFÉE of which they were the only members.

Epilogue : Parfois, l'un d'entre eux continuait sur la falaise, parce qu'il avait le nez bouché, ou parce qu'il n'avait pas le choix ou parce qu'il avait si fort envie de chuter qu'il chutait et alors, c'était aussi son choix... »

POINT FINAL : C'était l'histoire de : « La Sorfée et la mots-maux-moto ».

Ed reste silencieux.

- vous n'aimez pas, c'est trop gnian-gnian ?

- Je suis impressionné par, comment dire, cette sensibilité, cette capacité que tu as à sentir ou... deviner...

La fin, surtout, me plaît beaucoup et m'aidera certainement et toi aussi, j'espère...

- Je ne comprends pas ce que vous dites.

- Bien sûr que ça m'a plu, comme tout ce que tu fais...

- Holà, vous n'allez pas vous mettre à gagater vous aussi !

Le lendemain, elle demande à Gabriel de venir à la fin de sa tournée. Elle lui présente la suite et fin de l'histoire.

Il aime beaucoup les dessins.

Il l'arrête quand elle arrive au passage qui parle des enfants.

- Tu es folle, les enfants ça se suicide pas !!!

- Tu n'y as jamais pensé quand tu étais enfant, quand les autres gamins se moquaient de toi parce que tu n'aimais pas jouer au foot ou quand ton père te filait une sacrée raclée parce que tu refusais de te battre ? Quand tu cafardais, tu n'y a pas pensé, toi, à l'idée de... à l'idée de mourir ?

Gabriel la regarde et des larmes coulent, soudain.

Elle le prend dans ses bras.

- Je ne voulais pas... Tu as raison, les enfants ne se suicident pas, ils y pensent seulement, peut être ; ou alors, c'est un accident, ou alors... les adultes qui ne peuvent envisager...

Elle continue l'histoire en essayant de prendre une voix détachée. Elle est bouleversée d'avoir vu son Gabriel pleurer.

L'Olivetti avait repris son rythme de croisière et la traduction n'était pas loin d'être finie.

Pendant le léger repas de midi ce jour-là, elle raconte comment elle avait réagi quand Yougo lui avait annoncé un soir au moment du coucher, à la fin de ses dernières vacances de primaire :

- Tu te souviens d'Anita qui est responsable du Grand Hôtel et qui nous fait tous si souvent rire et que tu t'amuses à frôler parce qu'elle sent si bon ? Bon, son frère propose de t'apprendre à nager.

Et moi de hurler désespérément :

- JE NE VEUX PAS APPRENDRE À NAGER ! JE NE VEUX PAS APPRENDRE À NAGER ! JE NE VEUX PAS APPRENDRE À NAGER ! JE NE VEUX PAS APPRENDRE À NAGER ! JE NE

VEUX PAS APPRENDRE À NAGER ! JE NE VEUX PAS APPRENDRE À NAGER ! JE NE VEUX PAS APPRENDRE À NAGER !

Mario est arrivé en catastrophe et j'ai éclaté de rire.

Lozo était en train de lui couper les cheveux quand Russ avait téléphoné et il est venu comme il était, en peignoir et pantoufles, un côté de la tête ratiboisé et l'autre... ça faisait comme une houppette latérale. Mais surtout, les dessins de son peignoir, ah, ah, ah !!!

- Je suis content de t'entendre rire, même si c'est à mes dépens. Tu hurlais « Je ne veux pas apprendre à nager »

- Quand je suis arrivé...

- Bon. Comme tu m'as bien fait rire, je veux bien te raconter : Je ne veux pas apprendre à nager, sinon, je ne pourrais pas me mourir.

- Tu ne veux pas apprendre à nager sinon tu ne pourrais pas...

- Exact. Tu comprends, les seuls pistolets que je connais, c'est des pistolets à eau ; je ne peux pas me couper le poignet parce que j'ai quand même un petit peu peur du sang et puis ça doit faire mal ; me jeter sous un camion, c'est pareil, ça doit faire mal et ça m'embêterait si c'est quelqu'un de sympa comme Jeannot ou Jojo ou Renzo qui conduit ; j'ai pensé à plein d'autres façons mais j'ai trouvé que le mieux, c'était de faire comme une écrivaine dont je ne sais plus le nom, une anglaise, ça je suis sûre, tu pourras demander son nom à Yougo-Russ, ils savent, eux. Elle a mis plein de cailloux dans ses poches et elle est entrée dans une rivière qui avait un nom qui me fait penser à un animal - peut-être ours ? ou loup ? je sais plus - et ça a marché !!! Le temps que j'arrive à la Seine, j'aurai de quoi en mettre des cailloux dans mes poches !!! Bon, ça doit faire mal quand tu tombes de haut mais je me boucherai le nez et...

A ce moment là, Mario a éclaté de rire. Il bafouillait et je ne comprenais pas ce qu'il disait. J'étais vexée qu'il ne me prenne pas au sérieux.

- Bien sûr que je te prends au sérieux, bien sûr, mais tu comprends, c'est l'émotion... Et de toutes façons, si un jour tu décides de te... de te suicider, je te fais confiance, tu trouveras le moyen.

Ça m'a rassurée : je trouverai le moyen. J'étais bien contente de notre petite conversation et je lui ai demandé de ne rien dire à Yougo-Russ, sinon ils allaient en faire une maladie. Et il m'a dit que c'était notre secret.

J'aimais bien avoir des secrets avec Mario.

Après ça, il a téléphoné tous les soirs et certaines fois, celui qui répondait changeait de ton quand il me voyait arriver en faisant croire que c'était un client qui voulait savoir où en était sa commande ; mais moi, j'avais bien entendu quand il disait : « oui, oui, elle est en pleine forme et elle dit sans arrêt que, vraiment, tu es un bon thérapeute » J'aimais bien ce mot, thérapeute. Ils m'avaient un peu expliqué ce que c'était et je trouvais que c'était génial ce métier où les gens viennent te raconter des histoires, si tu aimes les histoires bien sûr, et moi, j'aime bien les histoires...

La première fois, j'avais entendu « des rats peute ». Je croyais que c'était une race, les Peutes, et je me demandais ce que Mario pouvait bien faire avec ces rats, mais en tout cas, c'était rigolo comme nom de métier.

Ça me faisait penser à Odette quand elle racontait qu'elle était allée voir Darbé, le docteur qui a son cabinet tout au bout de la Grande Rue, parce que Répigny était absent.

Odette, elle disait : « Je voulais juste un papier disant que j'étais enceinte et il m'avait dit : il faut que je vous ausculte, et j'avais dit : non, non, c'est pas la peine, je sais bien, moi, que je suis enceinte ; c'est juste pour le papier. Je voulais pas

qu'il m'ausculte, après ce que j'avais vu ; parce que, quand la cliente avant moi était sortie de son cabinet, il m'avait pas fait entrer tout de suite et il avait même fermé à clé. Et y'avait pourtant du monde qui attendait !

Un représentant qui passait chez les médecins pour vendre des médicaments, ou en tout cas pour en faire la réclame, avait dit à Othello qu'il passait plus chez lui, le Darbé, que c'était pas la peine parce qu'il faisait que les arrêts maladie et qu'ils avaient pas besoin d'être soignés, ses clients.

Mais c'est pas pour ça que j'avais pas voulu qu'il m'ausculte... La femme du Portugais qui travaille chez le poissonnier avait dit : le doctor, il boit des canons, c'est pour ça qu'il s'enferme.

C'est pas pour ça non plus que j'avais pas voulu qu'il m'ausculte...

Vous allez voir pourquoi je voulais pas qu'il m'ausculte : Finalement, au bout de 20 minutes, il est venu me chercher et au moment où j'allais m'asseoir, je vois passer un rat le long du mur. Tiens, vous élevez des rats que je lui dis, et lui : Non, non, c'est des rats qui sont là depuis toujours. D'ailleurs, je vous ai fait un peu attendre parce que je guettais, accroupi devant le trou, et celui-là est venu manger dans ma main. On fait ça tous les matins, lui et moi, mais c'est lui qui décide du moment et ça peut prendre du temps...

Vous êtes la première à ne pas hurler en le voyant, bravo !

Moi, j'avais cru que c'était un rat de laboratoire, bien propre et tout, mais pas du tout : c'était un rat d'égout !!! Et il m'a auscultée et je savais même pas s'il s'était lavé les mains...

J'ai fait un cauchemar pendant longtemps où j'accouchais d'un rat et le Gaston, il savait plus comment me consoler. Quand la Gisèle est née, j'ai tout de suite demandé si elle avait une tête de rat et la sage-femme m'a tellement regardée de travers que j'ai plus rien dit.

Elle m'aurait pas crue de toutes façons... »

La pauvre Odette ne riait pas quand elle racontait ça, elle qui blaguait toujours...

Ce même soir sous le tilleul, Vivi parle aussi de cet anniversaire, celui de ses neuf ans.

- J'avais simplement voulu, en cadeau, dormir chez Fanny. Odette était arrivée à les convaincre eux, que c'était un mercredi soir, qu'il n'y avait pas école le lendemain et que si c'était ça qui me faisait plaisir...

Les Prunier habitaient à l'étage d'une grande bâtisse, au dessus de la boutique et de l'atelier dans la rue de l'école non loin des « Frères Réunis ».

On occupait le même double bureau en classe, Fanny et moi. Fanny était « bizarre ». On disait comme ça, à l'époque. Elle souriait en permanence. Enfin, elle souriait quand elle se savait observée.

Son père avait été « meilleur ouvrier de France ». On reconnaissait ses qualités d'artisan, d'artiste, mais côté commerçant !!!

La boutique était un vrai foutoir. Les meubles neufs disparaissaient sous les meubles à réparer qui n'étaient jamais réparés. Les clients devaient eux-mêmes soulever toute cette pagaille pour arriver à dénicher ce dont ils avaient besoin et presque s'excuser de vouloir l'acheter !!! On aimait le père Prunier dans ce quartier et il ne serait venu à personne, l'idée d'aller s'équiper ailleurs.

Il était très « arrangeant ». Quand on lui déposait quelque chose à réparer, il prêtait l'équivalent - équivalent d'usage - en dépannage, dépannage qui devenait souvent définitif et le client était rarement perdant...

C'est comme ça que les parents de Mariette avaient hérité de huit chaises neuves en « échange » des six usagées qui avaient besoin d'être réparées. Oh, de petites réparations qu'un bricoleur maison aurait pu faire en un rien de temps - genre recollage- mais le père Douchet n'avait rien d'un bricoleur. Je me souviens qu'un jeudi matin, on était parties à la queue leu-leu, les quatre plus jeunes sœurs, Jeanne et moi, chacune portant sa chaise et qu'il avait été difficile de trouver où les poser toutes ensemble.

Après des mois d'attente, La mère de Mariette était allée plusieurs fois relancer le père Prunier parce qu'elle voulait récupérer ses chaises et parce qu'elle était du genre intègre et qu'elle pensait que l'échange se faisait à son détriment alors qu'il avait bien besoin de faire rentrer de l'argent: « vos chaises sont très belles, mais ce n'est pas du tout le style de ma salle à manger... Elles ont certainement de la valeur et vous pourriez facilement les vendre avec profit... », arguments qui le faisaient rire de son rire inimitable.

Des années plus tard, les chaises étaient toujours en place et plus personne n'était choqué par la proximité de la vieille table. Je pense d'ailleurs qu'elles y sont encore...

Alors, voilà. J'avais très envie de voir la « voûte étoilée » que le père et les grands frères de Fanny avaient installée au plafond de sa chambre et dont elle parlait comme de la dernière des merveilles.

J'avais pensé que ce devait être digne d'un cadeau d'anniversaire... alors je me suis pointée avec un gros gâteau décoré de neuf bougies en forme d'étoiles qu'Odette avait emballé dans un beau papier doré.

Je voyais Fanny à l'école, dans nos coins de jeu où elle apportait les derniers Blek le Roc - mon idole - Miki le petit Ranger, Pim Pam Poum où autres B.D de nos héros préférés qu'elle empruntait à ses frères, ce qui les changeait de leurs

lectures habituelles. Je la voyais aussi dans la rue quand elle venait faire des commissions, mais je n'étais jamais allée chez elle. La procession des chaises, c'était bien après.

Elle m'attendait sur le trottoir en trépigant de plaisir. Elle a ouvert la porte du magasin que je ne connaissais que de la rue, et pfft, elle a disparu sans que je m'en aperçoive, et je me suis retrouvée telle une exploratrice se frayant un passage dans une jungle inconnue et assurément dangereuse pour acheminer, dans une contrée plus paisible, un fragile trésor ; en tous cas, un lieu sans tous ces obstacles qui m'obligeaient à me faufiler en levant les bras ou au contraire à m'accroupir pour éviter à mon gâteau le pire.

J'ai entendu de la musique à l'étage et j'ai imaginé un comité d'accueil-surprise. C'était mon anniversaire, quand même ! Difficile de décrire la pièce devant laquelle je suis arrivée.

Avec, face à l'entrée où je restais indécise, cet évier à deux bacs débordant de vaisselle sale et cette grande cuisinière neutralisée sous un fatras incongru, ce devait assurément être la cuisine ; ou plutôt ça avait dû être une cuisine ?

De fait, c'était la cuisine. J'en ai eu la confirmation quand un des frères est passé et m'a demandé ce que je faisais, seule, devant cette cuisine. Il a disparu sans attendre de réponse. Un deuxième est arrivé juste le temps de dire sans vraiment me regarder mais en repoussant des piles de livres, de cartons, de vaisselle propre et sale mélangées, d'outils divers, pour poser des livres supplémentaires sans déranger les deux chats endormis, lovés l'un contre l'autre sur un lit d'épluchures qui commençaient à fermenter :

- C'est toi l'anniversaire ? Tu peux poser ton gâteau sur le frigo, là...

Il a fait un grand geste et j'en ai conclu que le frigo devait être derrière la lourde porte ouverte du volumineux meuble

qui dégueulait ses victuailles, et effectivement, il était bien là et, oh surprise, il y avait une place libre ...

Je vous l'ai joué théâtral ? Mais imaginez cette fillette qui avait accepté que Russ lui choisisse ses plus beaux effets et qu'il lui fasse deux belles nattes bien serrées comme si elle devait à elle seule représenter dans une contrée inconnue son pays bien aimé... Je suis restée plantée là à me dire que non, je n'allais pas pleurer parce que justement, j'avais envie de pleurer...

Fanny est heureusement venue me chercher. Je l'ai suivie dans cette grande pièce aux volets fermés et avant de lever la tête, je me suis demandé pourquoi il y avait tout ce qu'il y avait dans la chambre de ma copine d'école : quatre lits superposés comme si l'on devait loger huit Fanny, des tables toutes bien encombrées, des chaises, des vêtements dans tous les coins et surtout autant de livres, elle qui avait plutôt tendance à les fuir !

Et puis, elle a éteint le lampadaire et des projecteurs se sont allumés l'un après l'autre sur une étoile solitaire, sur une constellation, sur des planètes... Le haut plafond était, comment dire, aménagé en strates transparentes, et la lumière se faufilait entre elles.

C'était magique.

J'ai oublié que j'avais eu envie de pleurer.

Au repas, J'ai imité les autres : chacun allait se servir en riz qui avait cuit, trop cuit, dans la grande marmite restée sur la cuisinière en partie dégagée, puis d'une main, repoussait ce qui se trouvait sur la table devant lui pour y poser son assiette. Il a fallu insister un peu auprès des chats qui seraient bien restés... Le père est entré peu après avec un paquet en papier sulfurisé qu'il a posé au centre et les garçons se sont précipités sur les tranches de jambon en vérifiant qu'il en restait suffisamment pour nous.

- Il y a bien longtemps qu'on s'est pas trouvés tous ensemble autour de cette table, mais Fanny a su convaincre ses grands frères et ils sont toujours prêts à te faire plaisir, hein Fanny, que tu étais si contente que ta copine choisisse de fêter son anniversaire chez toi!

A vrai dire, les grands frères ne se préoccupaient pas de moi ni de quiconque d'ailleurs, plongés qu'ils étaient dans leur bouquin qu'ils avaient toujours à portée de main. Quand l'un d'eux s'est levé, à peine son assiette finie, elle s'est précipitée vers le frigo en hurlant : le gâteau, le gâteau !!! Alors, après une courte hésitation, il s'est assis à nouveau ; il a posé son livre et sorti son Zippo en me souriant. Fanny a insisté pour souffler les bougies avec moi et je l'ai laissée faire toute seule sachant bien qu'un autre gâteau, semblable à celui-ci, m'attendait chez Yougo-Russ où Odette et Gaston étaient invités.

- On peut tout laisser sur la table. Ma tatan Irène est partie une semaine, mais elle revient demain et je vais l'aider à ranger, et tu sais, c'est pas toujours la pagaille comme ça, mais mon papa est toute la journée au musée pour restaurer des trucs très anciens et mes frères révisent tout le temps parce qu'ils ont plein d'examens à passer. Des fois, ils aident...

Les trois frères Prunier étaient connus comme étant de vrais génies et souvent cités en exemple ce qui les étonnait toujours, parce qu'ils n'avaient « aucun mérite ». Le pire truc qu'on pouvait leur faire, c'était de leur confisquer leurs livres pour qu'ils passent un peu à autre chose ; Irène avait renoncé depuis belle lurette...

Irène était la sœur du père.

La mère des quatre enfants était morte trois jours après la naissance de Fanny. On disait qu'elle était « morte en couche » et pendant longtemps je l'ai imaginée, pâle comme

la mort, vêtue uniquement de volumineuses couches immaculées, dans un berceau trop petit pour elle et lui aussi tout blanc.

Une nuit, après la... mort de Mina, j'ai vu le berceau de la morte en couche arriver de loin, en flottant ; il faisait semblant de ne pas me voir et je savais bien qu'il m'avait vue. Il a été là, devant moi, et des pieds commençaient à en sortir, lentement, lentement, lentement, et je ne pouvais pas bouger, je ne pouvais pas fuir, je ne pouvais pas fermer les yeux, et j'avais très peur qu'elle, elle ouvre les siens...

J'ai hurlé en appelant La Beline et Russ et Yougo ont déboulé en se bousculant.

Mario est arrivé en catastrophe mais ce soir-là, il avait un pyjama bêtement uni et une coupe de cheveux qui ne prêtaient pas à rire.

C'est depuis ce temps-là que ma chienne a eu le droit de dormir sur le lit, avec moi, ce qui a été efficace, un temps...

Les cauchemars ont dû la renifler et ils ont attendu qu'elle s'éloigne ; ce qu'elle a fini par faire, un beau matin, à l'heure du volailler...

Après ça, je me suis dit qu'il fallait que je trouve une parade. Pas facile, pas facile...

Fanny voulait me montrer les chats, et c'est comme ça que j'ai visité la maison où toutes les portes étaient ouvertes.

- Tu comprends, ils se fauillent de partout et il faudrait pas qu'on les enferme !

Toutes les pièces étaient encombrées de meubles neufs ou usagés, de planches, de matériel de menuiserie sauf la salle de bain à trois douches et trois vasques particulièrement crades et où... des livres... bouchaient les trous entre les

serviettes et les flacons divers sur des étagères branlicotantes.

Fanny ne savait pas exactement combien il y avait de chats dans la maison, dans les dépendances et dans le petit jardin d'herbes folles, véritable jungle pour les seuls félins. Il en venait, il en partait... J'en ai vu quelques-uns d'âges différents et pas farouches du tout, sauf le plus âgé qui m'avait regardée de travers du haut de sa pile de serviettes où il avait élu domicile dans la moiteur de cette salle de bain, et qui ne laissait entrer aucun de ses congénères.

Il commençait à se faire tard. J'ai demandé où dormaient ses frères et elle n'a pu que me répéter : ben, ben... et quand on est entré dans SA chambre, ils étaient là : l'ainé en train de prendre des notes devant sa table et les deux autres déjà au lit, un bouquin à la main. Ils n'ont pas bougé à notre arrivée et je suis restée sur le pas de porte jusqu'à ce que le plus jeune dise sans lever les yeux de son livre : Allez, on va pas te manger !

Fanny m'avait préparé le lit du haut : « C'est là où je dors d'habitude mais tu seras plus près des étoiles... »

J'ai passé une nuit étonnante, à la fois gênée par la présence de cette fratrie et émue d'en faire partie pour une nuit, moi qui étais seule, sauf les nuits du cauchemar et pour un temps si court, si court avec La Beline. C'était à la fois paisible et bruyant. Ils se relayaient pour ronfler, grincer des dents, parler dans leur sommeil, péter ou roter, allumer leur lampe de chevet pour prendre des notes, s'endormir à nouveau... et aucun d'eux ne semblait en être gêné.

J'avais été flattée le lendemain, au moment des adieux, qu'ils me disent : tu viens quand tu veux, et j'avais répondu : bien sûr que je vais revenir !

Fanny avait les larmes aux yeux. Je lui ai dit que c'était un chouette anniversaire et elle avait retrouvé le sourire.

On était les seules « deux-sans-mère » de l'école et la maîtresse avait dû penser que nous associer sur ce double bureau... Bref, ça partait d'un bon sentiment...

Et puis, elle m'avait « confié une mission » : aider Fanny dans ses acquisitions scolaires et éviter qu'elle ne redouble à nouveau. Je ne m'en étais pas mal sortie, oui, oui, en toute modestie... Faut dire qu'elle était très attachante et toujours prête à faire plaisir.

Elle savait plein de choses que la plupart d'entre nous ignorions et on était souvent baba quand elle parlait du cosmos, de géologie, de botanique, de chimie, de philosophie... connaissances qui lui venaient de ses frères ; mais elle avait une espèce d'aversion pour les livres - en particulier les livres scolaires- sauf, sauf pour ces petites revues sur mauvais papier qu'elle nous apportait régulièrement dans la ruelle et qu'elle pouvait nous raconter au mot près en ne les ayant lues qu'une fois.

Savez-vous ce qu'elle a fait finalement ?

Des livres ! Des bouquins de photos... sans le moindre texte, avec ses seules initiales au bas de la dernière page... Je les ai tous et je vous les apporterai demain. Elle vit à San Francisco et elle a du succès...

D'un côté, j'avais un avantage sur elle qui n'a connu sa mère que trois jours, mais d'un autre côté, elle au moins, elle sait où et de quoi elle est morte... mais bon je finirai bien par le savoir un jour... et puis, après tout, morte pour morte, pourquoi vouloir savoir ?

La nuit est tombée depuis longtemps. Une nuit sans lune. Vivi se lève. Elle passe de l'autre côté du mur après avoir brièvement serré l'épaule de Ed qui ne s'était pas manifesté de la soirée, qui l'avait écoutée avec toujours la même

attention, les yeux fermés depuis l'allusion aux « deux-sans-mère ».

AUTRE(S)... POINT FINAL
AUTRE DÉBUT

Et un jour, Vivi met un point final à sa traduction. Elle dit seulement : « Point final ».

Elle s'étire, range soigneusement l'Olivetti, sort deux bouteilles, deux grands verres et les emplit chacun à égalité de slivovitsc et de vodka.

Elle les fait tourner lentement, longuement, puis en tend un à Ed qui a du mal à cacher son émotion.

« Ils ne faisaient plus qu'un... »

Dalfort, j'irai retrouver Dalfort, demain... oui, demain...

Le lendemain, Ed ne vient pas. Le Chien reste avec elle toute la journée : « Si tu es là toi, c'est qu'il n'est pas chez lui »

Elle passe son temps sous le majestueux charme de la cour à rêvasser, à rimaiter... « Allez, ma Vivette, continue à tripatouiller les mots pour qu'ils crachent ce qu'ils ont dans le ventre et plus c'est bête, plus ça vide la tête ! » disait Odette en l'encourageant quand elle broyait du noir.

Topolino prend son vélo va jouer au casino fait tourner la roulette... fait tourner la roulette... fait tourner la roulette...

Elle se lève, va dans le bois et marche, marche, marche tout droit sans chercher à éviter les obstacles qu'elle ne voit même pas.

Il l'appelle depuis l'autre côté du mur au moment du repas du soir. Elle est contente de le retrouver. Il a un drôle d'air. Elle lui dit :

- Vous avez un drôle d'air. Fatigué, très fatigué, et à la fois, comment dire, comme si vous prépariez une bonne blague...

- Effectivement, je suis très fatigué, mais j'ai consulté et peut être que tu as raison, je prépare une... bonne... blague... si l'on peut dire. Oui, blague, allons-y pour blague, ah, ah, ah !!! Une blague un peu sérieuse quand même... La vie ne nous fait-elle pas des blagues qu'elle est seule à inventer ? Moi qui n'étais plus trop marrant, tu m'as... Tu décideras après si c'est une blague. Ne prend pas ça trop au sérieux... Je voudrais que la Sorfée te dise qu'il faut en rire. La Sorfée et Patitan. J'aimerais tellement que tu puisses, que tu puisses en rire et surtout pas en pleurer, ou alors en pleurer de rire !!!

- Vous avez consulté ?

- Ah, ah, ah... J'ai consulté... quelqu'un que je te recommande et qui pansera tes plaies et les siennes par la même occasion ah, ah, ah...

- Vous avez bu ?

- Boire, on va boire ensemble, regarde ce que j'ai apporté... Je n'ai pas eu le temps de préparer à manger aujourd'hui. J'étais très occupé et je suis ravi de ma journée, mais on va bien trouver quelque chose à grignoter...

La soirée est des plus étranges. Elle reste muette pendant qu'il parle de dahlias, de chauds dahlias au soleil couchant autour de la volière qui est maintenant complètement engloutie par les ronces, sauf un passage, un étroit passage par où le vieux prince passera retrouver sa belle dans son antique carrosse à une roue, ah, ah, le carrosse !!! escorté par un duo unique, un chien en tête ou en queue.

- Tête ou queue ? ... Les paris, hi, hi, hi, le grand pari, hi, hi, hi, les paris sont ouverts, comme dans la ruelle... Ni queue ni tête, mon histoire, ni queue ni tête... Je l'imagine, ce grandiose cortège et c'est trop rigolo... Tu verras, il faudra en

rire, ah, ah, ah !!! Tu en riras ? Tu en riras après. Oui, après, et tu m'imagineras en rire avec toi...

Il semble épuisé. Il remplit les verres, boit une gorgée, puis parle à nouveau ; d'arrosoir, de blancs tissus vaporeux, de dahlias, de dahlias encore, d'un mur, d'un corps magnifique en équilibre sur ce mur, bras levés, victorieux, d'une silhouette flottant dans le grand hall auréolée de fragments lumineux de poussière au soleil couchant, corps magnifique, si vivant, si chaud ; de poules, de fruits, d'amour unique et éternel ; de bateau, d'attente, d'éternité à venir, de vétérinaire, de chambres ouvertes et de cavalcades dans les escaliers, d'enfance et d'adolescence, d'une enfance et d'une adolescence insoupçonnées et miraculeusement ressuscitées ; de cahiers derrière le miroir, de fourmis mangeuses d'homme non, de femme.

- DE MA FEMME !!! ... Demain, tu comprendras.

- Oui, oui, demain...

Il est de plus en plus agité, en sueur, livide.

Il se met alors à pleuvoir. Un orage qui les oblige à se réfugier dans le château et à tout abandonner sur la table, sous le tilleul. Il se laisse tomber dans un fauteuil, épuisé. Elle lui propose de s'allonger et il accepte de se coucher. Il s'endort aussitôt.

Elle passe la nuit sur le canapé, dans le salon mitoyen de l'ancien fumoir où il s'est installé. Il ne se réveille que tard dans la matinée. Il est calme et lui demande de le laisser et de revenir le soir à 17 heures.

- 17 heures, tu seras là ?

- Oui, je serai là.

Elle est inquiète. Il a l'air ailleurs. Il parle en finnois et il lui semble qu'il dit la même chose que la fois où elle était si désespérée.

Dalfort, demain j'irai retrouver Dalfort. Demain, oui, demain...

Elle passe la matinée à faire du ménage, des rangements comme elle n'en a jamais fait depuis qu'elle est ici. Elle a l'impression de se vider la tête. Elle ne veut pas trop penser à Ed. Elle se dit que le moment est peut-être venu de crever le semblant d'enveloppe de tous ces non-dits, elle se dit que c'est inutile de crever ce semblant d'enveloppe. Elle ne sait plus... elle est soudain fatiguée, vidée.

Elle tire lentement le carton de photos qu'elle avait rangé sous son lit pour balayer soigneusement puisqu'aujourd'hui c'est grand ménage. Une fine couche de poussière le recouvre déjà. Elle se souvient soudain : *La photo de Corobylis, je lui avais promis de...* Elle s'apprête à poser le carton sur la table ...

- MARRE, MARRE, MARRE !!! J'en ai marre de toi, cabot-pas-beau! Regarde un peu : tout par terre avec ta manie de nous sauter dessus. File, et que je te vois plus... Et vous, vous tous, là, qu'est ce que vous avez à me regarder comme ça avec votre sourire béat, les encore vivants et les déjà morts ? Vous me narguez ? Vous aurez l'air moins malin quand j'aurai fini de prendre soin de vous !

Elle achève d'éventrer le carton vide, éparpille davantage le tas de photos - noir sur blanc, blanc sur noir - les interpelle l'un après l'autre avant de les écraser rageusement en tournant du pied : Eh, toi, l'épicier et tes fruits daubés ; Eh, toi, Jacolère ; Eh, toi, le délirium tremens : tu n'avais rien bu le jour de Mina, tu étais même venu au ciné, tu étais venu manger une glace avec nous en te cramponnant désespérément à la main de Titi parce que tu savais déjà que tu allais craquer dès le lendemain ? Pauvre Délirium Trémens. Misère, misère, misère, trois fois misère... ; Eh, toi,

la mère Sosthène au sourire vide, à la folie salvatrice si tant est que la folie...

Elle s'arrête net en voyant Pipo, le seul qui ne sourit pas, le seul qui n'avait pas voulu sourire...

Elle reste plantée là, soudain calmée, puis elle fléchit les genoux qui la tiennent à peine, s'affaisse lentement de tout son long sur les photos froissées, écornées, écarte les bras pour les rassembler à nouveau sous son ventre et pleure doucement.

Le Chien quitte le coin où il s'était réfugié ; il avance lentement, la queue basse, encore secoué par toute cette fureur puis il se couche près d'elle et lui lèche la main.

- Les larmes, tu sais d'où elles viennent, toi, toutes ces larmes quand il y en a tant qu'on ne peut plus les arrêter ?

Quand elle arrive au château à 17 heures en cherchant à faire bonne figure malgré cette sensation de grand vide après l'épisode du carton de photos, elle bute sur une antique brouette devant la porte. Un drap blanc en médis brodé en couvre soigneusement le fond et les bords. Elle la contourne et entre.

Ed est dans l'entrée, affalé dans un fauteuil. Il lui demande de laisser la porte ouverte, sourit presque timidement et lui fait signe de s'asseoir en face de lui, sur la petite banquette deux places qui était habituellement dans le salon. Elle tourne le dos à l'entrée.

Il se redresse, lui tend une feuille, une simple feuille, sourit plus chaleureusement et lui demande de lire jusqu'au bout, sans s'arrêter. Elle s'efforce de répondre à son sourire.

Elle ne comprend pas ce qu'elle fait ici.

Elle aimerait fermer les yeux et dormir. *Dormir et me réveiller dans un champ de blé, ou sous un peuplier au bord d'une paisible rivière - un arbousier, un châtaignier, un palétuvier ferait aussi bien l'affaire - mais dormir, sans rêver, sans surtout rêver...*

Elle commence sa lecture et ne lève les yeux qu'après le point final.

Edwige, fille de Liana et d'Edward.

Je l'ai compris dès que je suis entré dans cette maison que je ne connaissais pas, ce jour où Gabriel est venu me chercher et où j'ai vu sur la cheminée un cadre argenté, le même que celui que j'ai découvert dans cette forêt où ta mère a disparu, où elle est morte, où elle est morte accidentellement, sur le coup, sans souffrir.

Seul un petit bout d'angle brillait entre les racines d'un arbre gigantesque ; petit éclat qui a attiré mon regard. Il était déjà bien dégradé par l'humidité ; le verre était brisé et la photo entièrement détériorée, et je n'ai pas compris que c'était la photo de notre enfant et que cette grande nouvelle qu'elle voulait m'annoncer, c'était toi.

Je n'ai pas compris, englué que j'étais dans le malheur de l'avoir perdue.

Tu as aussi compris qui j'étais quand j'ai eu ce cadre en main, quand tu m'as demandé si j'avais connu ta mère, ton père, quand j'ai renversé le café ; et j'ai compris que tu avais compris, avant de m'enfuir, trop bouleversé.

Je pensais avoir depuis longtemps épuisé tout sentiment, moi qui étais revenu ici pour en finir, pour en finir là où ma vie a commencé quand j'ai rencontré ta mère.

Amour fou, réciproque... J'avais 42 ans. Elle en avait 19 et demi.

Elle voulait devenir danseuse, elle aurait pu devenir danseuse et rien, rien ni personne ne semblait vouloir l'arrêter et je suis parti, désespéré, dans ce dispensaire où j'étais attendu. Et je suis parti et je n'ai pas su qu'elle avait renoncé à devenir danseuse parce qu'elle était devenue maman. Elle m'a accompagné le restant de ma vie et tous les jours, tous les jours, je lui parlais, je lui écrivais et ça a duré jusqu'à ce que je revienne ici et que je le vois sur la cheminée, ce cadre, avec cette photo de bébé et que je te vois, toi et que je comprenne... J'étais revenu pour m'étendre avec ce cadre brisé et la ferraille rouillée de ce qui restait de sa valise et qui ne m'ont jamais quitté.

Lis les cahiers, je ne peux expliquer maintenant.

Je voulais m'étendre près de la volière où je l'ai vue la toute première nuit. Près de ce qui reste de cette volière. Sur la plate bande de dahlias d'un été. M'étendre et mourir.

Et tu m'as ramené à la vie.

Je suis malade, très malade, trop fatigué pour en dire, pour en écrire davantage.

Ce raccourci de vie me paraît confus, et je sais que tu peux le comprendre.

C'est mon dernier jour.

Et c'est, je le sais, le début d'une autre vie pour toi, pour vous. Ne perdez plus de temps.

La lettre s'arrête là. Elle lève la tête. Ils se regardent et avant de pouvoir dire le moindre mot, un bruit la fait se retourner. Le Chien continue à bondir autour de... Dalfort !!! Dalfort qui trébuche.

Elle se précipite pour le retenir, se blottit contre lui, ferme les yeux. Lui aussi ferme les yeux. Ils ne bougent plus... Puis

elle glisse la tête sous son bras, renifle très fort... et se sent soudain ridicule. Elle le regarde en haussant les épaules comme pour se moquer d'elle-même.

Le Chien s'est calmé et quand elle se tourne vers Ed, il sourit, d'un sourire d'abord timide puis il fait une drôle de grimace comme s'il se retenait d'éclater de rire. Il leur montre la banquette où ils s'installent, toujours soudés l'un à l'autre et elle pense : *leur deux corps ne faisaient plus qu'un... mais nous sommes bien vivants tous les deux...*

Ed retrouve un semblant de sérieux et dit simplement : « Magie-magie ... » Il lève une main de chaque côté de son visage, ferme les poings et les ouvre à nouveau. Une minuscule boulette verte apparaît entre le pouce et l'index de la main gauche, qu'il fait passer lentement entre les doigts, plusieurs fois, puis il ferme à nouveau les poings, croise lentement les bras, ouvre à nouveau la main gauche, maintenant vide. Il l'agite lentement au-dessus de sa tête comme si elle s'apprêtait à prendre son envol.

Elle entend un léger craquement.

Il déglutit.

Elle le voit se figer.

Elle se précipite.

- C'est fini. Il ne souffrira plus, plus jamais... Il vient d'avaler la boulette verte qu'il avait fait passer dans sa main droite, boulette mortelle. Regarde, il ne respire plus... Viens ; écoute, écoute... Il m'a fait promettre de raconter, là, maintenant, face à lui, dans tes bras, d'être en quelque sorte son porte-parole

Il est venu hier matin très tôt. Il a dit qu'il venait voir Dalfort, avec un petit sourire ironique, ton petit sourire ironique, et j'ai tout de suite compris. Il avait tes yeux, ta couleur de peau, ce même geste de la main quand vous cherchiez à formuler une idée qui vous échappait un peu, alors que tu as grandi

loin de lui. Il m'a dit que tes cheveux avaient la même teinte que ceux de ta mère, mais pas la même texture. Il m'a raconté la rencontre avec ta mère, la disparition de ta mère, son désespoir et toute cette vie qu'il a consignée jour après jour dans des cahiers en s'adressant à elle ; sa rencontre inespérée avec toi, son retour à la vie avec toi et cette impossibilité à parler, de peur de ne pouvoir contenir son émotion et d'en mourir trop tôt, de peur de perdre les derniers jours à vivre en ta présence ou de tomber dans un pathos que vous ne souhaitiez ni l'un ni l'autre...

Il avait rapporté d'Afrique une médecine qui le calmait. Il avait fini le dernier flacon. Il souffrait et il ne voulait pas souffrir, et il ne voulait surtout pas que tu le vois souffrir. Il m'a parlé de cette boulette d'un produit à l'effet fulgurant et m'a fait promettre d'être là pour son dernier tour de magie. Les cahiers sont dans une trappe derrière le miroir du grand hall, avec une lettre pour Gabriel. Ils sont pour toi, pour que tu fasses connaissance avec ton père, sa famille disparue qui était aussi la tienne, pour que tu retrouves... ta mère.

Ils sont classés dans l'ordre chronologique. Il a commencé le premier sur le bateau et il m'a raconté que les matelots avaient eu du mal à le retenir peu après le départ parce qu'il avait voulu plonger pour regagner le quai à la nage, revenir à ta mère, et qu'il avait fini le voyage enfermé dans sa cabine. Il était très inquiet à l'idée de t'imaginer lire celui où il retourne dans cette forêt où... qui est la dernière demeure de ta maman. Il m'a demandé de rester proche de toi pendant cette lecture et je lui ai dit que ce n'était pas sûr que ce soit une bonne idée, que je pensais moi, que tu aimerais plutôt être seule...

Je l'ai quand même rassuré : je t'ai retrouvée, je ne veux plus te perdre. Jamais.

Il a laissé un testament chez son grand ami de jeunesse maître Deshairs, à Grenoble où il est né. Tout est en ordre. Il est heureux parce que tu aimes le château où, il le sait, tu feras des expositions de photos, un atelier de peinture, une imprimerie de livres pour enfants...

Il souhaite longue vie au tandem SORPATITANFÉE. Il m'a raconté cette histoire de mots-maux-moto qu'il avait apprise par cœur pendant tes promenades après la vaisselle. Sorfée qui savait si bien deviner...

Il compte sur nous deux pour essayer d'être heureux et faire « revivre les parties de cache-cache et les cavalcades »

Je n'ai pas tout compris mais il m'a dit que tu m'expliquerais. Avant de me dire tout ça, il m'a fait parler de nous, à Paris, et je le voyais hocher la tête en souriant.

J'ai compris que tu lui avais parlé de nous deux, j'ai compris que tu m'aimais. Moi, je n'ai jamais douté que je te retrouverais.

Il a pris un air de conspirateur qui l'a amusé quand il m'a demandé de venir à 17 heures et d'attendre derrière la haie de buis que tu aies fini de lire la lettre. Je suis venu bien avant. Je l'ai vu sortir du petit hangar l'antique et longue brouette, je l'ai vu la garer devant l'entrée en changeant plusieurs fois d'endroit, je l'ai vu la garnir soigneusement du drap blanc et il riait d'un air malicieux ; il riait ! Je l'ai vu installer la petite banquette face au fauteuil. Je t'ai vue arriver et j'ai cru un instant que je ne pourrais jamais attendre la fin de ta lecture. Je n'ai pas pu m'empêcher d'approcher. Il m'a vu, m'a fait un clin d'œil et au moment où tu as levé la tête, au moment où tu l'as regardé et où il t'a souri, ce chien venu de nulle part a déboulé.

Ed ne voulait pas mourir avant de t'avoir vu mettre la tête sous mon bras. Il était sûr que tu le ferais. Il m'a appris que tu te débrouillais pour renifler sous mon bras quand on

s'entassait dans la guimbarde. Je ne m'en étais pas aperçu et on a bien ri tous les deux !!!

Il m'a demandé de te dire que ce qu'il te disait en finnois voulait dire « Dahlia, mon petit dahlia » et je lui ai raconté que je t'avais traité de dahlia mouillé quand tu avais coupé tes cheveux, alors que je trouvais que cette coupe t'allait si bien mais que j'étais terriblement maladroit avec toi... On était heureux de penser tous deux que tu nous faisais penser à un dahlia flamboyant avec tes boucles et tes crans.

Ta mère voulait qu'il l'appelle Lia et pour lui, tu étais « Da Lia, fille de Lia ». Il répétait : Da Lia, fille de Lia. Il s'en gargarisait. Da Lia, fille de Lia...

Il aurait voulu te parler d'elle, il ne pouvait pas te parler d'elle. Tu ne pouvais pas parler d'elle non plus et c'est ce qui vous liait aussi intimement l'un à l'autre.

J'ai affiché « En visite » sur la porte de mon cabinet et on s'est enfermés dans la maison. On a passé la journée ensemble, allongés côte à côte et j'ai eu l'impression de le connaître depuis toujours.

Tu racontais ton enfance, ton adolescence comme si tu voulais lui faire rattraper ce temps perdu et il était très ému, très ému surtout parce que tu avais pressenti que lui ne pouvait pas dire.

J'étais extrêmement ému, moi, d'entendre parler de toi.

J'étais extrêmement ému d'entendre parler de toi par celui qui venait de faire ta connaissance, qui était ton père et qui ne te l'avait pas encore dit alors que tu le savais déjà.

Et qui allait mourir.

Il a eu une attaque de douleur et m'a demandé un « remède de cheval » et je lui ai donné un remède de cheval.

Je savais qu'il attendrait de nous voir enlacés avant de faire apparaître ce poison fulgurant. « Regarde bien mes mains, ne les lâche pas des yeux et je te parie qu'elle ne verra pas

passer la boulette... Enfin, je l'espère ; je ne voudrais pas rater mon dernier tour de passe-passe et la décevoir... ».

Il m'a aussi dit qu'il partirait apaisé et qu'il avait l'impression, en quelque sorte, d'avoir pris une revanche sur la vie en te rencontrant.

Il m'a demandé... il nous demande à tous deux de déposer son corps sur le drap, dans la brouette, de l'envelopper dans ce linceul et de l'étendre sur cette bande de terre « où poussèrent les dahlias » près de ce qui reste de cette volière que sa propre mère avait déjà laissée à l'abandon après ces années de fureur à peindre et peindre encore la disparition de ses trois enfants, et là aussi il m'a dit que tu me raconterais.

Sur cette terre où ne tarderaient pas à accourir ses passeurs dans l'au-delà.

Il espère que l'évocation de Calliphora Vicina, Sarcophaga, Lucilia, Ophira, Phora... te rendra encore lyrique et t'aidera à l'accompagner au cours de son ultime voyage et je devais avoir l'air tellement ahuri quand il évoquait ces insectes nécrophages qu'il m'a parlé du grand frère de Titi, de votre assiduité à participer à ses travaux pratiques et des deux chansons que vous aviez inventé ta copine Jeanne et toi... Il a fredonné : *mouche bleue, pour les yeux des amoureux... Quand la trom est, quand la trom est, là ; la vi-ta s'en, la vi-ta s'en, va...* il n'a pu continuer parce qu'il a pris le fou rire et il bégayait que je n'avais encore pas vu grand-chose mais qu'on ne s'ennuyait pas avec toi ; il m'a raconté votre rencontre où tu l'avais reçu le torse nu tartiné d'encre rouge, le visage barbouillé de sang à moitié séché tel « un clown un peu maladroit », et que ça paraissait aller de soi... Il s'étranglait de rire : « Un clown un peu maladroit... c'est la première fois que j'en ris, la première fois !!! » Il s'étranglait de rire et j'ai eu très peur qu'il ne retrouve pas son souffle.

Il a prévu une lourde grille à côté de sa couche qu'il avait soigneusement creusée. Il avait prévu de la faire glisser avant l'acte final afin d'éviter qu'un animal ne cherche à déplacer son maigre corps... A nous de le faire après sa dernière balade en carrosse à roue unique... Il riait en parlant de cette dernière balade qu'il ne voulait surtout pas triste. Il disait que la végétation se refermerait rapidement au fond de ce coin de parc et que c'était bien comme ça.

Il a déposé une lettre chez son ami le notaire, à n'ouvrir qu'en cas de découverte malheureuse de son corps et attestant qu'il s'est supprimé seul, à cet endroit.

Il m'a dit qu'il rejoindrait ta mère dans la poussière de cette menuiserie qui peut s'écrouler puisqu'ils sont enfin réunis. « Qu'elle s'écroule, qu'elle s'écroule, maintenant que j'ai retrouvé ma bien aimée !!! ». Il m'a dit que tu pourras le tuer, lui aussi, comme tous tes autres morts en hurlant, en le maudissant...

Ne cherche pas à comprendre, me disait-il : elle, elle comprendra.

Il avait l'intention de se supprimer, le jour, le jour même où il t'a rencontrée, avec son trésor, le cadre brisé et les ferrures rouillées de la valise que ta mère avait quand elle l'a rejoint et qu'elle a disparu dans cette forêt amazonienne d'où il a fui peu de temps après, passant de continent en continent, de dispensaire en dispensaire... Il parlait de ce trésor avec ce sourire ironique : « On se cramponne à peu de chose, mais ce peu de chose m'a aidé à tenir jusque-là, ce peu de chose m'a fait venir jusqu'ici, jusqu'à ma fille, ma fille, ma fille... »

Il avait alors l'intention de se faire une couche avec les cahiers « Mélo, n'est-ce pas ? », mais il pense qu'il te les doit. Il pensait qu'il te les devait.

Il espère que tu les liras... Plus tard, plus tard...

Il a dégagé un passage, un simple passage dans les broussailles : Le Passage Du Vieux Prince Charmant et de son équipage, un chien fou et deux amoureux perdus réunis au moment ultime. Il l'a déclamé « à la cinoche ». Il a beaucoup ri en disant ça.

Il pense, il pensait que son maigre corps se décomposerait rapidement en passant par les phases que Marius vous a si bien expliquées, qu'il disparaîtrait de façon magique, « et la magie, ça me connaît et ça la connaît elle aussi !!! » ; que c'est bien comme ça qu'il faut voir les choses, même si ce n'est peut-être pas aussi facile.

Il souhaite que le passage se referme, que ce lieu redevienne ce qu'il était quand vous vous êtes assis sur cette souche, devant ce que tu avais appelé « le château de la belle au bois dormant » la première fois où tu étais venue le voir.

Il répétait « La Belle Au Bois Dormant » et il semblait à la fois ému et amusé.

Il espère que tu accepteras de me raconter ta version de nos moments à Paris, de Monsieur Breton, du voyage aux Saintes Maries De La Mer comme tu le lui as raconté, dans les mêmes termes, sur le même ton et il riait à l'évocation de cierges, de rats, de Morgon, de canassons, de vagues saluant :

J'avance, je courbe la crête, je recule et je recommence...

Je recommence ou je disparaîs ? Disparaître, vaste question...

Il te remercie de lui avoir parlé de ton enfance avec les mots de l'enfance ; de ton adolescence avec ses enthousiasmes, ses questionnements, sa pudeur, ses maladresses, ses incompréhensions, ses angoisses, son désespoir, ses foudres, sa fureur...

Quand il était réveillé par la douleur au petit matin et que la médecine de sa dernière fiole commençait à l'apaiser, il t'écrivait, dans son ultime cahier, ce qui lui revenait de son

enfance, de son adolescence, de sa famille, de ses amis, de tout ce que tu as fait ressurgir.

Je t'ai cherchée depuis Paris. Simonet ne savait rien de toi. Je suis retourné le voir plusieurs fois et nous nous consolions presque en ressassant nos souvenirs, un peu comme deux veufs qui avaient aimé la même femme disparue.

J'ai cru devenir fou à te chercher.

Ce bras, c'était ton bras.

Mon ami Michel a téléphoné à son oncle préfet pour qu'il prenne contact avec son collègue de Grenoble qui était en vacances... Quand il est revenu, le service des cartes grises était en restructuration...

Et puis, il y a ce facteur, Gabriel, qui croyait que j'avais simplement eu le coup de foudre en te voyant dans sa 4L et qui était content de me parler de toi ; et j'ai alors eu la certitude que je ne m'étais pas trompé. C'était ton bras et je l'avais reconnu. C'était bien toi... Il m'a fait promettre d'attendre parce que tu avais quelque chose à finir. Et j'ai attendu, presque sereinement...

Ed m'a raconté votre arrivée le soir de ma crémaillère, ta panique, votre départ précipité...

Je t'ai perdue deux ans et quand je te retrouve, je rencontre ton père qui vient de faire ta connaissance, qui ne te dit pas qu'il est ton père, à qui tu ne dit pas que tu es sa fille mais à qui tu racontes encore et encore parce que tu sais qu'il veut savoir ; et qui me dit des choses que tu ne connais pas encore. C'est un peu compliqué...

Elle ne dit rien. Elle ne peut rien dire, seulement penser qu'elle est fatiguée.

Pas fatiguée. Epuisée, épuisée...

Le jour de sa mort, mon père m'apprend enfin qu'il est mon père... Le jour de sa mort, mon père redonne vie à ma mère morte... Le jour de sa mort, mon père fait réapparaître l'amour de ma vie...

L'amour de ma vie ? La mort ? La vie ?... C'est trop, c'est trop pour moi...

J'aimerais dormir, longtemps, longtemps, longtemps et me réveiller dans ses bras, dans son odeur, au soleil levant. Tout simplement...

C'est trop demander ?

Tu ne vas pas t'effondrer, hein ?

Courage, Topolino !

Pas maintenant. Ni plus tard. Plus jamais. Non, je ne vais pas m'effondrer, je ne vais pas pleurer, pas maintenant... ni plus tard... plus jamais...

Il l'embrasse sur les yeux, lui passe délicatement la main dans les cheveux.

Elle n'a toujours rien dit.

Quand, suivis du chien, tête ou queue, queue ou tête ?... Son dernier pari... Je ne sais plus ce qu'il avait parié et je voudrais tant qu'il m'en souvienn...

Quand, suivis du chien... La photo de Corobylis : j'ai oublié de lui apporter la photo de Corobylis, je le lui avais promis... j'irai la chercher, je vais aller la chercher, je vais la lui montrer, il le reconnaitra...

Quand, suivis du chien, ils se dirigent vers la volière invisible, engloutie dans le no mans'land, là-bas, tout au fond du parc, lentement, très lentement, avec pour seule musique le grincement de la roue de l'antique brouette ; quand, suivis du chien, ils s'arrêtent devant le mur de ronces avant de s'engouffrer dans l'étroit passage, elle parle enfin :

- Lui s'appelle Le Chien et...
- Franck, je m'appelle Franck Darold.

Table des matières

DA LIA.....	1
MASSIF DE BELLEDONNE, DANS LES ALPES	2
TROIS MOIS PLUS TÔT, LE 16 MAI 1971	5
DES CŒURS EN PAIN D'ÉPICE	25
LE CAUCHEMAR.....	28
MINA.....	35
LE CADRE	40
MINI PARTIE DU PARIS OÙ VIVI VIT	42
SPACCA.....	75
LIA.....	82
1947.....	89
LA TRADUCTION, LE CONTE, LA RÉALITÉ ET LE PASSÉ ENCORE ET ENFIN PARTAGÉ.....	97
L'OLIVETTI DE VILLE, L'OLIVETTI DES CHAMPS (et : Mai 68, Morgon & canassons, Montre dorée, Caté et Curé-Trousseau-d'Clés, Cérémonie de la mise en plis, Petit nuage et Rage de dents, Ectoplasme et autres échappées, Dernier été de la conquête de l'Ouest, La Trom & autres Etoiles filantes, filantes, filantes).....	117
DALFORT RETROUVÉ	195
CONTE : POINT FINAL, ET AUTRES NARRATIONS	203
AUTRE(S)... POINT FINAL.....	223